

Chacun son Bonheur

par

THÉRÈSE CASEVITZ



1 fr. 50



Éditions du
Pelil Echo de la Mode
1 RueGazan. PARIS(xiv^m)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : **0 fr. 40.**

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : **0 fr. 50.**

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

**16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.**

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : **0 fr. 75.**

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. **16 pages dont 4 en couleurs.**

Le numéro : **0 fr. 25.**

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. **16 pages dont 4 en couleurs.**

Le numéro : **0 fr. 25.**

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro : **1 franc.**

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : **0 fr. 60.**

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : **0 fr. 50.**

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"**

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monelle*.
Piaza ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne*.
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois*.
Marc AULES : 253. *Tragique méprise*.
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.
Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette*.
M. BEUDANT : 251. *L'Anneau d'opales*.
BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. — 34. *Un Réveil*.
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindraz*.
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*. — 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*.
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
Aada CATEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*. — 252. *Lynx aux Roses*.
Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 199. *Amitié ou Amour ?* — 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussa*.
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.
CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellie*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.
Comtesse CL() : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*.
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle*.
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith*.
Maurice DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*.
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer*. — 261. *Au-dessus de l'amour*.
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludovine*.
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrière par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*.
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*. — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. — 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*. — 232. *S'aimer encore*.
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux*.
Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
M. A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*.
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*. — 228. *Mieux que l'argent*.
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur*.

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLERE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMEE : 169. *Colomba.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolu.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui aiment.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.*
— 257. *L'Aube sur la montagne.*
Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* —
210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *La Finale de la symphonie.*
T. TRIIBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pelote.* — 42. *Odette de Lymatlla.* — 50. *Le Mauvais Amour.* —
61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arllette, jeune*
filles moderne. — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
— 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
André VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Vasco de KERÉVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix*
de beauté. — 251. *L'Eglantine sauvage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

THÉRÈSE CASEVITZ

Chacun son Bonheur



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV^e)

Chacun son Bonheur

I

Annette Brignon s'éveillait et la femme de chambre venait d'ouvrir les persiennes, lorsque Robert Brignon entra, portant une immense corbeille de roses.

— Oh ! s'écria Annette, en secouant sa brune et courte chevelure, comme tu me gâtes !

— Vingt ans de mariage aujourd'hui, ma chérie, c'est une date : vingt ans !

— Hé oui ! nous voilà de très vieux époux.

Elle se mit à rire tant cette idée lui paraissait comique : elle avait quarante ans et son mari quarante-cinq ; n'était-ce pas encore l'âge de l'épanouissement et du bonheur de vivre ?

— Ah ! ces années ont été bien remplies, reprit Annette. Quand je me rappelle notre installation du début, rue de Clichy, et que je compare aujourd'hui...

Elle jeta un coup d'œil satisfait sur le luxe qui l'entourait, les meubles anciens, les tableaux de prix, les étoffes chatoyantes, les tapis épais et sourit aux arbres du Parc Monceau sur lequel donnait son hôtel.

Robert devina sa pensée :

— C'est bien travaillé, n'est-ce pas ?

— Oui, pas mal, répondit-elle, taquine.

Elle admirait son mari qui avait répondu à ses ambitions les plus chères : beaucoup d'argent et une existence mondaine où elle brillait.

Quand on lui avait parlé d'un mariage avec Robert Brignon, le D^r Delcourt, son père, venait de mourir, jeune encore. Il les laissait, elle, sa mère, son frère et sa petite sœur, dans une situation aisée qui n'était pourtant pas la richesse. Mais M^{me} Delcourt, ayant de quoi vivre simplement et donner à ses enfants une solide instruction, n'en demandait pas davantage ; elle avait un caractère tendre et sentimental où l'élément pratique ne dominait pas. Il n'en était pas de même d'Annette. Elle avait examiné ce projet d'union avec Robert Brignon comme s'il se fût agi d'un placement quelconque et, pesant bien le pour et le contre, avait conclu à une affaire avantageuse. Par surcroît de chance, le jeune homme était beau garçon et lui plaisait sans qu'elle eût besoin de se persuader qu'il devait lui plaire. Elle avait donc dit « oui » et ne s'en était jamais repentie.

Son seul regret, comme celui de son mari, était de n'avoir point d'enfant. A part cette déception, tout avait réussi au ménage Brignon : Robert, employé chez un coulissier,

s'était établi à son compte et avait gagné une grosse fortune ; Annette, lancée dans le monde de la haute finance et de la grande industrie et recevant parfaitement, avait conquis rapidement une réputation d'élégance et de beauté. On vantait son salon, son esprit vif et brillant. Elle ne souhaitait rien d'autre : ses aspirations s'étaient réalisées.

— Alors, mes fleurs te plaisent ? demanda Robert, qui achevait sa toilette.

— Elles sont admirables, tout simplement.

— Si elles te suffisent, je rendrai cela au bijoutier, dit Robert, en prenant sur sa table de nuit un tout petit paquet.

Annette bondit hors du lit, passa un peignoir en une seconde et saisit la main de son mari :

— Donne, donne.

Il se débattait pour la forme, heureux par avance du plaisir qu'aurait sa femme.

Enfin, elle attrapa l'objet du litige, défit le papier : un écrin de cuir havane apparut. Annette l'ouvrit et, de joie, devint aussi rose que si elle sortait de son cabinet de toilette... Le bonheur est un fard qui vaut bien tous les autres, mais il est plus difficile de le trouver...

— Quelle merveilleuse émeraude ! Tu es fou ! dit Annette en embrassant son mari.

Puis elle tomba en extase devant sa main ornée de la précieuse pierre :

— M^{me} de Fréjac, la fille du banquier Thalberg, a presque la même, moins grosse, je crois. C'est la grande mode des émeraudes.

Et, comme pour excuser une telle dépense, elle ajouta :

— Ça augmentera de valeur encore : c'est un bon placement, Robert.

— C'est bien pourquoi je te fais ce cadeau.

Il plaisantait, mais, au fond, une belle pierre représentait pour lui surtout un capital.

— Maintenant, il faut que je me sauve : j'ai un rendez-vous à dix heures au bureau.

— Est-ce que nous sortirons ce soir ? demanda Annette.

Ils fêtaient habituellement leur anniversaire de mariage par un bon dîner dans un restaurant en renom.

— Bien entendu, nous sortirons... Cela t'ennuierait-il si je disais aux Mauer de venir avec nous ? Tu sais, Mauer, de Mulhouse, le filateur ? C'est lui que j'attends tout à l'heure. Je vais peut-être faire quelque chose d'intéressant avec lui.

— Eh bien ! invite-le avec sa femme.

— A ce soir donc, chérie, je rentrerai m'habiller vers six heures... Tu déjeunes ici, toute seule ?

— Non, je vais aller déjeuner chez maman.

— Parfait. Au revoir.

Pris de bonne heure à la Bourse, Robert Brignon ne revenait jamais chez lui pour le repas de midi. C'était une organisation à laquelle Annette, même jeune mariée, avait souscrit sans peine. Elle préférait que son mari ne rentrât pas plutôt que de faire servir à onze heures, ce qui compliquait le service, mécontentait le personnel et raccourcissait les matinées de façon gênante.

— Il faut s'organiser suivant son travail, les

affaires sont les affaires, déclarait Annette, dont la raison parlait toujours en souveraine...

Dès que Robret fut parti, Annette se mit à sa toilette. De temps à autre, elle s'interrompait pour jeter un coup d'œil admiratif sur sa bague :

— Il doit savoir ce que ça lui coûte, pensait-elle.

Elle se réjouissait d'avoir, précisément ce jour-là, un bridge chez M^{me} Fourtis, la femme du grand pétrolier ; elle pourrait, sans ostentation, comme involontairement, en tenant ses cartes, laisser voir son émeraude... Avec sa robe de chez Armande et son chapeau signé Noël, les premiers faiseurs du moment, elle représenterait, pour les yeux exercés de ses amies, une véritable petite fortune.

— Comme j'ai bien mené ma barque, se dit-elle avec orgueil. Ah ! si on voulait écouter mes conseils !

Elle soupira légèrement en haussant les épaules et, chassant bien vite des pensées qui la contrariaient, acheva de se préparer.

Puis elle s'installa devant le téléphone, demanda sa mère :

— Allô ! Allô ! c'est chez M^{me} Delcourt?... Oui?... C'est toi, maman ? Ça va ? Oui... Écoute, veux-tu que je vienne déjeuner avec toi, tout à l'heure?... Robert ? non, jamais à midi, à cause de la Bourse, c'est impossible... Non, pas d'exception, même aujourd'hui... Je viendrai seule... Oh ! ce n'est pas la peine... Pourquoi me gâtes-tu comme ça?... Vingt ans... oui. Ça file ! A midi et demi... Doucia sera là ? Oui ? As-tu des nouvelles de Jean ? Une lettre ce ma-

tin... bon... Oh ! oui... j'en aurai une aussi...
Au revoir, maman...

Elle raccrocha le récepteur, regarda l'heure :

— Il faut que je me dépêche si je veux être à midi et demi là-bas en y allant à pied...

Chaque jour, elle faisait une bonne marche, non par goût, mais par hygiène, pour combattre une menace d'embonpoint qui l'effrayait. Son tempérament énergique et autoritaire entendait commander à ses dispositions naturelles et se faire obéir.

Sur sa robe de chez Armande, qu'elle avait mise pour la montrer à sa mère, elle endossa un très simple mais très chic manteau de drap garni de fourrure, et sur ses cheveux noirs, parsemés de fils d'argent, elle enfonça un feutre chape-lier, sans prétention, puis elle sonna sa femme de chambre :

— L'auto, le cabriolet, à deux heures et demie, en bas de chez M^{me} Delcourt, commanda-t-elle. Vous préparerez mon manteau de zibeline avec le chapeau qu'on a apporté hier soir... Ah ! si on me demande au téléphone, vous direz que je suis chez M^{me} Delcourt.

Au moment où elle franchissait le seuil de l'hôtel, le concierge lui remit une lettre qui venait d'arriver.

— C'est de Jean, constata Annette, il n'oublie pas mon anniversaire. Quel bon garçon que mon frère... Ah ! si Doucia !...

Elle laissa sa phrase en suspens sans s'appesantir davantage.

Il faisait beau ; le soleil d'automne caressait avec amour les dernières feuilles prêtes à tomber, l'air était léger et frais ; Annette se sen-

tait heureuse de vivre, bien portante au physique comme au moral ; la pensée de sa sœur ne lui causant aucune satisfaction, elle la chassa, ne voulant pas gâter sa promenade par des préoccupations inopportunes...

II

Il y avait loin de chez Annette à la demeure de sa mère.

M^{me} Delcourt habitait, avenue de l'Observatoire, un coquet appartement donnant sur les jardins du petit Luxembourg. Lorsque son mari, le D^r Delcourt, un excellent médecin doublé d'un brave cœur, était mort, elle avait quitté le premier étage plus spacieux pour émigrer au quatrième qui se trouvait vacant. Depuis, elle était restée là ; elle y avait élevé ses deux plus jeunes enfants, Jean et Doucia, âgés de dix et de cinq ans, au décès de leur père. Quant à Annette, de beaucoup leur aînée, elle s'était mariée peu après.

Jean était devenu ingénieur, après être passé par l'Ecole Centrale. A présent, à trente ans, il était directeur d'une affaire de mines marocaines où M^{me} Delcourt avait engagé la presque totalité de ses modestes capitaux. Sa situation lui aurait permis de s'installer, avec les siens, dans une maison plus moderne et dans un quar-

tier plus élégant, selon les désirs d'Annette. Mais M^{me} Delcourt s'y refusait, aimant son logis confortable et simple, rempli de souvenirs, et son avenue paisible, peuplée d'intellectuels. Doucia était d'accord avec elle ; elle restait attachée à cet endroit de Paris où elle avait toujours vécu. A chaque coin de rue, elle retrouvait ses impressions d'enfant comme de vieilles connaissances, elle les accueillait avec tendresse : ce jardin où elle avait joué, ce collège où elle avait étudié, cette Sorbonne où elle avait passé ses baccalauréats, tout lui rappelait des jours qui lui étaient chers.

Donc, les Delcourt, à travers les bouleversements de notre époque, étaient demeurés fidèles à l'appartement d'autrefois. Annette Brignon le déplorait pour des raisons diverses où sa convenance personnelle avait sa part... Elle arriva chez sa mère quand la demie après midi venait de sonner ; elle grimpa les quatre étages en maugréant :

— Une maison sans ascenseur ! Est-ce assez ridicule d'y tenir tant !

Chaque fois qu'elle venait, c'était les mêmes récriminations, la résignation à ce qui la gênait n'étant point son fait.

Enfin, elle acheva sa montée en soufflant un peu.

Elle sonna vivement.

M^{me} Delcourt vint ouvrir.

— Tu es donc seule ? demanda Annette tout d'abord.

— La bonne est descendue chercher du vin à la cave, elle l'avait oublié.

Annette bougonna :

— Si tu avais deux domestiques, cela n'arriverait pas.

— Quoi ?

— Que tu ouvres la porte toi-même.

M^{me} Delcourt sourit :

— Le beau malheur ! Je t'assure que je n'y attache aucune importance. Plus on a de serviteurs, plus on a de soucis. Je suis si tranquille ainsi !

M^{me} Delcourt répondait toujours de même chaque fois — et c'était souvent — qu'Annette critiquait sa façon de vivre.

— Tes étages sont durs !

— Monte-les lentement.

— Ce Luxembourg est si loin !

— N'as-tu pas ton auto ?

Comme dans une scène bien apprise, les répliques s'entrecroisaient rapides et sans variantes...

Annette enleva son chapeau, son manteau et entra dans le salon.

— Il fait bon chez toi, daigna-t-elle constater.

— Oui. La salamandre de la salle à manger suffit pour le salon, et, dans nos chambres, les poêles à bois nous donnent une température très douce.

— Oh ! évidemment ; nous avons été élevés comme cela, mais enfin, c'est d'une complication ! Le chauffage central...

La conversation tournait à l'éternelle discussion entre la mère et la fille, celle-là défendant son point de vue, l'autre voulant imposer le sien. Mais M^{me} Delcourt, avide de paix, coupait net :

— Comme tu es belle ! Quelle robe exquise !

— N'est-ce pas ? C'est de chez Armande, dit Annette avec fierté.

Elle se tourna complaisamment pour se laisser admirer.

— Tout à fait réussie ! conclut M^{me} Delcourt. C'est un cadeau de Robert pour votre anniversaire de mariage, je suppose ? Voilà le mien.

M^{me} Delcourt prit sur sa table un paquet qu'elle tendit à sa fille.

C'était une édition de luxe des œuvres de Beaudelaire.

— Merci, maman, dit Annette. Ces tons de reliure sont admirables, cela fera bien dans notre bibliothèque.

Et, sans transition :

— Regarde ce que Robert m'a donné...

— Comment ! Ce n'est donc pas ta robe ?...

— Oh ! la robe !...

Elle haussa les épaules dans un geste qui signifiait : « La robe ?... Mais ce n'est rien, ça ne compte pas... »

— Regarde.

Elle tendit la main.

— Quelle émeraude ! Que tu es gâtée, mon enfant ! Tu es contente ?

— Dame !...

Annette s'absorba quelques secondes dans la contemplation de sa bague. Elle trouvait la question de sa mère un peu saugrenue. Cependant elle n'aurait pas dû s'en étonner. Elle savait que M^{me} Delcourt ne tenait pas aux bijoux, non plus qu'à l'élégance de la toilette. Le D^r Delcourt soignait beaucoup d'artistes et de professeurs : ce n'étaient pas des gens fastueux.

Habitée à vivre dans ce milieu, M^{me} Delcourt y avait développé son goût des choses de l'esprit, et cette tendance délicate avait subsisté au milieu des brutalités de notre temps comme le témoignage d'une époque disparue.

— Doucia est en retard, pour changer, remarqua Annette en consultant son bracelet-montre orné de diamants.

— Elle répétait, ce matin, à la Société Bach. Ils doivent chanter un oratorio, dans quinze jours, chez Pleyel. Quelquefois cela finit tard... le temps de revenir...

Annette soupira :

— A quelle heure va-t-on déjeuner ! J'ai un bridge à trois heures et demie et il faut que je passe chez moi avant...

— Veux-tu qu'on commence ? offrit M^{me} Delcourt conciliante.

— Pour compliquer le service ? Non, maman. Avec une seule bonne...

— Doucia, d'ailleurs, sera bientôt là ; elle a, elle-même, à deux heures et demie, sa leçon de violon...

— Que de musique ! fit Annette avec ironie. Tu n'en as pas une indigestion ?

— Mais non, ma fille, je l'adore.

— Évidemment, puisque Doucia l'aime, répliqua M^{me} Brignon d'un ton un peu sec.

Elle ressentait une jalousie inavouée de l'intimité sans nuages qui était celle de M^{me} Delcourt et de Doucia. Entre sa mère et sa sœur, les rapports étaient ceux de deux amies que lie une affinité absolue de goûts et de sensibilité. M^{me} Delcourt, devenue veuve, avait reporté toute sa tendresse sur les deux petits qui

lui restaient à élever : Jean et Doucia. Elle les avait aimés, non seulement comme une mère, mais encore pour le père qui leur manquait, et tous les soucis inévitables qu'ils lui avaient causés et dont elle avait supporté, seule, le poids, les lui rendaient d'autant plus chers. Jean, parvenu à l'âge d'homme, vivait forcément moins près d'elle, et c'était sur Doucia que se concentraient ses sentiments.

La jeune fille répondait, du reste, à cet amour.

Rien n'égalait pour ces deux femmes la joie profonde d'une soirée en tête à tête, Doucia jouant du violon ou chantant, accompagnée par sa mère.

Annette les traitait d'originales, comme tous ceux qu'elle ne comprenait pas, déclarait n'apprécier que l'opérette, refusait le plus souvent les invitations aux réunions musicales de sa mère, mais prenait un air vexé pour y faire allusion...

Comme Annette regardait l'heure, une fois de plus, Doucia arriva. Elle tenait à la main deux orchidées, enveloppées dans un papier de soie. Elle embrassa sa mère, puis sa sœur et, lui tendant les fleurs :

— Tiens, dit-elle, avec mes vœux pour ton anniversaire.

— Merci, tu es gentille d'y avoir pensé.

Elle avait envie d'ajouter : c'est étonnant, mais elle se contint, épingla le bouquet à son corsage et, pendant que Doucia posait son manteau dans sa chambre, lui cria :

— Je commençais à être inquiète de toi, tu sais.

— Maman a dû te rassurer, répliqua Doucia

de sa voix paisible. Chaque fois que nous répétons, c'est la même chose ; on ne peut pas laisser le travail en plan. Je regrette que ce soit tombé aujourd'hui... Tu es pressée?

— Un peu.

— Bridge? Poker? Mah-jong?

— Que t'importe? Tu n'aimes point le jeu.

— Ah ! pour ça, tu peux le dire. Je ne conçois pas comment...

— Chacun son goût, intervint M^{me} Delcourt. Et, ouvrant la porte :

— Marie, vous pouvez servir, dit-elle à la bonne.

— Je vais l'aider, cela ira plus vite et tu ne languiras plus trop, Annette, fit Doucia en se dirigeant vers la cuisine...

Bientôt, elles furent, toutes trois, à table. M^{me} Delcourt avait commandé les mets que préférait autrefois sa fille aînée : des huîtres, du poulet, des « frites », de la crème au chocolat, et M^{me} Brignon se régalaît de cette cuisine qui la reposait des sauces compliquées de son chef.

Ainsi qu'à chaque anniversaire de famille, le passé eut d'abord les honneurs de la conversation. Sujet mélancolique mais aussi sans danger, ne pouvant susciter aucune discussion ; la passion s'arrête devant lui comme devant une tombe, les événements et les êtres morts commandent l'apaisement.

— Quelle jolie mariée tu faisais, Annette, dit M^{me} Delcourt attendrie. Et toi, Doucia, tu avais une robe en broderie anglaise. T'en souviens-tu?

— Ma foi non. Je n'avais que cinq ans.

— Tu étais demoiselle d'honneur avec Jean.

A l'église, tu as eu peur du suisse, tu as crié, il a fallu t'emmener, dit Annette. Quelle sauvagerie tu étais déjà !

— Tu n'oses pas ajouter que je le suis restée, avoue, fit Doucia en souriant.

— Mais...

— Eh bien ! moi, j'avoue : c'est vrai. je n'aime pas le monde.

— Pourtant, tu ne vis pas en solitaire; tu as des amis...

— Certes oui, mais ce que j'appelle « le monde », ce sont les nombreuses relations qui s'imposent et non les quelques amis qu'on choisit.

— Cependant, Doucia, si tu veux te marier...

La jeune fille éclata d'un rire franc qui découvrit ses dents blanches et bien plantées. Annette s'arrêta, interloquée :

— Est-ce donc si comique, ce que je dis ?

— Non, non, mais j'aurais parié que tu parlais mariage.

— Êt cela te fait rire ?

— Tu ne voudrais pourtant pas que je pleure ?

— Je voudrais simplement que tu m'écoutes. Il me semble que je suis suffisamment ton aînée pour me permettre de te donner des conseils.

— Donne, fit Doucia, se résignant sur un coup d'œil de sa mère.

Ce qu'Annette allait dire, Doucia le savait par avance pour l'avoir si souvent entendu, depuis que sa sœur s'était mis dans la tête qu'elle devait se marier.

Sur ce chapitre, plus que sur aucun autre, les deux sœurs différaient de point de vue : le sentiment n'était pas pour Annette le facteur essen-

tiel d'une combinaison matrimoniale, tandis que pour Doucia, il était le pivot autour duquel tout devait tourner. Ces deux routes si dissemblables ne pouvaient les amener au même carrefour.

Annette regrettait encore des partis très avantageux que sa sœur avait refusés et auxquels elle ne songeait plus.

— Qu'attends-tu pour te décider? demanda M^{me} Brignon.

— Que j'aime, simplement.

— Cela ne te suffit donc pas qu'on t'aime? Tous ceux qui t'ont déjà demandée en mariage t'aimaient sincèrement, car ils étaient beaucoup plus riches que toi. Ils te valaient bien, je suppose.

— Ils valaient davantage, évidemment, puisqu'ils étaient très riches et que je ne le suis pas. Que veux-tu! je suis peut-être trop difficile, mais l'argent n'est pas pour moi une raison suffisante...

— Enfin, le D^r Jacquet...

— Il était charmant.

— Stany Gobert...

— Très beau garçon, je te l'accorde.

— Gabriel Cholet...

— Très intelligent, je le reconnais.

— Et tous trois, malgré leurs qualités dont tu conviens, ont perdu leur temps et leurs soupirs pour toi!

— Je veux ressentir autre chose que de la sympathie pour l'homme avec qui je passerai mon existence, dit Doucia gravement. Mais tu m'as promis des conseils, ma chère sœur...

— A quoi bon! répliqua Annette, d'un air découragé.

Le déjeuner était terminé ; elle se leva de table en secouant les quelques miettes tombées sur sa robe, sa belle robe que Doucia n'avait même pas remarquée ! Elle passa au salon où le café les attendait. Doucia suivait, tenant sa mère tendrement enlacée :

— Je suis heureuse ainsi, Annette ! Nous nous entendons si bien, n'est-ce pas, mémé ?

Une fois encore, M^{me} Brignon eut un mouvement de jalousie qu'elle étouffa non sans peine. M^{mo} Delcourt le devina et, comme elle était toute douceur et conciliation, elle voulut faire un geste agréable à sa fille aînée.

— Es-tu libre demain matin ? lui demanda-t-elle. Je vais essayer une robe et j'aimerais avoir ton opinion.

— Volontiers ; je viendrai te prendre en auto, dit Annette réconfortée et enchantée de donner son avis.

L'orage était conjuré, l'heure sonnait où chacune allait se rendre à ses occupations.

— Moi, dit M^{me} Delcourt, je vais rendre visite à M^{me} Brabant, ma vieille amie...

— Moi, je vais filer chez mon professeur de violon...

— Moi, à mon bridge...

— Iras-tu au théâtre ce soir, Annette ?

— Je ne sais pas, maman ; nous dînons au restaurant, Robert et moi, avec les Mauer de Mulhouse.

— Amuse-toi bien, dit Doucia d'un ton dont nul n'aurait pu dire s'il était sérieux ou ironique.

— Merci, répondit Annette sans commentaire.

Quand elle fut partie, Doucia, achevant de muettes réflexions, dit à voix haute :

— Cette pauvre Annette !

M^{me} Delcourt sourit ; elle n'avait pas besoin d'autres explications pour comprendre l'exclamation de Doucia.

— Vois-tu, mémé, continua la jeune fille, il me semble que le sentiment de l'art, c'est comme un grand vent qui vient du large, au bord de la mer, et qui balaie les miasmes. Pour moi, la vie, c'est de respirer ce vent à pleins poumons ; quant à Annette, je crains bien, mémé, qu'elle ne soit jamais sortie de sa cabine...

— Allons, chérie, allons, tu vas être en retard, se contenta de répondre M^{me} Delcourt, indulgente.

III

— Comme on est bien chez soi, n'est-ce pas, petite ? dit M^{me} Delcourt, avec un sourire qui mettait sur son visage un reflet de jeunesse.

Au dehors, c'était la boue gelée de décembre ; les arbres du Luxembourg tremblaient sous l'âpre bise qui soufflait, faisant craquer leurs branches dénudées. Dans l'appartement, la température était douce et l'atmosphère paisible ; les abat-jour des lampes, posés de-ci de-là, tamisaient l'éclat trop vif de la lumière élec-

trique, et cette demi-clarté donnait à ce salon un air d'intimité charmante. Le piano ouvert, près de lui, deux pupitres avec des partitions, quelques chaises encore rangées comme si elles supportaient d'invisibles visiteurs, tout indiquait qu'une séance de musique venait de s'achever.

Un bien-être physique se dégageait du lieu, s'étendant à l'esprit ; Doucia, comme sa mère, le goûtait délicieusement ; elle atteignait ce point où, pendant un moment, l'équilibre entre les forces diverses qui nous tiraillent est atteint et nous procure une sensation parfaite de bonheur.

Elle répondit en écho :

— Oh ! oui, on est bien chez soi...

Puis, au risque de rompre le charme, elle commença à remettre les choses en place, enlevant le plateau de thé, éteignant quelques lampes, reléguant dans leur coin les pupitres à violon.

M^{me} Delcourt la regardait avec amour : Doucia était sa passion et sa joie ; la similitude de leurs natures la faisait se retrouver en elle. Annette avait un tempérament tout différent, et, d'autre part, depuis son mariage, elle avait, en quelque sorte, transposé son existence dans un autre ton ; il n'était donc pas étonnant qu'il y eût, entre les deux femmes, des dissonnances fréquentes. Quant à Jean, il ressemblait à sa jeune sœur par son caractère sensible et tendre, et il y avait entre lui, sa mère et Doucia, un lien très doux, aussi étroit que peut l'être celui qui lie un jeune célibataire, très occupé, au foyer de ses parents ; mais ses études d'ingé-

nieur, les nécessités de la lutte pour la vie, l'exigence des affaires, dénaturant les tendances premières, lui avaient fait comme une carapace de volonté pratique, d'énergie, de sang-froid qui lui permettait d'être, pour M^{mo} Delcourt, un conseiller et un appui, mais non pas le confident des petites peines et des menus ennuis dont les jours sont tissés. D'ailleurs, il voyageait beaucoup.

Doucía, ayant achevé ses rangements, dit :

— Six heures ! Où sont tes bas, mémé ? J'ai bien le temps d'en repriser quelques-uns avant le dîner.

— Dans ma corbeille, ma chérie.

Doucía apporta le tout en chantant. Elle venait de vivre dans le monde merveilleux des harmonies, elle redescendait sur terre, heureuse et gaie.

M^{mo} Delcourt souriait à cette fraîcheur de caractère que conservait Doucía malgré ses vingt-cinq ans.

En réalité, la jeune fille s'appelait Charlotte, mais son humeur facile, qui en faisait une petite fille très tranquille, lui avait valu de sa nourrice ce surnom de Doucía qui lui était resté. Il lui convenait si bien ! Blonde aux cheveux longs et aux yeux gris-bleu, mince et pas très grande, elle n'était pas régulièrement jolie, mais de tout son être émanait un charme doux, que chacun attribuait à des causes différentes, mais que tous subissaient : les uns aimaient son parler franc et sans affectation, les autres ses manières simples et ses gestes harmonieux, d'autres encore son manque de modernisme extérieur qui en faisait un être original, quelque

chose comme une gravure ancienne au milieu de dessins pour journaux de mode, mais ce qui était certain, c'est qu'elle plaisait, et, plus d'une fois, elle avait été demandée en mariage. Jamais elle n'avait pu se décider. M^{me} Delcourt la laissait entièrement libre ; loin d'insister, elle se rangeait aux raisons que lui donnait Doucia pour justifier son refus. Jean, sans se désintéresser du bonheur de sa sœur, estimait qu'il n'avait pas à se mêler de ces questions ; seule, Annette, en sa qualité d'aînée, avait longtemps risqué des avis. Elle avait dû y renoncer devant la volonté souriante mais inflexible de Doucia. Elle se contentait de déplorer devant son mari l'entêtement incompréhensible de la jeune fille : le D^r Jacquet était petit, mais il avait une si belle clientèle ! Stany Gobert, boursier d'avenir, était un beau garçon, un peu commun, évidemment, un peu bruyant, mais enfin, nul n'est parfait... ; quant à Gabriel Cholet, d'une laideur intelligente et sympathique, il avait bien des atouts pour lui puisque, après avoir passé par l'École Polytechnique, il dirigeait les aciéries de son père qui venait de mourir... Tous trois, malgré la différence de fortune entre Doucia et eux, avaient été prêts à l'épouser ; aucun n'avait trouvé grâce devant elle : c'était désespérant.

D'autres encore l'avaient désirée comme femme ; Doucia souriait, flattée peut-être, mais non touchée, ne voulant point abandonner son bonheur actuel sans être certaine d'en trouver un autre équivalent quoique différent...

M^{me} Delcourt secoua les cendres de la salamandre ; au même moment, le vent s'engouffra

dans la cheminée avec un bruit de tonnerre lointain.

— Quelle tempête ! dit Doucia.

— J'espère qu'il fait meilleur au Maroc : Jean qui doit s'embarquer demain !

— D'ici là, mémé, la bourrasque sera passée, aussi bien là-bas qu'ici. D'ailleurs, nous n'avons pas reçu confirmation de son arrivée : il la retardera peut-être.

— Jean écrit peu et d'une façon si laconique ! Je me demande parfois s'il n'est pas malade ?

— Bon, encore une raison d'inquiétude, ma pauvre mémé ! Tu n'es pas raisonnable, dit Doucia en se penchant vers sa mère et en l'embrassant.

A cette minute, le timbre de la porte d'entrée retentit.

— Qui peut venir à cette heure ? fit M^{me} Delcourt.

— Mais, le courrier, sans doute...

C'était un télégramme.

— Je n'aime pas les dépêches, murmura M^{me} Delcourt, elles ne m'ont, la plupart du temps, apporté que de mauvaises nouvelles ; j'en ai peur.

— Donne.

Doucía enleva prestement le papier bleu des mains de sa mère et l'ouvrit :

— C'est Jean qui sera demain matin à Paris, par le train de huit heures... Il avance son retour... Là, tu avais bien besoin de te bouleverser ainsi ! C'est ridicule.

Elle crânait, mais elle avait eu un moment d'émotion, elle aussi. Sans l'avouer à sa mère, elle avait remarqué comme elle le ton soucieux

et la brièveté des lettres de son frère. Que se passait-il? Avait-il des ennuis?...

Les deux femmes oubliaient à présent la tiédeur du logis, elles n'entendaient plus que la rafale et songeaient à Jean qui était dehors...

— Quelle heure est-il? demanda M^{mo} Delcourt.

— Sept heures et demie. Dinons.

— Je n'ai pas faim.

— Eh bien! tu l'accueilles gaiement, ton fils! dit Doucia, se forçant à l'insouciance.

— Mon petit Jean! Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!...

— Tu le retrouveras entier, je te le garantis, mémé.

Elles eurent vite fait de manger; elles se pressaient comme si elles avaient dû aller à la gare, chercher le voyageur; mais une fois le repas achevé, elles demeurèrent silencieuses, ne sachant que faire, prenant un livre ou un ouvrage, le laissant peu après, se levant de temps à autre pour aller jusqu'à la fenêtre soulever l'épais rideau de velours et regarder au dehors si la pluie s'arrêtait...

La pendule de la salle à manger sonna un coup de son timbre aigret.

— Dix heures et demie... il roule, dit Madame Delcourt.

Elles restèrent longtemps dans le salon à deviser. Elles n'avaient point sommeil: l'impatience de revoir Jean et l'inquiétude que leur donnait ce retour prématuré les tenaient éveillées. Elles reculaient le moment de se trouver seules vis-à-vis d'elles-mêmes. Pour échapper à l'obsession de ce présent qu'elles avaient tant

hâte de connaître, elles se réfugiaient dans le passé. M^{mo} Delcourt évoquait la figure de son mari, ce père que Doucia avait si peu connu et dont elle se souvenait à peine ; elle le faisait revivre avec sa tendresse infinie et un art que, seul, le cœur peut inspirer. Doucia, en l'écoulant, revoyait sa petite enfance, et dans sa mémoire se levait le souvenir de ses gamineries de fillette, de ses gros chagrins et de ses grandes joies. Combien tout ceci lui paraissait puéril à présent !

Elles se couchèrent très tard pour se relever à l'aube.

A neuf heures, la clef grinça dans la serrure de la porte d'entrée ; elles se précipitèrent dans l'antichambre : Jean était là, sain et sauf.

M^{mo} Delcourt se jeta à son cou :

— Mon chéri ! mon chéri !

Puis elle éclata en sanglots.

Le jeune homme s'étonna :

— Qu'as-tu, maman ? Pourquoi ce chagrin ? Tu n'es donc pas contente de me revoir ?

— Ta dépêche, ton retour avancé l'ont tourmentée, dit Doucia, elle s'était imaginée que tu avais eu quelque accident... alors, tu comprends, elle est un peu nerveuse, c'est la réaction.

— Pauvre mère ! rassure-toi, je vais bien.

Et, à demi-voix, comme pour lui-même, il ajouta :

— Si tout allait aussi bien que moi !

Doucias l'entendit, mais ne fit aucune remarque. Seulement, quand M^{me} Delcourt, rassurée, mais brisée par les émotions, fut allée se reposer, elle suivit son frère dans sa chambre.

— Et maintenant, dit-elle, réponds-moi.

Qu'est-ce qui ne va pas aussi bien que toi, Jean?

Il répliqua :

— Je voulais attendre un peu pour t'en parler...

— J'aime mieux savoir tout de suite. Je préfère la plus dure réalité à l'incertitude.

Le ton de Doucia était ferme. Cette paisible et faible jeune fille avait d'étonnantes réserves d'énergie : elle n'usait de sa volonté que dans les occasions importantes et ne la gaspillait pas pour des vécilles. Aussi, dans les épreuves, pouvait-on compter sur elle.

— Tu quittes ta situation? demanda Doucia, allant droit au but.

— C'est bien plutôt ma situation qui me quitte, fit Jean tristement.

— Veux-tu dire que les mines du Maroc?...

— Ne sont pas en bonne posture? Eh bien! oui, Doucia. Les travaux entrepris pour permettre un rendement satisfaisant sont plus dispendieux que nous ne le pensions, il nous faut de l'argent...

— Beaucoup?

— Beaucoup... sinon...

— Sinon?

— Sinon c'est l'arrêt de l'exploitation, la baisse des actions...

— La ruine? fit la jeune fille devenue très pâle.

— La ruine... c'est-à-dire la perte de la plus grosse partie de notre avoir; maman possède encore chez Robert quelques autres valeurs...

Robert! ce nom sonna pour Doucia comme une joyeuse fanfare. Robert! C'est vrai, il y avait

Robert Brignon, si riche, si puissant ! Comment n'y avait-elle point songé ?

— Tu vas en parler à Robert, il nous sauvera, dit Doucia soulagée.

Mais Jean secoua la tête :

— Hélas ! ma pauvre petite sœur ! la somme est trop forte...

— Robert...

— Et il y a de gros aléas...

— Pourtant, il faut tenter...

— Et puis Robert a une grande part de sa fortune engagée déjà, il n'a pas assez de disponibilités pour...

Doucía l'interrompit :

— Tu lui as déjà écrit ? Il refuse, n'est-ce pas ?

Jean ne répondit point.

— Il refuse ! Et, pendant ce temps, il donne des émeraudes à Annette !... Il la pare comme une chässe !... Il meuble à neuf son hôtel !... Et Annette accepte !... Oh !

— Tu n'es pas juste, Doucia ; ta révolte est celle d'une brave petite qui ne comprend pas grand'chose aux affaires.

— Je m'en vante, si c'est ça les affaires ! dit-elle nerveusement.

— Écoute-moi : Robert est très bon pour nous personnellement ; il ne nous laissera pas...

— Alors, tu accepteras des aumônes ?

— Mon Dieu ! quelle mauvaise tête ! dit Jean, qui ne put s'empêcher de sourire. Écoute-moi donc en silence : Robert m'a promis une autre situation avec de l'avenir ; à mon âge, l'avenir, cela compte. Pour demain, elle ne manquera de rien... Tu vois que Robert est gentil, seulement il ne faut lui demander que le possible ; il ne

peut renflouer notre barque, mais il nous offre une planche de salut, c'est le principal.

Doucia réfléchissait, elle avait peine à se rendre à ces sages raisons.

— Et Annette, qu'en pense-t-elle? dit-elle enfin. Elle ne nous a pas soufflé un mot, bien entendu...

— Elle ne sait rien. Crois-tu que son mari la mette au courant? Son opinion est que ce sont des questions ne regardant que les hommes...

— Bon pour autrefois, mon cher Jean; aujourd'hui, les femmes, comme les hommes, sont obligées de lutter, de comprendre, de...

— Moi, je suis d'accord, mais il s'agit de Robert...

— Et d'Annette... Son mari lui donne de l'argent à volonté, elle ne demande rien d'autre. C'est le système des Américaines. Je me souviens d'un jeune Américain que maman soignait pendant la guerre, il disait : « Jamais je n'épouserai une de mes compatriotes, un mari, pour elles, c'est un porte-monnaie... » Pour moi, l'idéal...

— L'idéal sera de sortir au plus vite et au mieux de ce moment critique... et que tu trouves le mari de tes rêves, ma petite Doucia.

— Oh ! ça !... Pour l'heure...

— Pour l'heure, envisageons calmement notre situation. Et surtout, pas de jugement trop sévère, pas de récriminations inutiles, pas d'injustes conclusions, Doucia ; c'est du temps et de la force perdus. Tu as mieux à faire. Il faut que notre mère continue à avoir une existence heureuse, malgré tout...

— Mon bon Jean, répliqua Doucia en l'embrassant avec tendresse, sois tranquille. Pour ça, au moins, tu peux compter sur moi...

IV

M^{me} Delcourt, mise au courant des événements par son fils avec tous les ménagements et les atténuations possibles, avait désiré tenter une démarche auprès de son gendre. Jean reconnaissait le bien-fondé des raisons de son beau-frère, et Doucia, de sang-froid, les acceptait sans révolte ; ils ne pensaient donc pas que la visite de M^{me} Delcourt modifiât, en quoi que ce soit, la position de chacun, mais, avant de prendre les décisions héroïques que comportait la situation, ils ne voulaient pas laisser à leur mère l'impression douloureuse que tout n'avait pas été fait pour les éviter.

La banque Brignon occupait un immeuble moderne du boulevard Haussmann. M^{me} Delcourt n'y était guère allée que de rares fois y chercher son gendre, avec Annette. Le va-et-vient des clients et des employés, les coups de sonnette incessants, les appels téléphoniques presque ininterrompus, en un mot l'agitation qui y régnait l'ahurissait.

A présent, surmontant son malaise et dominant sa gêne, elle essayait de faire bonne con-

tenance. La table de M. Brignon se trouvait entre les deux fenêtres auxquelles son fauteuil tournait le dos. Tapi dans l'ombre, comme dans un poste d'observation, Robert avait, en face de lui, de l'autre côté de la table, recevant le jour en plein visage, M^{me} Delcourt très émue :

— Vous êtes au courant, n'est-ce pas ? dit-elle après les quelques banalités d'usage. Jean vous a sans doute...

— Oui, oui, je sais, se hâta de répliquer Robert, voulant lui éviter l'obligation de rappeler des faits pénibles.

Il n'était ni méchant, ni dur ; il avait toute la bonté compatible avec son métier absorbant, sa vie housculée, ses préoccupations de brasseur d'affaires.

— Oui, je suis au courant... les mines de Marka... mauvais, mauvais... Jean m'a expliqué...

— Et qu'en pensez-vous ?

— Rien à faire, maman. Il faudrait engloutir de très grosses sommes pour mettre les mines en état de rendre... si elles doivent rendre... Est-ce qu'on sait jamais ? On a de ces surprises avec les mines ! Ce ne sont pas souvent les premiers occupants qui s'y enrichissent. Il faut avoir les reins solides et le souffle long pour préparer l'exploitation, mener les recherches...

Il se lançait dans des explications techniques auxquelles M^{me} Delcourt n'entendait rien, elle n'en retint qu'une raison de plus pour désespérer.

— Je suppose, Robert, que si vous pouviez...

— Evidemment, ma mère, évidemment. Vous pensez bien que j'y ai déjà songé... Mais, après

réflexion, je ne puis que m'en tenir à ce que j'ai déjà dit à Jean : il m'est impossible de faire quoi que ce soit pour les Marka.

Les lèvres de M^{mo} Delcourt tremblèrent, elle dit simplement, presque à voix basse :

— Bien...

Et fit le geste de se lever.

Robert quitta vivement sa place, vint vers sa belle-mère, la retint.

— Ecoutez-moi, maman, et comprenez-moi : Si quelques centaines de mille francs devaient sauver les Marka, je n'hésiterais pas à les donner. Mais il n'en est rien. Trois ou quatre cent mille francs, c'est une goutte d'eau dans l'océan. Quand Jean est entré là-dedans, l'affaire paraissait bonne..., tout le monde peut se tromper, n'est-ce pas? J'ai mis dans les Marka une forte somme pour que Jean y trouve une belle situation. La forte somme est perdue, rien à faire.

M^{mo} Delcourt ouvrit la bouche.

— Attendez, maman, s'empressa de poursuivre Robert. Vous y laissez également presque toute votre fortune et voilà Jean sans emploi : telle est l'exakte vérité. Regardons les choses en face sans nous leurrer de mots ; tâchons de réparer le malheur et de préparer au mieux l'avenir. Je laisse de côté ma perte, elle est compensée par d'autres affaires ; le plus pressé, c'est Jean ; or, j'ai pour lui une situation superbe et sûre : c'est la direction d'une grande rizerie en Indochine...

— En Indochine ! alors, il sera obligé...

— De partir ? Mais oui...

— Vous lui en avez parlé ?

— En l'air, oui.

— Il accepte?

— Bien sûr. Dans dix ans, il reviendra avec fortune faite. A quarante ans, cela vaut la peine.

M^{me} Delcourt ferma les yeux pour arrêter une larme qui allait s'échapper. Dans dix ans ! Si son existence se prolongeait jusque-là, elle retrouverait un fils, riche, peut-être, mais devenu étranger à tout ce qui les liait actuellement. C'était le bonheur de Jean, soit ; elle ne dirait pas un mot pour l'en détourner ; elle comprenait combien elle était surannée, ridicule, avec sa tendresse et sa sensibilité d'antan, dans cette époque où la lutte pour la vie ne laisse pas le loisir de s'arrêter et de songer.

— D'ailleurs, tous les deux ans, il aura un congé de quelques mois pour venir se retremper en Europe...

— Le climat est mauvais ? s'écria M^{me} Delcourt effrayée.

— Non, mais pour un Européen, il faut rentrer de temps en temps, cela vaut mieux.

M^{me} Delcourt ne répliqua plus rien. Robert parlait avec une telle assurance d'événements à venir et de décisions à prendre, qu'il semblait que les événements fussent déjà accomplis et les décisions arrêtées. Alors, à quoi bon autre chose que la résignation?...

Elle ferma le col de son manteau, se leva.

Robert Brignon restait debout près d'elle, ayant encore quelque chose à ajouter et ne s'y décidant pas. Enfin, il dit :

— Quant à vous, mère, vous n'avez pas à vous tourmenter : Annette et moi, nous sommes d'accord, nous ne vous laisserons pas...

— Je vous remercie, Robert, nous allons ^{par} Nous n'avons pas encore songé, Doucia et moi, ^{sur} à ce que nous ferons. Nous verrons après le départ de Jean.

Cette assurance de secours que lui donnait son gendre lui était pénible en elle-même, mais plus pénible encore parce que, dans le vague du terme « vous », elle ne savait pas si Doucia était comprise... Elle avait lancé bien haut, bien net, le nom de sa fille chérie, pour souligner qu'elles étaient et seraient toujours solidaires l'une de l'autre. C'était bien assez déjà que Jean fût déraciné ; quant à Doucia, jamais elle ne séparerait son sort du sien.

Sur le pas de la porte, M^{me} Delcourt s'empressa de prendre congé de Robert ; elle craignait qu'il ne revînt sur son offre pour la préciser, et elle craignait surtout de le voir organiser son existence avec la même maëstria impérative qu'il avait employée pour Jean. Or, elle voulait calculer, combiner, réfléchir, ne s'engager à rien sans avoir bien pesé la décision...

— Merci encore, Robert, répéta M^{me} Delcourt. Quoi qu'il en soit, croyez que j'apprécie votre bonté et votre générosité...

Son ton s'était adouci, elle mettait une certaine coquetterie à parer d'amabilité sa réponse négative... La manière de refuser fait bien souvent passer le refus.

Robert entra dans son bureau, satisfait d'elle et de lui. Il soupira longuement, soulagé comme s'il avait déposé un dur fardeau ; la perspective de cette conversation l'ennuyait, il craignait les pleurs à l'égal des mauvaises spéculations :

c'était, dans les deux cas, du temps perdu et de l'argent gaspillé, car l'attendrissement qu'amènent les larmes n'aboutit jamais qu'à un prêt hasardeux ou à un placement risqué... Enfin, M^{mo} Delcourt avait été très calme, très raisonnable ; Robert s'en réjouissait. Sa perte personnelle dans l'affaire de Marka lui était peu sensible, il s'inquiétait bien plus de voir le chagrin d'une pauvre femme presque ruinée et dont le fils partait au loin. Grâce au Ciel, ce spectacle affligeant lui avait été épargné ! Le sort de Jean était heureusement réglé, celui des deux femmes le serait aussi aisément.

« Allons ! Allons ! tout s'arrange », pensa Robert, et, en millionnaire, il conclut :

« Plaie d'argent n'est pas mortelle... »

V

En sortant de la gare de Lyon, où elle avait accompagné Jean, en route vers sa nouvelle destinée, Doucia marchait lentement, plongée dans une douloureuse songerie comme celle qu'on a en revenant du cimetière...

Le départ de son frère, n'était-ce pas la fin de toute une ère de son existence, la fin de cette vie paisible et heureuse qui avait été sienne jusqu'alors ?

A présent, elle rentrait dans les rangs pressés

des jeunes filles qui travaillent, non plus par plaisir, mais par nécessité et pour gagner leur pain. Elle ne s'en effrayait pas car elle était courageuse, mais, d'autre part, elle ne s'en réjouissait point, car elle était en une telle communion avec sa mère qu'elle n'avait jamais ressenti le besoin de cette libération que donne l'exercice d'une profession, et elle prisait encore davantage la tranquillité que l'indépendance.

Elle se redisait tout ceci en longeant les quais de la Seine égayés par le soleil et en rafraîchissant, au souffle vif du printemps qui déjà s'annonçait, ses paupières rougies par le chagrin de la séparation. Pour la dernière fois, en un suprême répit, elle faisait l'inventaire de son bonheur perdu et, comme certains experts, elle majorait les prix, surestimait les valeurs...

Mais Doucia était énergique ; elle avait exposé ses projets à Jean, il les avait approuvés, elle les exécuterait sans faiblir. Ses regrets n'empêcheraient pas sur l'avenir pour le paralyser, elle leur avait assigné une limite qu'elle ne dépasserait pas.

Arrivée au Pont-Neuf, elle donna à ses pensées le brusque coup de volant qui les orientait vers le but immédiat de son existence et, délaissant le sentier des souvenirs où elle risquait de s'embourber, elle se dirigea hardiment vers le présent, route droite, moins dangereuse.

— Et maintenant, se dit-elle, prononçant le mot héroïque de son histoire obscure, en avant !

Elle passait à ce moment devant la statue du bon roi Henri IV dont la joviale physionomie lui parut d'un heureux présage. Son pas se fit plus décidé, et ce fut toute ragaillardie qu'elle

aborda la rue Dauphine. Elle tourna boulevard Saint-Germain, prit la rue Bonaparte et s'arrêta enfin devant une maison portant sur sa porte une plaque où il était gravé :

Ecole Supérieure de Commerce

Elle sonna.

Le sort en était jeté : comme Jean, elle partait vers l'inconnu...

L'Ecole Supérieure de Commerce pour les jeunes filles, où venait aborder Doucia, avait été fondée, une dizaine d'années auparavant, par une femme de grande valeur, M^{lle} Saintis. Professeur pourvue de tous ses diplômes, elle avait abandonné l'enseignement secondaire pour créer un enseignement supérieur commercial féminin, le premier du genre. Elle préparait ses élèves, de façon aussi minutieuse et rationnelle que les jeunes garçons, à cette carrière du commerce où les événements leur avaient permis toutes les ambitions. Et l'Ecole avait merveilleusement réussi, à tel point qu'elle recevait maintenant des subventions officielles. De cette maison sortaient des jeunes filles bien armées en vue de la lutte pour le pain, la viande et les gâteaux quotidiens, et même, pensaient plus d'une sans l'avouer, pour la trouvaille d'un mari. Se lancer dans le monde remuant et souvent renouvelé des affaires, du commerce, de l'industrie, élargir le cercle de ses relations, n'était-ce pas augmenter ses chances de rencontrer le compagnon de ses rêves ou, plus simplement, le compagnon possible ?

Doucia ne calculait pas ainsi ; elle voulait aider sa mère et se tirer d'affaire, c'était tout.

Cette voie du commerce lui paraissait plus

accessible. Ce n'était point à son âge qu'elle allait entreprendre la médecine, le droit ou l'enseignement, toutes carrières aussi longues pour les études que pour la réussite... si l'on réussit ; vingt-cinq ans, ce n'était pas vieux pour continuer, mais un peu tard pour commencer, surtout si l'on est un peu pressé. Doucia, d'accord avec sa mère et son frère, avait fixé son choix sur la carrière commerciale, sans d'ailleurs s'assigner un emploi bien défini ; elle venait s'informer auprès de M^{lle} Saintis.

La directrice la reçut sans trop la faire attendre, ce qui lui permit d'entrer dans le cabinet, encombré de livres et de papiers, avec sa provision de courage et d'espérance intacte.

M^{lle} Saintis était une personne jeune encore, au long et fin visage, non pas éclairé, mais illuminé par deux grands yeux noirs. Malgré son absence de cheveux blancs, elle savait, par la fermeté du ton et la décision des attitudes, imposer le respect et, pour gagner la confiance de ses élèves, sa bonté et son intelligence faisaient le reste.

Tout de suite, elle accueillit Doucia avec une cordialité si naturelle que la jeune fille ne sentit aucune gêne à lui exposer dans les détails la nécessité où elle se trouvait de gagner sa vie. Elle dit sa quasi-ruine, le départ de son frère, le désarroi de sa mère, l'appui qu'offraient les Brignon et dont elle voulait se passer.

M^{lle} Saintis l'écoutait en crayonnant des figures de géométrie sur une feuille de papier qui était devant elle. Quand Doucia s'arrêta de parler, elle questionna :

— Vous avez des diplômes ?

— Mes deux baccalauréats : sciences-langues et mathématiques élémentaires.

— Bon. Ceci vous dispense de l'examen d'entrée à l'Ecole. C'est déjà quelque chose. Quelle langue parlez-vous ?

— L'anglais.

— Bien.

— Et l'allemand.

— Bien ; il vous faudra aussi l'espagnol ; c'est extrêmement utile dans les affaires, à cause de l'Amérique du sud et de l'exportation... Les études chez nous durent deux ans. La rentrée a lieu en novembre, vous devrez rattraper le travail déjà fait...

— Je le rattraperai, dit Doucia sans hésitation.

Les deux femmes se regardèrent, les yeux dans les yeux ; en quelques secondes elles se comprirent : l'une déchiffra la volonté tenace et douce de l'élève, l'autre sentit la bienveillance agissante de la directrice.

— Avez-vous une idée de ce que vous ferez ensuite ? demanda M^{lle} Saintis de sa voix nette.

— Non, dit Doucia. Je voudrais d'abord achever mes études ici, obtenir le diplôme, et puis, après...

Un geste, un soupir pour souligner tout le vague de cet après.

— Ne vous tourmentez pas, mon enfant, reprit M^{lle} Saintis, ayez votre diplôme, après nous verrons. Nous avons ici un service de placement et nous ne suffisons pas aux demandes qu'on nous adresse ; vous vous caserez, et bien, je vous le promets. Comptabilité, contentieux, secrétariat, il y a plus d'un chemin qui s'ouvre

devant vous ; vous vous rendrez mieux compte quand vous en aurez fini avec l'École.

— Il me semble qu'un secrétariat me plairait.

— Eh bien ! nous vous chercherons un secrétariat. Pour l'instant, il faut vous y préparer.

En femme pressée qui sait la valeur du temps, M^{lle} Saintis coupa court à d'autres considérations sur l'avenir et aborda des questions plus immédiates. Elle tendit un papier à Doucia :

— Voilà nos prix et nos conditions. Lisez-les. Doucia obéit.

— Cela vous convient-il ? demanda la directrice lorsque la jeune fille eut achevé.

— Entièrement.

L'accord fut donc vite conclu : Doucia commencerait le surlendemain, un lundi.

Elle visita l'École, ses grandes salles aux peintures claires et bien aérées, le salon très familial où se réunissaient, le soir, les pensionnaires, le réfectoire où prenaient leurs repas toutes celles que des convenances personnelles empêchaient de rentrer chez elles.

— Je ne demeure pas loin, dit Doucia. Je ne serai qu'une externe.

Elle le regrettait presque, tant elle se sentait à l'aise et comme à l'abri des soucis dans cette maison à la fois laborieuse et gaie. Elle oubliait ce qui l'avait amenée là... La réalité la reprit aussitôt qu'elle eut remis le pied dans la rue : ce n'était ni le réconfort, ni la sécurité qu'elle venait chercher chez M^{lle} Saintis, ce n'était pas un lieu de repos ni de cure, c'était l'arsenal où il lui faudrait aiguïser son esprit, charger son intelligence, approvisionner sa mémoire, en un

mot, mobiliser ses facultés pour partir en guerre contre le mauvais destin et le vaincre.

Ce qui la rassurait un peu, c'est qu'elle n'avait pas de hautes ambitions : elle ne s'élançait pas à la conquête de vastes domaines, elle ne rêvait ni fortune, ni honneurs ; son but, très limité, ne lui paraissait point au-dessus de ses forces : conserver à sa mère le confort modeste auquel elle était habituée et sauvegarder leur tranquillité à toutes deux, rien de plus ; le bonheur était là.

VI

— C'est un Barye, un bronze de Barye, ou plutôt c'est une maquette unique ; il n'y a que cet exemplaire, dit M^{mo} Delcourt en posant sur la table l'œuvre du célèbre animalier.

L'ébauche représentait un tigre ramassé sur lui-même, prêt à bondir. Sous l'inachevé des formes, on sentait la charpente solidement construite, la courbe simple de l'échine, les muscles puissants des pattes, la force des mâchoires. La pièce était de grande valeur. Un client du D^r Delcourt la lui avait donnée, bien des années auparavant, en témoignage d'une gratitude que des honoraires n'exprimaient pas suffisamment.

Le salon de M^{mo} Delcourt était orné jusqu'à

l'encombrement de ces œuvres d'art, ex-voto profanes offerts à la science d'un homme.

M^{me} Delcourt tenait à ces souvenirs, mais, devant les moments de gêne menaçant son foyer paisible, elle n'avait pas hésité à prendre des mesures énergiques. Parmi celles-ci, elle envisageait la vente progressive de ce qui n'avait point une utilité absolue. Ce n'était pas sans un profond déchirement qu'elle s'y décidait et, près du marchand venu pour examiner le Barye, elle se sentait gênée, maladroite, presque honteuse, comme si elle commettait une mauvaise action.

M. Ernest, l'acheteur, avait pris le bronze, qui n'était point volumineux, et le tournait, le retournait entre ses mains. Muni de sa loupe, il fouillait le socle du regard, cherchant la signature, s'assurant ensuite de son authenticité. Quand il eut achevé son examen, il refoula bien loin de son visage la joie qu'il ressentait devant une telle aubaine : une œuvre rare et belle, et, comme vendeuse, une femme inexpérimentée, débutant dans la carrière de l'adversité et, par conséquent, aisément intimidable.

— Combien en demandez-vous ? dit enfin M. Ernest, après un silence, qui parut à M^{me} Delcourt gros de déceptions.

— Je ne sais pas, je n'ai aucune idée... Faites-moi une offre.

— Ce n'est pas mon habitude ; le vendeur me fixe un prix et c'est à moi d'accepter ou de refuser. A vous de parler la première.

Le marchand prononçait ces mots comme il eût dit : « A vous la pause », en jouant aux dominos. En fait, c'était bien pour lui un jeu.

M^{me} Delcourt était démontée :

— Mais, je ne sais pas, moi... je n'ai jamais... M^{me} Brabant m'a dit que je pouvais avoir confiance en vous ; faites-moi une offre.

M^{me} Brabant était la meilleure amie de M^{me} Delcourt. Veuve d'un professeur de Faculté, sans fortune, avec un fils infirme, elle pouvait donner des conseils sur la manière de se procurer honnêtement de petites ressources; quant à la valeur de son jugement sur la probité des gens à qui elle avait affaire, c'était plus problématique; elle était trop loyale pour ne pas être dupe. Ce qui était pire, c'est que sa bonne foi donnait une garantie d'honorabilité à ceux qu'elle indiquait, comme ce M. Ernest, qui, venant de la part de M^{me} Brabant, inspirait confiance à M^{me} Delcourt.

— Faites-moi une offre, répéta celle-ci.

Le marchand parut hésiter :

— C'est bien pour M^{me} Brabant, finit-il par dire, mais rien n'est plus délicat, je vous assure. Le client a toujours l'air de croire qu'on veut le rouler...

M^{me} Delcourt fit un « Oh ! » de protestation.

— Ou plutôt qu'on veut profiter de la situation, se hâta de poursuivre M. Ernest, qui n'avait nul envie de rompre l'entretien.

— Je vous assure que ce n'est pas dans ma pensée.

— Je ne dis pas ceci pour vous, Madame, mais, vous savez, il y a de si drôles de gens !...

— Alors ? fit M^{me} Delcourt, avec une pointe d'impatience dans le ton.

— Eh bien !... hum !... un Barye... hum !...

M. Ernest réfléchit quelques secondes, puis, glissant un regard dessous ses paupières bais-

sées pour juger sur sa cliente de l'effet de ses paroles, il dit, en une phrase hésitante comme la démarche d'un homme ivre :

— Eh bien !... je vous en donne... heu !... voyons... deux... deux... mille francs ; ça va ? hein ?

M^{me} Delcourt sursauta :

— Deux mille francs !

Toute troublée qu'elle fût, elle se souvenait qu'un sien ami, commissaire-priseur de son état, mort malheureusement depuis peu, lui disait un jour que ce bronze ferait, au bas mot, dans une vente, de huit à dix mille francs. Et ce M. Ernest lui en donnait deux mille !

— Là ! vous voyez comme j'avais raison de ne vouloir rien dire, vous avez l'air toute suffoquée...

— Mais non, je suis un peu surprise seulement, car on m'en avait offert davantage...

— Cédez-le, Madame, cédez-le, fit le marchand en faisant le geste de reprendre son chapeau.

Ah ! si M^{me} Delcourt avait pu deviner combien M. Ernest désirait ce bronze et craignait qu'il lui échappât ! Mais elle ne s'en doutait guère et interpréta ce ton froid pour le signe évident d'une rupture certaine. Elle s'en effraya : il allait falloir se mettre à nouveau en quête d'un acheteur, entrer dans ces magasins de bric-à-brac, véritables musées de la misère, où son cœur se serrait en songeant que, bientôt, de chers objets lui ayant appartenu figureraient dans cette lamentable exposition ! Il allait falloir affronter à nouveau ces marchands dont elle ne savait si c'étaient de braves gens ou d'indignes

exploiteurs, et, en fin de compte, pour en arriver, probablement, à un résultat analogue. Au moins, ce M. Ernest, M^{mo} Brabant le connaissait, il avait sans doute pour elle et ses relations quelque considération...

M. Ernest sentit le fléchissement de M^{mo} Delcourt.

Il reprit au bout de quelques minutes :

— Si vous trouvez mieux que deux mille, acceptez, Madame, je ne m'en offenserai pas. Chacun son intérêt, n'est-ce pas? Mais, vous savez, j'en doute...

— Cependant, un de mes amis me disait...

— Les conseillers ne sont pas les payeurs, interrompit le marchand avec un gros rire. Ce n'est pas malin d'estimer très haut quand on ne veut pas acheter... mais, moi, c'est sérieux, et argent comptant... Argent comptant, répétait-il en appuyant sur ces mots.

— Je sais, dit la pauvre M^{mo} Delcourt à voix basse.

Elle regrettait d'avoir voulu agir seule, sans la chère présence de Doucia, qui l'eût encouragée : deux faiblesses font presque une force. Soutenue par sa fille, elle aurait eu le courage de discuter. Et elle aurait gagné quelques centaines de francs, M. Ernest était décidé à les lui donner plutôt que d'abandonner le bronze.

Tandis qu'elle était prête à se rendre, il commentait encore son offre :

— Évidemment, je pourrais payer plus cher si c'était un objet d'usage courant, par exemple, un meuble, facile à revendre, mais un bronze ! un objet d'art !... Je vais peut-être le garder des mois en magasin avant de trouver à le placer,

alors, vous comprenez, le risque, ça compte aussi...

Cet argument parut décisif à M^{mo} Delcourt. Elle ne pouvait deviner que M. Ernest avait précisément un client, un Américain, qui lui donnerait ce qu'il voudrait de cette ébauche. Elle céda :

— Eh bien ! finissons-en. Prenez-le pour deux mille, fit-elle en soupirant.

Aussitôt dit, affaire aussitôt conclue.

M^{mo} Delcourt achevait de signer le reçu lorsqu'on sonna. Elle courut ouvrir, car, depuis la veille, elle avait renoncé à garder sa bonne et se contentait d'une femme de ménage, quelques heures.

M^{mo} Brabant parut.

C'était une femme aux cheveux blancs, à la figure précocement fanée par les soucis et, sans doute, les privations. Un air de grande distinction paraît toute sa personne, empêchait de s'arrêter à la mise d'une modestie telle qu'elle confinait à la pauvreté.

Elle entra sans façon dans le salon ; elle ne se gênait point avec M^{mo} Delcourt, dont le mari et le sien avaient été camarades d'enfance.

— Ah ! vous êtes là, monsieur Ernest ? dit-elle en apercevant le marchand. Avez-vous pu vous arranger ? ajouta-t-elle en se tournant vers M^{mo} Delcourt.

Celle-ci se sentit toute soulagée par l'arrivée de son amie ; il lui sembla que le : « Ah ! vous êtes là, monsieur Ernest ? » de M^{mo} Brabant, attestait l'honnêteté du marchand.

Puis, avantage inappréciable, la présence de M^{mo} Brabant tarit le bavardage de M. Ernest

qui, heureux de l'affaire conclue, se répandait en histoires, prouvant toute sa conscience et ses scrupules.

Il s'éclipsa après avoir pris congé de ces dames, emportant son précieux achat sous le bras, sans même l'envelopper. Dans l'escalier, il croisa une personne élégante qui montait et qui le regarda avec étonnement.

— Je n'ai pourtant rien volé, murmura M. Ernest un peu gêné.

Dehors seulement, il s'épanouit, se laissa aller à sa satisfaction.

— Je n'ai pas perdu ma matinée, se dit-il.

Et il se mit à siffloter le dernier refrain à la mode.

.

La dame élégante que M. Ernest avait rencontrée, n'était autre qu'Annette Brignon.

Elle pénétra dans la demeure maternelle, au moment précis où M^{me} Brabant disait :

— Je viens vous parler de quelqu'un...

Annette, aussitôt, imagina qu'il s'agissait d'un mariage pour Doucia et un sourire aimable ensoleilla sa physionomie, assez morose à l'arrivée.

— Bonjour, chère Madame, dit-elle à M^{me} Brabant. Bonjour, maman. Je ne vous dérange pas?

M^{me} Delcourt ne répondit point à cette question. Elle eût autant aimé qu'Annette ne fût pas là, car elle ne l'avait pas encore mise au courant des résolutions récemment arrêtées et qu'elle commençait à exécuter.

Ce fut M^{me} Brabant qui répliqua :

— Mais non, mais non ; vous ne nous déran-

gez en aucune façon. Je suis montée quelques minutes en courant, comme j'étais dans le quartier, prévenir votre mère que je crois bien lui avoir trouvé un pensionnaire : c'est un cousin du mien, un jeune Anglais qui vient à Paris pour...

Annette n'attendit pas la fin de la phrase ; elle se tourna vers sa mère et, d'un ton mécontent :

— Tu veux donc prendre un pensionnaire ? dit-elle.

Son sourire avait disparu, et le pli vertical qui se marquait entre ses deux yeux indiquait sa contrariété. M^{me} Delcourt le connaissait et ne s'y trompa point. Elle risqua une explication :

— La chambre de Jean est vacante pour longtemps maintenant, alors, tu comprends, en attendant de trouver plus petit, cela m'aiderait pour le loyer et...

— Oui, oui, fit Annette, du même air qu'elle eût dit : « assez, assez ».

Puis, après un silence embarrassant, Annette reprit :

— Vous allez bien, M^{me} Brabant ? Et votre fils ?

Elle affectait une attitude désinvolte, et, la réponse de M^{me} Brabant reçue, elle se lança dans des considérations sur le temps qu'il faisait et ses ennuis domestiques. Thèmes commodes sur lesquels on peut toujours broder.

M^{me} Brabant, qui était fine, comprit qu'elle était de trop et qu'Annette ne laisserait pas reprendre la conversation au point où elle l'avait interrompue. Quant à M^{me} Delcourt, elle paraissait au supplice.

M^{mo} Brabant se leva :

— Je me sauve, chère amie, mon fils m'attend et mon déjeuner aussi. A bientôt. Au revoir, Annette.

— Au revoir, Madame.

— Je vous reconduis, fit M^{mo} Delcourt.

Elle espérait lui glisser un mot, en aparté, mais Annette accompagna, elle aussi, la visiteuse jusqu'à la porte, elle en fut pour ses frais.

Lorsque la mère et la fille se trouvèrent seules en présence, Annette se recueillit quelques minutes avant d'aborder le sujet qui l'amenait. Son mari l'avait mise au courant de la situation ; ils avaient eu, tous deux, un long échange de vues, au cours duquel ils avaient arrêté, d'un plein accord, leur attitude à l'égard de M^{mo} Delcourt et de Doucia. C'était cette attitude qu'Annette venait faire connaître à sa mère, mais elle s'était heurtée à des faits inattendus et qui la troublaient : cet homme, croisé dans l'escalier, avec un bronze sous le bras ; M^{mo} Brabant, proposant un pensionnaire ; voilà qui dérangeait ses plans. Elle ne pouvait entamer l'entretien ainsi qu'elle l'avait prévu et elle était quelque peu déroutée.

Certes, elle avait bien pensé que ses offres ne seraient pas reçues sans difficultés, elle ne supposait pas, toutefois, que les difficultés commenceraient avant même qu'elle eût parlé, par le seul fait des actions de M^{mo} Delcourt. Elle devinait tout un ensemble de mesures prises à son insu, à elle, la fille aînée ! Quelle méfiance à son égard !

Annette se sentait vivement froissée et, mal-

gré elle, donna, au dialogue qu'elle allait engager, un ton dépourvu de tendresse.

— Alors, tu cherches un pensionnaire? commença-t-elle.

— Je t'ai dit tout à l'heure...

— Oui, je n'ai pas oublié : la chambre de Jean vacante.

— Ceci, bien entendu, jusqu'à ce que je change et que je prenne un loyer moins cher.

— Bien entendu, un loyer moins cher, répéta Annette avec une légère ironie.

Et, sans donner à sa mère le temps de s'expliquer davantage, elle attaqua :

— En attendant de déménager en gros, tu déménages en détails. Qu'as-tu donc fait de ton « tigre » de Barye? Je ne le vois plus.

Les joues de M^{me} Delcourt s'empourprèrent :

— Je... l'ai vendu...

— Alors, cet homme que j'ai aperçu sortant de la maison?...

— Un marchand, oui.

— Un brocanteur probablement, fit Annette avec mépris. Tu as dû te faire rouler, ma pauvre maman. Qui te l'a indiqué?

— M^{me} Brabant est une cliente de M. Ernest, dit faiblement M^{me} Delcourt.

— M^{me} Brabant, c'est naturel : elle est seule, sans ressources, avec un fils malade, mais toi ! Toi ! avoir affaire à un M. Ernest ! Oh ! maman !

Une indignation frémissante agitait la voix d'Annette, comme le vent précurseur de l'orage agite les feuilles des arbres.

M^{me} Delcourt hésitait : fallait-il avouer nettement les projets concertés entre Doucia et elle? Fallait-il les dissimuler encore et n'expliquer

que ce qu'Annette découvrait? Elle se décida enfin à tout dire, mais en affectant d'avoir décidé seule, sous sa propre responsabilité; M^{mo} Delcourt voulait éviter d'irriter, contre Doucia, Annette, trop portée déjà à mettre sur le compte de sa sœur tout ce qui la choquait chez sa mère.

— Ecoute, commença M^{mo} Delcourt, tu n'ignores pas que la chute des Marka m'a presque ruinée; Robert a eu la bonté de caser Jean, son avenir est assuré. En attendant, nous devons réduire nos dépenses, Doucia et moi, et accommoder notre existence aux circonstances. Doucia est résolue à travailler pour gagner sa vie, je l'approuve, et toi aussi, je pense?

— Sans doute, fit Annette, d'assez mauvaise grâce. Et qu'a-t-elle décidé? Elle ne m'a point fait l'honneur de me le dire.

— Il n'y a pas de temps perdu, elle se proposait de te mettre au courant aujourd'hui même.

— Comme cela se trouve! D'ailleurs, peu importe! Doucia n'a jamais fait qu'à sa tête... Tu dis donc qu'elle travaille...

— Elle se prépare plutôt à travailler; elle est entrée hier à l'École Supérieure du Commerce de M^{lle} Saintis, rue Bonaparte...

— Connais pas... Et où cela la mènera-t-elle?

— A une situation dans le commerce.

— Vendeuse? fit Annette avec un haut-le-corps.

— Non, secrétaire, directrice d'un service, contentieux ou comptabilité. Que sais-je? Ces études ne mènent pas à un but, mais à plusieurs.

— Bon, dit Annette un peu rassurée. Alors, la musique?

M^{me} Delcourt soupira :

— Hélas ! ce n'est pas une carrière pour qui est pressé... Doucia en fera sa distraction, mais non son occupation.

Cette fois, Annette se sentit tout à fait soulagée. Elle avait craint de voir sa sœur employer son talent de musicienne comme gagne-pain, donner des leçons, courir le cachet, jouer du violon dans un cinéma, être « tapeuse », même dans les bals. Être élève à l'École Supérieure de Commerce, c'était une position sociale avouable, dont elle n'aurait pas au moins à rougir...

— Et les études de Doucia seront longues ? demanda-t-elle sur un ton plus affectueux.

— Deux ans... Pendant ce temps-là, voici comme je pense m'arranger : d'abord, j'ai quelques petites ressources, n'est-ce pas ? puis, avec mon pensionnaire, la vente de quelques bibelots, et en nous passant de domestiques, nous arriverons bien. Sans compter que Jean m'enverra quelque chose et que Robert...

En entendant le nom de son mari, Annette n'y tint plus : elle avait épuisé sa réserve de patience, elle s'écria :

— Eh bien ! justement, maman, c'est de la part de Robert, tout autant que de la mienne, que je vais te parler. Nous avons, Robert et moi, envisagé, hier soir, votre situation. Jusqu'à ce que Jean gagne suffisamment, la vie risque d'être difficile pour vous. Il va sans dire que Robert est prêt à vous aider, autant et aussi longtemps qu'il le faudra ; mais, je te connais (elle affectait, elle aussi, de mettre Doucia hors de cause pour ne pas compliquer la question), je te connais, tu vas compter, te priver, et cela nous ne

le voulons pas. Est-ce que tu crois que je vais accepter que tu restes sans bonne et que tu prennes un pensionnaire, tandis que, moi, je serai avec mes huit domestiques, dans mon hôtel du Parc Monceau ?

Annette s'indignait avec sincérité, cette pensée lui était odieuse ; mais ce qu'elle ne disait pas, c'est que son mari lui avait nettement signifié que la belle-mère du banquier Brignon devait être au-dessus des embarras financiers et qu'il entendait qu'il en soit ainsi, autant par devoir que par souci de sa réputation.

Il avait aisément fait comprendre à sa femme ce qu'il fallait obtenir de M^{me} Delcourt, et voilà que M^{me} Brignon se heurtait à une organisation arrêtée, déjà en voie de réalisation ! Elle éprouvait un très réel chagrin à l'idée que sa mère connaîtrait des privations, mais, en dehors de cela, d'autres sentiments l'agitaient :

— Comment ! se disait-elle, il ferait beau voir que M^{me} Delcourt, la mère de M^{me} Brignon, prenne un pensionnaire, fasse son ménage et son marché ! Que dirait le monde ? On ne manquerait point de raconter que les Brignon n'ont pas de cœur ou pas beaucoup d'argent. Que Doucia travaille dans deux ans, d'abord, et d'ici là il peut se passer bien des choses, rien de choquant ; aujourd'hui, presque toutes les jeunes filles travaillent, même sans nécessité ; mais vivre dans une telle médiocrité, non, non, il ne faut pas.

— Ma chère Annette, commença M^{me} Delcourt, ne sachant que dire...

— Écoute, maman, coupa M^{me} Brignon en venant s'asseoir auprès de sa mère et en lui

prenant les mains dans un geste très affectueux, écoute : il n'y a pas deux solutions, il n'y en a qu'une : celle que je viens te proposer de la part de Robert et, bien entendu, de la mienne. Tu vas venir, avec Doucia, habiter chez nous : tu y seras bien tranquille, tout à fait chez toi ; nous avons tant de place dans l'hôtel : tu y auras ton appartement... Ne dis pas non, maman, tu me ferais tant de peine !... Et je serais si heureuse de t'avoir près de moi...

Elle regardait sa mère avec des yeux si brillants qu'ils devaient être humides. M^{me} Delcourt se sentit doucement émue ; sa volonté défaillante laissa surgir dans son esprit les spectres du passé... Elle se souvenait d'Annette petite fille, Annette, leur première-née, leur unique enfant pendant dix ans... Comme ils l'avaient gâtée, son mari et elle ! Ses défauts, après tout, étaient peut-être le fait de son éducation... M^{me} Delcourt faiblissait ; elle eût dit « oui » sans autres débats s'il ne se fût agi que d'elle, mais il y avait Doucia... Entre mère et fille les angles s'arrondissent ; entre deux sœurs, ils blessent. Et si l'une de ses filles devait être malheureuse, M^{me} Delcourt ne voulait pas que ce fût Doucia.

Annette devina les hésitations de sa mère et leurs motifs.

— Doucia va être dehors presque tout le temps, pour ses études, dit-elle, tu seras très seule ici, et puis, tu sais, rien n'est définitif ; si tu ne te plais pas chez nous...

M^{me} Delcourt ébaucha un geste pour protester poliment, mais Annette continua :

— Si tu ne te plais pas chez nous, tu peux

toujours te remettre chez toi, quand Doucia aura fini...

— Je crains que nos caractères différents... essaya encore de dire M^{me} Delcourt, qui ne songeait plus qu'à Doucia...

— Nos caractères différents? Oui, sans doute, ma petite maman, qui n'a pas son caractère? mais quand on s'aime, tout s'arrange, et c'est pour cela que ça s'arrangera... Je ne suis pas si terrible, et Robert est si bon!

— Je n'en doute pas...

M^{me} Delcourt ne savait plus que répondre; Annette donna l'assaut final:

— Admettons un instant que tu t'organises comme tu le disais, sais-tu bien ce qui arrivera? Tu mangeras vite tes quatre sous, bien avant que Jean puisse subvenir à tous tes besoins, ou en partie, si tu consens à ce que Robert t'aide aussi; après avoir épuisé ce pauvre petit capital, que tu devrais garder précieusement pour Doucia, tu vas entraîner cette petite dans une vie médiocre, pénible, presque misérable, et tu pourras abandonner tout espoir de la voir se marier...

Cette fois, Annette avait touché le point vulnérable: Doucia, condamnée à une existence morne et sans joie, Doucia, vieille fille pauvre, M^{me} Delcourt ne pouvait supporter cette pensée. Elle dit:

— Eh bien! nous essayerons! J'accepte, c'est entendu.

A cette minute, une clef tourna dans la serrure: c'était Doucia qui revenait déjeuner.

— Vite, mémé, à table! s'écria-t-elle de l'antichambre, je suis pressée et j'ai grand faim!

Elle s'arrêta sur le seuil du salon en apercevant sa sœur, son sourire se figea sur ses lèvres, et un sentiment de méfiance se glissa dans son cœur.

— Elles ont l'air de comploter toutes deux, pensa-t-elle, et, à voix haute, elle dit :

— Bonjour, Annette. T'u restes déjeuner avec nous? Je te raconterai mes projets en mangeant.

— Tes projets qui sont déjà en voie d'exécution, fit Annette sur un ton de reproche.

— Bon ! se dit M^{me} Delcourt, cela commence bien !

Mais Doucia était trop préoccupée pour se fâcher de cette remarque.

— Je t'expliquerai comment cela s'est fait, dit-elle, allons, reste.

Annette jugea plus habile d'accepter sans façon l'invitation de Doucia.

M^{me} Delcourt, heureuse de cet accord, s'empressait à la cuisine ; tout en ajoutant un couvert, Doucia la regardait du coin de l'œil.

« Il y a quelque chose, se disait-elle. Maman fait une drôle de tête... Qu'est-ce qui est encore arrivé? »

Aux pommes de terre, elle fut enfin mise au courant des négociations d'Annette et de leur résultat.

M^{me} Delcourt baissait le nez sur son assiette, n'osant regarder Doucia... Le premier mouvement de la jeune fille avait été le refus pur et simple, mais, au fur et à mesure que se déroulait le récit — presque un sermon — d'Annette, d'autres réflexions surgissaient dans son esprit : La proposition de sa sœur était naturelle et n'avait rien de choquant, elle aurait dû la pré-

voir, y préparer sa mère et arrêter avec elle une réponse aussi naturelle, aussi peu choquante que la proposition. A présent, il était trop tard. M^{me} Delcourt avait accepté. Elle avait sans doute eu peur, en y réfléchissant, de la quasi-gêne qui la guettait, et surtout — Doucia en était certaine — elle avait eu peur, pour sa fille, des soucis et du surmenage qui seraient son lot. Elle avait faibli, pouvait-on le lui reprocher ?

« C'est un sacrifice qu'elle me fait, pensait Doucia ; maintenant, si je dis non, c'est presque la brouille avec Annette, et c'est encore mémé qui souffrira... »

Tout en ponctuant de « oui, oui » distraits et monotones les paroles de sa sœur, elle regardait sa mère, qui avait un air si triste et si pitoyable qu'elle en fut bouleversée.

« Je ne la mettrai pas dans cet embarras, se dit-elle. Pauvre mémé ! »

Pauvre mémé, en effet !... Doucia comprenait qu'il ne faut pas demander à un être usé l'endurance et la volonté d'un être neuf...

Quand Annette se tut, M^{me} Delcourt leva un œil timide du côté de Doucia ; celle-ci lui sourit :

— Eh bien ! puisque cela te convient, mémé, dit-elle, cela me convient aussi. On peut, au moins, toujours essayer, n'est-ce pas, Annette ?

— C'est ce que je disais à maman, s'empressa de répondre M^{me} Brignon, étonnée de l'adhésion facile de Doucia. Un essai, pendant que tu fais tes études... D'ailleurs, tu verras, vous serez tout à fait libres, tout à fait...

Elle eût souscrit à des conditions formulées

par sa sœur, tant elle lui savait gré de n'avoir pas dérangé un plan si laborieusement exécuté; mais Doucia n'en énonça aucune, elle répondit simplement :

— Merci, Annette.

Et, embrassant sa mère qui commençait à relever la tête :

— Maintenant, mémé, prévient M^{me} Brabant, arrête la vente de nos objets d'art, nous mettrons tout provisoirement au garde-meuble, je n'ai pas le temps de m'en occuper en ce moment...

— Ne t'inquiète pas, fit Annette conciliante, je m'en charge.

VII

Au moment de quitter sa chambre pour partir à l'Ecole, Doucia jeta un coup d'œil circulaire pour s'assurer que l'ordre y régnait. M^{me} Delcourt l'avait tant priée de ne point contrarier inutilement Annette, qu'elle se soumettait à une discipline insupportable pour sa nature prime-sautière et un tantinet bohème.

— Puisque ma fantaisie la rend malade, soyons sage; quand Annette grogne après moi, c'est mémé qui en souffre.

Elle plia sa chemise de nuit qu'elle avait laissée sur une chaise, la rangea dans son cabinet de toilette, ramassa un mouchoir tombé à terre,

le mit dans le coffre au linge sale, puis arrêta un dernier regard sur les chers souvenirs, photographies et petits bibelots, qui étaient à elle et qu'elle avait apportés dans cette chambre étrangère, comme elle faisait quand elle voyageait.

Depuis près de six mois qu'elle habitait chez les Brignon, elle ne s'était point habituée à cette existence si différente de celle qu'elle avait menée jusqu'alors.

Au début, cela avait marché assez bien ; sous le coup de l'émotion causée par le bouleversement de la situation, les uns et les autres avaient mis une bonne volonté évidente à se faire des concessions ; mais, peu à peu, la catastrophe s'était éloignée et l'émotion apaisée : il ne restait plus que des gens disparates qui devaient vivre ensemble.

Doucias, heureusement pour elle, était beaucoup dehors ; cependant, les repas, les soirées et les jours de congé laissaient encore trop de temps pour les désaccords. Elle avait voulu, sous prétexte de fatigue, rester déjeuner à l'école. Annette souscrivait pleinement à cet arrangement, mais M^{me} Delcourt ne s'était pas laissée prendre à cette raison, elle avait dit d'un ton si triste, le soir, seule à seule avec Doucias :

— Tu vois, je vais te perdre un peu : une longue journée sans toi !

Que la jeune fille avait compris le déchirement que sa décision causait à sa mère. Or, elle avait consenti à vivre chez les Brignon, uniquement pour sa « mémé », pour lui éviter, matériellement, et moralement, des peines. Ce n'était point pour lui reprendre d'une part ce qu'elle lui donnait de l'autre : le sacrifice n'a de valeur

qu'autant qu'il est complet et accompli de bonne grâce... Doucia avait donc abandonné cette idée. Elle partait le matin à sept heures et demie, revenait à midi, repartait une heure après...

Comme toujours, avant de s'en aller, elle frappa un petit coup à la porte de sa mère et entra. M^{me} Delcourt l'attendait ; ces dix minutes de bavardage étaient pour elle une nécessité aussi grande que de se laver ou de prendre son chocolat. Doucia s'asseyait sur le lit et la conversation s'engageait, portant toujours sur la journée elle-même. Le passé et l'avenir entraînent loin, rien ne limite les regrets ou les espoirs qu'ils suggèrent ; on s'y promène en flânant ; Doucia et sa mère s'y aventuraient le soir, empiétant parfois sur leur nuit... Quand il n'y avait point de réception ou quand Annette et Robert n'étaient pas en soirée, on veillait ensemble jusqu'à dix heures, dans le bureau de M. Brignon ou dans le boudoir de Madame. Chacun se livrait à son occupation favorite : M. Brignon lisait les journaux, Annette faisait des réussites, M^{me} Delcourt brodait et Doucia se plongeait dans un livre, à moins qu'elle ne se mît au piano, si sa musique ne devait gêner personne. A dix heures, on se levait et on se retirait, chacun chez soi...

Alors, en face l'une de l'autre, en tête à tête dans leur appartement, M^{me} Delcourt et Doucia se retrouvaient réellement. Pêle-mêle, sans mesurer cette fois ses expressions et sa pensée, la jeune fille se livrait à sa mère, lui disait l'intérêt de son travail, ses espoirs et ses projets ; elle ne cachait que ses craintes, les gardant pour elle seule. M^{me} Delcourt l'écoutait avec joie.

puis parlait à son tour ; elle glissait, sans cependant les dissimuler complètement, sur les petites contrariétés qui émaillaient ses jours comme les pâquerettes une prairie, donnait des indications à Doucia pour éviter des froissements entre les Brignon et elle :

— Ne dis pas cela devant Annette, ne parle pas de ceci devant Robert, Annette serait si contente si tu faisais cela, Robert désirerait que tu fasses ceci...

C'était des recommandations constantes. Doucia les accueillait et en tenait compte autant que possible, à cause de sa mère.

Mais, le matin, le dialogue pressé prenait l'allure schématique d'un emploi du temps.

— Quels cours, ma chérie ?

Suivant les jours, Doucia répondait :

— Comptabilité et mathématiques.

Ou :

— Classement, rédaction, publicité.

Ou :

— Droit commercial, économie politique... etc.

Puis, M^{me} Delcourt poursuivait :

— Sors-tu ce soir ?

Doucía n'avait pas rompu avec son seul plaisir, la musique ; à ses heures de vacances et souvent, le soir, en sourdine, elle travaillait son violon ; parfois aussi elle allait au concert ou retrouvait ses camarades de la Société Bach.

M^{me} Delcourt mise au courant, c'était à Doucia d'interroger :

— Et toi, mémé, que fais-tu ?

M^{me} Delcourt aurait voulu vivre très simplement, elle ne désirait qu'aller voir ses vieilles amies et les recevoir, mais Annette ne l'enten-

dait pas ainsi, elle traînait sa mère avec elle dans les expositions et les magasins, l'obligeait à assister aux thés, bridges, mah-jongs qu'elle offrait à ses relations. Elle décrétait que sa mère aimait faire des courses, qu'elle adorait les réceptions et aurait été peinée et offensée si M^{me} Delcourt lui eût affirmé que rien ne lui était aussi cher que la vie paisible qu'elle menait quand elle avait un « chez elle ».

-- Que fais-tu, mémé? demandait Doucia.

Selon le jour, c'était la couturière d'Annette, la modiste d'Annette, les amies d'Annette, etc... Doucia s'exaspérait à entendre cette énumération, mais M^{me} Delcourt répondait à ses conseils de révolte :

— Ma chérie, Annette nous héberge, il faut bien faire quelque chose pour elle ; d'ailleurs, elle est pleine d'excellentes intentions, elle croit fermement que je dois trouver mon plaisir aux occupations qu'elle aime.

— Tyrannie et égoïsme, déclarait Doucia. Chacun se forme son propre bonheur suivant ses goûts ; personne ne peut imposer sa conception à autrui en lui disant : « Ceci doit faire ton bonheur... »

M^{me} Delcourt soupirait, reconnaissant combien Doucia avait raison... et elle se résignait.

Ce jour-là, à l'habituelle question de Doucia : « Que fais-tu, mémé? » elle répondit :

— M^{me} Brabant viendra me voir tantôt, je lui ai envoyé un mot.

— Tu as prévenu Annette? elle te le permet?

— Oh ! Doucia !...

— Je blague... eh bien ! ça va. Fais mes amitiés à M^{me} Brabant. Au revoir.

Elle était déjà à la porte quand M^{me} Delcourt la rappela :

— Ah ! Doucia ! Tâche d'être exacte aux repas, n'est-ce pas ? midi et demi et sept heures et demie, autrement ce n'est pas commode pour les domestiques et le chef se plaint...

— Et les Brignon aussi ? Que veux-tu ! je fais mon possible, mais parfois les professeurs traînent, M^{lle} Saintis nous retient ou je manque la correspondance du métro, alors...

— Je sais, je sais, se hâta de dire M^{me} Delcourt, qui ne voulait pas avoir l'air de faire une remontrance à sa Doucia. Va vite prendre ton chocolat.

Doucias courut à la cuisine où elle réchauffait son déjeuner préparé la veille. Elle avait absolument refusé que qui que ce soit se dérangeât à sept heures un quart pour la servir, et Annette, qui tenait beaucoup à ses domestiques, n'avait pas insisté...

La porte d'entrée, vivement tirée, claqua bruyamment dans la rue presque déserte à cette heure matinale ; Doucia était partie.

M^{me} Delcourt la suivait en pensée, la voyait se hâtant vers la place de l'Étoile où elle allait prendre son métro.

— Pauvre petite ! soupira-t-elle. Quel avenir ? Ah ! que je voudrais la voir mariée !

À cet égard, elle était d'accord avec Annette, mais elle différait totalement d'avis sur la manière dont cet événement devait se produire. Annette n'y voyait qu'une affaire qu'il fallait réaliser le plus avantageusement possible :

Pourvu que le prétendant ne fût pas un monstre et que Doucia n'éprouvât point de répulsion absolue pour lui, la question primordiale était la situation, ses avantages immédiats et son avenir.

M^{me} Delcourt, vieille romantique impénitente, admettait sans peine des refus basés sur des raisons purement sentimentales. Si, au fond d'elle-même, à l'heure présente, elle avait quelques regrets de certains partis repoussés par Doucia, elle se rassurait vite en songeant que sa fille était encore jeune, toujours charmante, et qu'elle retrouverait d'autres occasions matrimoniales aussi belles, peut-être plus...

Au moment où M^{me} Delcourt achevait sa toilette, Annette se présenta :

— Bonjour, maman ; tu as bien dormi ?

— Merci, ma fille, et toi ?

— Très bien. Il fait beau ce matin, veux-tu venir avec moi jusqu'au Bois de Boulogne ?

M^{me} Delcourt jeta un regard désolé sur un volume qu'elle était en train de lire et sur sa table à écrire : elle avait si bien organisé sa matinée ! Sa correspondance d'abord, le bavardage épistolaire avec Jean, ensuite la lecture où elle se délectait. Elle comptait ne sortir que l'après-midi, avant l'arrivée de M^{me} Brabant, attendue à quatre heures.

Mais Annette ne questionnait sa mère que pour la forme ; la réponse, celle qu'elle désirait, qu'elle voulait, même, se trouvait contenue dans le ton impératif qu'elle prenait. D'ailleurs, elle pensait agir pour le bien de sa mère bien plus que pour sa propre satisfaction.

M^{me} Delcourt n'osa résister ouvertement, elle dit timidement :

— Tu ne sors donc pas cet après-midi ?

— Oh ! à peine ; juste après le déjeuner, un essayage chez le bottier, puis je rentrerai : M^{me} Fourtis, les de Fréjac et quelques autres viennent bridger dans l'intimité.

— « Allons bon ! pensa M^{me} Delcourt, je vais être conviée à cette réjouissance. »

Elle savait trop bien comment cela se passait :

— Tu es libre, maman, fais ce que tu veux, disait toujours Annette.

Puis, quand les invités étaient là, elle envoyait le valet de chambre prévenir M^{me} Delcourt qu'on serait heureux de la voir. Si elle refusait d'obéir, sous un prétexte quelconque, mais plausible, Annette, après, faisait la tête, accablait sa mère et Doucia de mots piquants et d'allusions aigres-douces. Aussi, M^{me} Delcourt cédait. Cette fois, elle risqua :

— Tu as du monde ? Je ne le savais pas, et M^{me} Brabant doit venir.

— Quelle raseuse ! dit Annette.

— Je peux lui envoyer un pneumatique pour la décommander, répliqua M^{me} Delcourt avec une amertume qu'elle ne parvint pas à dissimuler.

Il lui était affreusement pénible d'entendre traiter de la sorte une femme spirituelle et érudite, qu'elle avait connue fraîche et jolie, faisant de son simple salon un centre intellectuel brillant, secondant son mari dans ses travaux et dont les seuls défauts étaient d'être vieille et presque dans la misère.

— Mais non, maman, répondit vivement Annette, laisse-la venir puisque cela te fait

plaisir, seulement ne la garde pas trop, qu'on te voie un peu au salon, à moins que tu ne veuilles l'amener avec toi...

Elle sourit en énonçant cette offre de Gascon : elle était si certaine que sa mère n'en ferait rien et que M^{me} Brabant, en tout cas, se déroberait.

— En outre, continua Annette, M^{me} Mauer — tu sais bien, les Mauer, de Mulhouse, — m'a téléphoné tout à l'heure. Ils ont leur abonnement, ce soir, à la Comédie-Française, car, tu sais, ils passent trois semaines sur quatre à Paris, où ils ont une installation superbe, comme à Mulhouse, d'ailleurs : c'est une grosse fortune...

— Oui, oui. Tu disais?

— Donc, il y a deux places pour nous, Robert et moi, dans leur loge ; mais il faut dîner vite, être là-bas à huit heures un quart : je crains d'être fatiguée après une journée de bridge, j'ai envie d'envoyer Doucia avec Robert...

— Qu'est-ce qu'on joue?

— Je ne sais pas, regarde dans le journal. Ça n'a pas d'importance ; au Français, on passe toujours une bonne soirée... Mais là n'est pas la question ; les Mauer ont un fils à marier... il y sera... et tu comprends... Doucia...

Elle laissa en suspens sa phrase lourde de sous-entendus.

— Je me sauve, maman, poursuivit-elle. J'ai encore pas mal d'ordres et de coups de téléphone à donner. Sois prête entre dix heures et demie et onze heures.

Elle s'en alla, satisfaite d'avoir tout organisé

à son gré. Et M^{me} Delcourt, résignée et petite devant l'autorité de sa fille, commença sa correspondance en attendant l'heure de la sortie.

Elles rentrèrent pour se mettre à table ; Annette avait rencontré maintes connaissances dans l'allée des Acacias, elles avaient été retardées. Doucia arriva en même temps qu'elles. Le déjeuner fut rapide. Annette pensait au bottier, à ses invités, au théâtre ; Doucia au cours qui commençait à une heure trois-quarts exactement ; M^{me} Delcourt rêvait de son appartement sans luxe, sans maître d'hôtel en habit et en gants blancs, mais où l'atmosphère paisible et intime offrait un incomparable confort. Elles vivaient là si tranquilles, organisant leur existence suivant leurs goûts, se comprenant si bien, Doucia et elle !... M^{me} Delcourt avait peine à refouler les larmes qui lui montaient aux yeux. Heureusement, le café les attendait au fumoir, elles y passèrent, et le mouvement fit une diversion salutaire.

Le temps de refroidir la boisson trop chaude, puis de l'avaler, et déjà Doucia s'échappait.

— Nous dînerons exactement à sept heures et demie, lui cria Annette, j'ai deux places pour le Français, nous irons ensemble, ou toi et Robert, si je suis fatiguée. Ne te mets pas en retard.

— Je ferai mon possible, répliqua Doucia dans l'escalier. On se met en toilette ?

— Bien sûr, c'est la loge des Mauer...

— Oh ! alors !...

Elle se sauva.

Annette, plus posément, prit congé de sa mère :

— Je serai de retour dans une heure, j'attends mes bridageurs assez tôt.

— Va, ma fille, va, ne te bouscule pas.

M^{me} Delcourt n'osa pas ajouter :

— Ne te presse pas pour moi, je suis si heureuse seule !... A part les tête-à-tête, le soir, avec Doucia, les moments de solitude dans sa chambre étaient, pour M^{me} Delcourt, ses meilleurs moments. Elle respirait plus à l'aise dans ce petit domaine, peuplé de mille souvenirs et de chères photographies ; elle se détendait comme si l'activité d'Annette, ses va-et-vient perpétuels, sa conversation incessante l'avaient véritablement crispée.

La présence de Robert n'amenait pas de soulagement : si leurs caractères se heurtaient parfois, à sa femme et à lui — car tous deux étaient autoritaires, — leurs goûts, leurs idées étaient semblables ; ils avaient le même idéal pratique, terre à terre, n'estimant que la réussite matérielle et ne connaissant point d'autre valeur que celle de la fortune.

Donc, Robert Brignon ne faisait point diversion à tout ce qui choquait M^{me} Delcourt dans Annette. Bien au contraire : comme il n'était pas son fils, elle le voyait sans cette indulgence maternelle qu'elle avait pour son enfant, elle l'accusait même pour excuser sa fille, se persuadait que son influence seule avait fait d'elle cette femme au verbe tranchant, à l'esprit positif et sec, si peu tendre malgré une très réelle bonté. Quelle différence avec Jean et Doucia !

Jean envoyait d'Indochine des lettres pleines de courage et d'entrain. Son travail l'intéressait ; rapidement, il aurait une belle situation.

il en était certain. Déjà, à la fin de l'année, il toucherait plus qu'il n'avait espéré. Chaque missive était empreinte d'amour pour sa mère, d'affectueux intérêt pour Doucia, de gratitude pour Annette, et surtout pour Robert, qui l'avait si bien casé...

— De gratitude, oui, il avait raison, c'était bien le mot, songeait M^{me} Delcourt : il doit beaucoup à Robert, moi aussi, par conséquent. Pourquoi donc me glace-t-il ainsi ? Pourquoi ne puis-je me confier à lui ? Je l'apprécie, et pourtant...

Elle restait la plume en l'air, suivant sa pensée vagabonde, loin de la lettre qu'elle écrivait...

Le domestique frappa, ouvrit la porte et annonça :

— M^{me} Brabant.

La visiteuse avança, toute menue, se tassant encore, comme pour échapper au regard du valet de chambre : ce grand garçon en livrée l'intimidait. Il devinait, lui semblait-il, qu'il ouvrirait la porte à une femme n'ayant même pas une bonne...

Elle ne se retrouva à l'aise que lorsqu'elle fut seule en présence de M^{me} Delcourt.

— Chère amie ! que je suis contente de vous voir ! dit celle-ci.

Elles se rencontraient le plus souvent au dehors.

M^{me} Delcourt aimait mieux aller avec M^{me} Brabant se promener dans quelque exposition que de la recevoir à l'hôtel Brignon ; ensuite elles goûtaient dans un modeste thé. Chez Annette, M^{me} Delcourt se gênait de commander au personnel, de se faire servir dans sa chambre ;

elle devinait la mauvaise humeur du chef ou de la fille de cuisine, du valet ou de la femme de chambre, troublés dans les distractions qu'ils prenaient en l'absence de leur patronne. Alors, elle tâchait de les déranger le moins possible ; mais si, par hasard, Annette survenait et s'apercevait que sa mère n'avait point osé demander à goûter, elle se fâchait :

— C'est ridicule, disait-elle, tu te gênes, à présent ! Tu sais bien que tu es chez toi...

Elle était peinée et vexée à la fois...

M^{me} Delcourt détestait ces histoires.

Mais, ce jour-là, puisque Annette recevait aussi, elle enverrait chez sa mère, comme elle le faisait chaque fois, un plateau bien garni pour elle et M^{me} Brabant ; M^{me} Delcourt avait donc l'esprit tranquille et s'abandonnait au plaisir de voir sa vieille amie. Elle l'installait avec sollicitude dans un moelleux fauteuil, tournant le dos à la fenêtre, pour n'être point gênée par le soleil, tamisé cependant par des rideaux de dentelle.

M^{me} Brabant admirait ce luxe qu'elle n'avait entrevu que rarement, autrefois, quand elle allait avec son mari chez des collègues richement mariés. A cette époque où la vie était facile, cela la laissait indifférente, mais, à présent, en contraste avec son existence misérable, l'installation où vivait M^{me} Delcourt l'impressionnait. Elle était assez connaisseuse pour estimer la valeur de la commode ancienne où son amie rangeait son linge, la beauté du secrétaire Louis XV où elle mettait ses papiers, la rareté du lustre en cristal qui éclairait la chambre, et, sans envie basse dont elle était incapable, elle

constatait, à part soi, simplement, comme une vérité évidente, en pensant à M^{me} Delcourt :

— Elle a vraiment de la chance !...

L'heure du goûter était passée depuis un moment et le valet de chambre n'avait point apporté le plateau espéré. M^{me} Delcourt s'agitait. Elle savait combien le thé était une institution immuable pour M^{me} Brabant, elle était embarrassée de ne point le lui offrir. Que se passait-il ? Annette avait-elle oublié :

Elle allait se résigner à sonner, lorsque la porte s'ouvrit ; Joseph, le premier valet, vint dire à mi-voix à M^{me} Delcourt :

— Madame prie ces dames de bien vouloir venir goûter à la salle à manger.

Alors, M^{me} Delcourt se rappela les paroles d'Annette :

— Ne la garde pas trop, qu'on te voie au salon.

Il fallait, comme toujours, obéir ; M^{me} Brabant ne s'en allant pas, Annette l'invitait... pour la mettre en fuite, sans doute...

En effet, elle se leva :

— Je vous laisse, chère amie, je ne veux pas déranger Annette, je suis pressée, d'ailleurs... vous lui direz mes regrets...

Elle persista dans son refus malgré l'insistance de M^{me} Delcourt ; en passant, elle entrevit la salle à manger illuminée avec sa table bien garnie ; elle serra les mains de son amie et lui dit, très sincère :

— Je suis heureuse que vous ayez enfin tout le bonheur que vous méritez...

VIII

« Je suis heureuse que vous ayez enfin tout le bonheur que vous méritez... »

Ces paroles revenaient comme une obsession à l'esprit de M^{mo} Delcourt.

Le bonheur !...

Si M^{me} Brabant avait pu voir sa lassitude lorsqu'elle eut quitté les invités d'Annette, ces gens brillants qui n'avaient ni sa mentalité, ni sa sensibilité !

Mais ceci encore n'était rien à côté de l'angoisse qui l'étreignait en constatant que sept heures et demie allaient sonner et que, malgré le Théâtre Français, malgré les recommandations d'Annette, Doucia n'était pas encore là.

« Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé ! » pensait-elle.

Et si elle tremblait en craignant un accident, elle ne tremblait pas moins à la perspective du retour de Doucia, saine et sauve. Car un orage terrible menaçait dans l'hôtel des Brignon : Annette, sans être effleurée de la moindre inquiétude, ne mettait pas en doute la mauvaise volonté de sa sœur.

— Elle le fait exprès, parce que je lui ai demandé ce service d'aller à ma place au théâtre, grognait-elle, en achevant de s'habiller dans la chambre de sa mère. Je lui ai pourtant bien dit qu'on dînait à sept heures et demie et qu'il fal-

lait qu'elle fût prête. D'habitude, elle est là à sept heures, alors, bien entendu, aujourd'hui elle est en retard. Quel sale caractère !

Elle était furieuse : elle se trouvait forcée de sortir lorsqu'elle était fatiguée, et puis, surtout, il y avait ce fils Mauver que Doucia ne verrait pas... Un si beau parti !... Doucia se doutait peut-être de quelque chose et s'amusait à faire faux-bond... Elle persistait donc dans ses refus systématiques et, malgré l'extrême modicité de sa situation, elle jouait encore les difficiles ! Ah ! mais non ! Elle en avait assez, elle, Annette, et Robert aussi, d'ailleurs ! Ils voulaient bien aider Doucia à se tirer d'affaire, mais encore fallait-il qu'elle y mît du sien et ne se moquât point d'eux !...

Annette se contenait tant bien que mal pour ne pas trop bouleverser sa mère, mais chaque minute d'attente ajoutait un peu plus à son irritation et, quand enfin, à sept heures trois-quarts, Doucia apparut chez M^{me} Delcourt, elle se maîtrisait à peine.

— Je te demande pardon, fit Doucia hâlante, car elle avait couru pour rattraper son retard, je te demande pardon, Annette, mais ce n'est pas de ma faute.

— Il ne manquerait plus que cela ! répliqua M^{me} Brignon sur un ton aigre. Il me semblait t'avoir dit que...

— Oui, je sais, Annette, mais il m'a été impossible de revenir plus tôt. Je vais me dépêcher ; en cinq minutes, je serai prête, et je ne suis pas longue à dîner...

— C'est ça, allons, vite, Doucia, fit M^{me} Delcourt conciliante.

Mais Annette était trop exaspérée, il fallait que sa colère éclatât, elle ne pouvait tenir quitte si aisément Doucia de son sans-gêne.

— Rien ne sert de courir, il faut partir à point, répondit-elle de plus en plus raide : Robert attend, c'est trop tard, il y a déjà un quart d'heure que nous devrions être à table...

— Voyons, Annette, il me semble qu'en allant vite et avec un peu de bonne volonté, dit M^{me} Delcourt.

Déjà, Doucia avait ôté sa robe de ville et sortait sa robe de soirée.

— De la bonne volonté ! Oh ! Ciel ! je n'en manque pas, je le prouve chaque jour, mais quand on dépasse les bornes...

— Enfin, Annette, laisse-moi t'expliquer, intervint Doucia. Au moment où je partais, M^{lle} Saintis m'a fait appeler, elle m'a demandé de faire, pendant quelques mois, en guise de stage pratique, un remplacement dans une grande maison de commerce ; elle m'a expliqué en quoi consistait ce travail, combien de temps il durerait, l'intérêt que cela représenterait pour moi ; j'ai demandé à réfléchir jusqu'à demain, je veux en causer avec mémé...

— Je t'en prie, Doucia, dis « maman », tu es ridicule avec ta « mémé », tu n'es plus un bébé, cela m'agace, coupa Annette à bout.

Doucia ne parut pas entendre l'interruption, elle continua :

— Je ne pouvais pas m'en aller, tu comprends, ces questions sont trop graves pour moi, pour mon avenir et...

La limite était atteinte, Annette explosa :

— Ton avenir ! Un remplacement ! Un stage !

Laisse-moi tranquille avec ces histoires ! Est-ce que tu crois sérieusement que tu vas gagner ta vie comme employée de commerce ? Tu crois que Robert et moi permettrons que tu t'éreintes et que tu travailles comme une mercenaire ? Tu peux suivre tes cours si ça t'amuse..., mais tu ferais mieux de te marier sans faire l'exigeante, si tu n'étais pas une égoïste et une orgueilleuse ! Personne n'est digne de toi, n'est-ce pas ? Tu trouves que cela fait bien de dire : « Je travaille » ? C'est la mode, à présent, mais ce n'est pas nouveau ; autrefois, on disait : « vivre sa vie », aujourd'hui on veut se tirer d'affaire, seule, mais on a quand même besoin des autres, tu l'oublies... Bonsoir ! reste avec ta « mémé ».

Doucía ouvrit la bouche pour répliquer ; Annette ne lui en laissa pas le temps, elle sortit en tapant la porte violemment, sans plus songer à son rang de dame distinguée qui lui interdisait de telles manières...

Longtemps, M^{me} Delcourt et Doucía restèrent à parler.

Cette scène avait affermi les hésitations de Doucía : elle accepterait la proposition de M^{lle} Saintis, qui offrait toutes sortes d'avantages qu'elle n'eut pas de peine à démontrer à sa mère. Le plus important était de permettre à Doucía de se rendre compte des connaissances acquises, de les appliquer, de voir si elle pourrait bientôt commencer sa carrière et se libérer...

Sortir de cette maison, s'évader de ce luxe, vivre modestement mais sans heurts et suivant leurs goûts, voilà à quoi rêvaient ces deux femmes...

Et longtemps, dans les ténèbres, M^{me} Delcourt, ne pouvant s'endormir, entendait comme une ironie la phrase de M^{me} Brabant :

« Je suis heureuse que vous ayez enfin le bonheur que vous méritez. »

Ce bonheur que lui offrait Annette ne pouvait être le sien.

IX

Les guerres ne durent pas éternellement, elles se terminent par un traité de paix, quitte à recommencer plus tard ; la querelle entre Annette et Doucia s'acheva par un compromis : Doucia commencerait son stage pratique pendant les mois d'été, mais elle prendrait un petit congé qu'elle irait passer à Deauville, chez les Brignon. A ce prix, à ce prix seul, Annette s'amadoua et M^{me} Delcourt consentit à partir à la mer en laissant Doucia. Refuser eût été remettre le feu aux poudres, déclencher de nouvelles violences ; M^{me} Delcourt se contraignit à sourire en s'en allant vers des mondanités balnéaires qu'elle détestait, mais elle avait le cœur gros de chagrin en voyant Doucia rester dans un hôtel fermé, poivré, camphré, où ne demeuraient que les concierges.

— T'en fais pas ! murmura Doucia à l'oreille de sa mère, le jour du départ venu, t'en fais

pas ! Je vais être tranquille ! Et puis, tu sais, je viendrai vers le 1^{er} août.

— Dans un mois ! soupira M^{me} Delcourt.

Mais déjà Annette piaffait d'impatience devant son auto, et Robert s'installait près du chauffeur. Les adieux furent abrégés, la puissante limousine disparut dans un nuage de poussière.

— Ouf ! fit Doucia à l'adresse des Brignon.

Elle avait à la fois envie de rire et de pleurer : elle était libre... mais sa mémé n'était plus là...

Volontaire et tenace dans ses desseins, elle se ressaisit vite et s'en alla à l'École, où elle avait encore quelques indications à demander à M^{lle} Saintis...

Le lendemain, à huit heures et demie, elle commença son stage. Elle devait entrer comme secrétaire de M. Lamorinière, le propriétaire et le directeur de la grande fabrique de papiers peints.

C'était une maison très à la mode et très appréciée des artistes de l'ameublement. Dans plusieurs expositions d'art décoratif, elle avait conquis une des premières places par l'originalité pleine de mesure de ses créations. On disait que M. Lamorinière, commerçant remarquable, mais technicien médiocre et artiste plus médiocre encore, avait eu le talent de s'entourer d'aides de tout premier ordre, entr'autres, un dessinateur, créateur de tous ses modèles et décorateur de grand talent. M. Lamorinière connaissait M^{lle} Saintis, il encourageait l'École Supérieure de Commerce pour les jeunes filles et

s'adressait à elle pour le personnel féminin dont il avait besoin. Sa secrétaire venait de tomber malade ; aussitôt il avait téléphoné à M^{lle} Saintis, et celle-ci avait conseillé à Doucia de faire cet essai pratique pendant les longs mois de vacances...

La jeune fille débarquait donc, ce matin-là, de la station terminus du Nord-Sud, porte de Versailles, et suivait le boulevard Victor où s'élevait la fabrique de papiers peints.

Elle se sentait bien disposée, quoiqu'un peu émue pour ce début dans les affaires. Elle entamait le duel avec la réalité, elle entrait dans la mêlée où chacun combat pour l'existence, et son cœur battait fort quand elle franchit le portail de la cour. Elle passa devant le logement du gardien, celui-ci courut après elle :

— Où allez-vous ? demanda-t-il.

— M. Lamorinière ?

— Vous avez un rendez-vous ?

Doucya expliqua ce qu'elle venait faire.

— M. Lamorinière n'est pas encore arrivé, expliqua l'homme. Attendez-le dans les bureaux : premier pavillon à droite, au premier.

Elle traversa la cour, jetant un coup d'œil du côté des ateliers. Devant un panneau vitré, elle s'arrêta, s'amusant à voir fonctionner les machines, spectacle si nouveau pour elle.

Une porte s'ouvrit près d'elle, un homme sortit des ateliers et regarda Doucia sans aucune amabilité. Ce n'était pas un ouvrier, mais un « Monsieur » d'une quarantaine d'années, à la tournure élégante et à la mise distinguée. De taille élancée, il avait un visage rasé, aux traits purs et sévères et une épaisse chevelure grisou-

nante. Il tenait à la main une liasse de papiers.

— Vous cherchez quelque chose, Mademoiselle? demanda-t-il à Doucia, d'un ton qui voulait dire plutôt :

— Qu'est-ce que vous faites ici? Ce n'est pas votre place.

Doucía rougit, intimidée sous ce regard :

— Je vais dans les bureaux.

— Alors, c'est en face. Suivez-moi, j'y vais aussi.

Il partit à grandes enjambées, cheveux au vent. Doucia se hâtait pour le suivre.

Il entra à la comptabilité, dit un mot, ressortit, monta au premier, parlant aux uns et aux autres ; sans aucun doute, il était de la maison.

Doucía se risqua à dire :

— Je suis M^{lle} Delcourt, la nouvelle secrétaire de M. Lamorinière.

— Ah ! fit l'inconnu en pénétrant dans une chambre, eh bien ! vous n'avez qu'à attendre l'arrivée du patron. Cela ne me regarde pas.

Il ferma la porte, laissant Doucia assez décontenancée. Cet accueil était si différent de celui qu'elle avait reçu dans le monde !... Comme un enfant s'étonne de ce qu'il voit pour la première fois, elle s'étonnait de cette politesse un peu rude.

— Est-ce que M. Lamorinière m'a oubliée? pensa-t-elle au bout d'un instant. Il tarde bien !...

Elle se sentait gênée au milieu du va-et-vient des employés affairés qui traversaient les couloirs et des appels incessants du téléphone qui ensiévrèrent l'atmosphère. Enfin, parut M. Lamorinière, homme un peu lourd et sans fa-

son qui mit tout de suite Doucia à son aise.

— Alors, c'est vous, le dernier envoi de M^{lle} Saintis. Bien, bien... J'avais pris chez elle une charmante personne, malheureusement, elle est tombée malade. J'espère que vous me la ferez oublier... M^{lle} Saintis vous recommande beaucoup...

Debout devant la table du patron, Doucia regardait du coin de l'œil le nouveau venu : avec sa moustache, ses cheveux noirs taillés en brosse, son teint coloré et son ventre un peu marqué, il n'avait rien de bien séduisant, mais M^{lle} Saintis le lui avait dit, c'était un brave homme. Cela lui suffisait. Pour ce qu'elle voulait en faire ! Il lui importait davantage qu'il fût bon plutôt que beau.

Tout de suite, il se mit à lui dicter des lettres.

— Des réponses urgentes, dit-il. Il y a du retard, M^{lle} Aignan était fatiguée et ne pouvait guère travailler. Il va falloir rattraper cela.

— Bien, Monsieur.

— Puis du classement à faire. J'ai tout un système de fiches correspondant à chaque dossier de fournisseurs et de clients, je vous expliquerai ceci.

— Bien, Monsieur.

— Vous prendrez le courant peu à peu. Il faut arriver à me doubler.

Quand le courrier fut achevé, M. Lamorinière témoigna sa satisfaction :

— On dirait que vous avez déjà travaillé, Mademoiselle.

— Tout le compliment revient à M^{lle} Saintis, l'École est parfaite, répliqua Doucia de sa voix calme.

A ce moment, on annonça un gros client de province.

— Allez donc trouver mon chef de service, M. Pierre, dit le patron, et demandez-lui de vous faire les honneurs des lieux, bureaux et ateliers, il est bon que vous les connaissiez, vous reviendrez ensuite.

Doucias sortit ; dans les couloirs, elle croisa de nouveau l'inconnu aux cheveux gris. Elle aurait voulu qu'il lui sourît, qu'il se présentât, en un mot qu'il se mît sur le terrain de bonne camaraderie où elle désirait vivre avec tous ceux qui l'entouraient. Mais l'expression austère de l'inconnu ne s'adoucit point, cependant il s'effaça pour laisser passer la jeune fille.

Une idée traversa l'esprit de Doucias :

Si cet homme était celui qu'elle cherchait, ce M. Pierre, chef de service ? Pourquoi pas, après tout ?

Elle s'arrêta, demanda :

— M. Pierre ?

— Ce n'est pas moi, répliqua l'autre, voyez au second, première porte à gauche.

Elle remercia et eut envie d'ajouter :

— Et vous, qui êtes-vous ?

Elle n'osa pas : le ton froid de son interlocuteur n'avait rien d'engageant.

— Qu'est-ce que je lui ai fait ? se demandait-elle encore.

Mais ce n'était pas là un endroit propice à la méditation : Doucias s'éloigna, poursuivant ses recherches. Elle trouva enfin M. Pierre et, avec lui, fit la visite complète des établissements Lamorinière.

La matinée passa vite. A midi, une cloche

tinta : employés et ouvriers se répandirent au dehors, pressés d'aller déjeuner. Doucia demeurait sur le boulevard Victor, assez désorientée. Elle ne connaissait pas ce quartier et elle se demandait où elle pourrait se fixer pour y prendre pension. Elle n'osait se risquer dans ces très modestes restaurants, presque des marchands de vins, où l'on s'installe au dehors, sur le trottoir, et elle craignait le prix des autres. Son embarras était grand. Soudain, elle eut la vision d'Annette, assise devant sa table luxueusement servie, elle crut l'entendre lui dire de son ton tranchant et ironique :

— Tu crois qu'il n'y a qu'à déclarer : « Je me tirerai d'affaire toute seule, je n'ai pas besoin de luxe » ? En réalité, tu es aussi délicate et raffinée que les autres, mais tu ne veux pas l'avouer...

Elle se raidit dans sa volonté d'arriver à ses fins et, sans plus hésiter, elle se mit à suivre la rue de Vaugirard, décidée à faire son choix.

Tout à coup, devant elle, elle vit celui qu'elle nommait déjà « son ennemi », c'est-à-dire l'inconnu de chez Lamorinière.

— Je vais voir où il entrera, ça doit être bien, pensa-t-elle. Qui peut m'empêcher de choisir ce même restaurant ?

Mais, comme s'il avait senti peser sur lui le regard de Doucia, l'autre se retourna et, apercevant la jeune fille, obliqua brusquement à droite, dans une petite rue. Cette hostilité persistante, qui ne reposait sur rien, déconcerta Doucia. Elle n'était point habituée à être traitée ainsi ; son affabilité et son charme très prenant l'avaient toujours fait bien accueillir dans les

milieux où elle évoluait. Pourquoi lui manifestait-on une aussi évidente antipathie?

Préoccupée, elle entra enfin — au hasard — dans le premier petit restaurant venu et, tout en mangeant, elle se demandait :

— Pourquoi m'en veut-il?

Elle ressassait encore cette question dans sa tête, quand l'heure arriva de retourner au travail.

M. Lamorinière lui avait laissé toute une série de dossiers à mettre en ordre et de fiches à classer ; il ne devait pas venir avant quatre heures. Très aimablement, M. Pierre s'employa à achever de mettre Doucia au courant ; de temps à autre, il entra dans le bureau où elle était, lui donnait une indication ou une explication. Chaque fois qu'il ouvrait la porte, Doucia tressaillait, et chaque fois elle espérait voir apparaître cet homme morose qui l'intriguait ; mais il ne vint pas et elle ne l'aperçut nulle part où elle circula.

Elle rejoignit, le soir, l'hôtel Brignon, assez fatiguée et un peu triste...

Au bout de quelques jours, Doucia, intelligente et fine, se trouvait adaptée à son travail et à son nouveau milieu. Elle avait vite pris le courant des affaires et, en une semaine à peine, connaissait les habitudes de son patron. Lui aussi s'était accoutumé rapidement à sa nouvelle secrétaire et lui témoignait une bienveillante confiance. Peut-être la parenté de M^{lle} Delcourt avec le banquier Brignon entraient-elles pour quelque chose dans les égards que M. Lamorinière témoignait à son employée. Bien qu'elle ne fût pas riche, elle avait néanmoins sur elle

les reflets de l'auréole dorée de M. Brignon, et M. Lamorinière pensait que M^{lle} Delcourt travaillait bien plus pour son plaisir ou par snobisme que par nécessité. Et Doucia, n'ayant pas besoin de son travail, avait un prestige que n'aurait point eu Doucia nécessiteuse. Aussi, quand, pour tenir sa promesse à sa mère qui languissait loin d'elle, elle avait demandé un congé partant du premier au quinze août, M. Lamorinière ne songea pas à le lui refuser, bien qu'elle fût si nouvelle et venue pour faire un remplacement. Empêcher M^{lle} Delcourt d'aller à Deauville, dans la villa de M. Brignon, pensez donc ! C'était aussi impossible que de commettre une impolitesse envers une dame, dans un salon. Et Doucia avait eu facilement sa permission. Elle ne s'en réjouissait guère, d'ailleurs. Sauf le plaisir de revoir sa mère, elle allait retrouver, à Deauville, tout ce qui l'avait fait tant souffrir à Paris, chez sa sœur, et puis, son travail lui plaisait, les heures passaient si vite à la fabrique ! Elle avait bien organisé ses occupations, ses repas, et tous les gens avec qui elle avait affaire, employés et ouvriers, se montraient affables envers elle.

Tous ? non pas. Il y avait cet inconnu du premier jour envers qui la situation ne s'était pas éclaircie.

Depuis qu'elle était là, elle l'avait aperçu quelquefois, de loin, quand il entraît dans les ateliers, mais elle ne l'avait jamais rencontré sur son passage : très évidemment, il l'évitait. Elle n'avait pas osé interroger qui que ce soit à son sujet. Qui était-il ? Un employé ? Elle ne le voyait pas dans les bureaux. Un contre-

maître? Il avait l'air d'un Monsieur et non d'un ouvrier, même supérieur. Alors?

Doucia s'irritait de ne pouvoir chasser cet homme de sa pensée, elle n'y parvenait pas. S'il eût été aimable envers elle, elle aurait peut-être moins fait attention à lui, mais cette attitude dédaigneuse piquait son amour-propre et sa curiosité...

Un après-midi, M. Lamorinière arriva et demanda aussitôt :

— M. Maubrun?

— Il n'est pas là, répondit le garçon de bureau, après avoir parcouru les bâtiments en tous sens.

Le patron fronça les sourcils, il n'était pas content.

— Mademoiselle Delcourt! appela-t-il.

Doucia ouvrit la porte et s'avança :

— Monsieur?

— Avez-vous les cartons de l'hôtel Gallia? Le tapissier les attend, c'est pressé, j'aime être de parole.

Doucia jeta un coup d'œil sur sa table et les casiers qui ornaient la chambre, avant de répondre :

— Je n'ai rien, Monsieur, on ne m'a rien remis.

La mauvaise humeur du patron éclata :

— C'est insupportable! Ce Maubrun est un bohème! Il vient, il ne vient pas..., travaille ou ne travaille pas... Je n'ai jamais pu obtenir qu'il restât ici, régulièrement, dans l'atelier construit pour lui, tout en haut. Il prétend qu'il ne travaille bien que chez lui, dans son propre atelier... C'est un artiste!

Toute la pitié dédaigneuse qu'un brave commerçant peut avoir pour un fantaisiste passa dans ces mots : « C'est un artisté ! »

Doucia, elle, souriait.

Un artiste. Il y avait un artiste dans la maison où le bruit des machines se mêlait au bruit du téléphone, des allées et venues des clients et des fournisseurs ! Un artiste véritable ! Cette idée réjouissait Doucia, l'attirait vers ce M. Maubrun après lequel le patron continuait à bougonner :

— Ah ! s'il n'était pas le premier dessinateur actuel, comme je le balancerais ! Mais il me tient, le bougre ! Il sait que ses modèles sont inestimables, il en profite !

Sur la pointe des pieds, Doucia s'éclipsa, se remit à travailler, laissant passer l'orage. Il ne s'adressait pas à elle, heureusement ! Elle ne tenait pas à en recevoir quelques éclaboussures. Jusqu'à présent, M. Lamorinière s'était toujours montré, envers elle, courtois, aimable même ; elle était un peu effrayée de le découvrir violent et presque commun.

Il exhala quelques instants sa colère, puis, soulagé, plus calme, il appela de nouveau :

— Mademoiselle Delcourt !

Il avait repris son timbre de voix habituel et toute sa politesse :

— Mademoiselle, puis-je vous demander ce service d'aller, en partant d'ici, chez M. Maubrun ? Il n'a pas le téléphone, encore une originalité ! Vous prendrez ces cartons et vous les apporterez demain matin au décorateur, boulevard Haussmann, avant de venir. Cela nous gagnera du temps, et puis, on sera au moins

certain de les tenir... Maubrun les promettrait, puis... va te faire fiche !

— C'est entendu, Monsieur.

— Je m'excuse, Mademoiselle, de vous charger de ceci, ça va vous faire rentrer tard.

— Personne ne m'attend, Monsieur.

— Vous habitez toujours au Parc Monceau, chez M. Brignon ?

M. Lamorinière était devenu tout à fait aimable en prononçant ces mots qui lui rappelaient à qui il avait affaire : la belle-sœur de M. Brignon ne devait pas être traitée comme une simple employée.

— Prenez un taxi pour en finir plus vite, Mademoiselle, poursuivit-il. M. Maubrun habite, rue Dutot, une maison toute en ateliers, presque au coin du boulevard Pasteur.

— Bien, je trouverai...

Personne ne l'attendait, en effet, dans l'hôtel de sa sœur où, seuls, les concierges demeureraient. Elle avait déclaré, une fois pour toutes, qu'Annette partie, elle ferait elle-même son dîner, ce qui la mettait à l'aise pour revenir à l'heure qu'elle voulait. Son grand bonheur, lorsqu'elle se sentait trop fatiguée pour faire de la musique, était d'aller en entendre ; elle prenait alors une place pour l'Opéra ou l'Opéra-Comique, ou pour l'un des concerts qui se donnaient encore en cette saison. Quand, au contraire, elle était bien disposée, elle rentrait vite, se faisait cuire un œuf ou un bifteck, et passait ensuite sa soirée à jouer du violon ; elle faisait chanter sous son archet toute la tendresse de son cœur solitaire, elle épanchait son âme,

la soulageait du poids trop lourd de ses souvenirs et de ses regrets imprécis...

Personne ne l'attendait... Elle ne se pressa pas de quitter son bureau, l'heure venue.

Cette journée qui s'achevait était douce, comme il est normal au mois de juillet. Au delà du boulevard Victor, qui marque la limite de Paris, au delà des fortifications, on pouvait s'imaginer, en place d'Issy-les-Moulineaux, sous ce ciel d'un rose langoureux, un village rustique, blotti dans la verdure... Doucia ferma les yeux quelques secondes, pour ressusciter devant elle des paysages familiers où elle vivait, jadis, ses étés d'enfants... Des ouvriers passèrent et, la frôlant, la rappelèrent à la réalité. Elle prit cette rue de Vaugirard, qu'elle connaissait si bien à présent, et se mit à la descendre, toujours sans hâte ; elle regardait les étalages, les ménagères qui se pressaient d'achever un tardif marché, les jeunes filles qui s'en allaient par groupes, à la sortie de l'atelier, les couples heureux de se retrouver, qui se tenaient serrés par le bras... Elle, était seule. Avoir un ménage, être deux, cela, elle aurait pu l'avoir aussi, elle l'avait refusé... Avait-elle eu tort ?

— Non, se disait-elle, je ne regrette ni le D^r Jacquet, ni Stany Gobert, ni Gabriel Thollet..., mieux vaut être seule que de vivre avec un homme qui n'est pas celui qu'on attend, qu'on désire. Au moins, si je n'ai pas d'amour, je suis libre : la liberté a bien son charme...

Ces réflexions la menèrent jusqu'au bas de la maison de Georges Maubrun, le dessinateur de la maison Lamorinière. Il habitait, au dernier étage, un petit logement attenant à un

vaste atelier. Doucia montait lentement ; elle continuait à ne pas se presser, mais, soudain, elle hâta le pas : d'en haut lui arrivait une musique qui la bouleversait. Elle reconnaissait son « Allegretto » favori de Beethoven. Bien qu'elle goûtât les compositeurs modernes, il n'y en avait aucun qui sût trouver les voies secrètes qui menaient à son cœur comme l'immortel musicien de Bonn...

Devant la porte où elle devait sonner, elle s'arrêta, les larmes aux yeux, s'adossant à la rampe de l'escalier : la musique s'élevait comme une voix humaine criant sa détresse :

La, fa, ré, mi, la, sol, fa, mi, ré.

C'était le chant douloureux et tendre où passent tous les regrets de ce qui a été, de ce qui aurait pu être, toute la lassitude du présent, toute la désolation de l'avenir...

La, fa, ré, mi, la, sol, fa, mi.

C'était l'enfance choyée et dorlotée de Doucia qui se levait dans sa pensée, ses rêves de jeune fille ressuscitaient ainsi que des fantômes soulevant la pierre des tombeaux. L'allegretto continuait à s'écouler, limpide et tumultueux, sous les doigts agiles du pianiste, et l'émotion qu'il exprimait faisait pendant à celle de Doucia...

Sa sérénité de tout à l'heure avait disparu, elle ne ressentait plus aucune joie de sa liberté ; la musique du grand Beethoven avait réveillé en elle ce besoin d'amour qui y semblait assoupi... La liberté... le travail... oui, sans doute, mais, au-dessus de la liberté, il y avait le don volontaire qu'on peut en faire à un être aimé, et le travail n'avait de joie que si cet être

devait en profiter. La liberté dans la solitude, le travail pour soi seule, quelle misère ! Le sens de la vie ? N'était-ce point l'existence à deux, la création d'un nid que des petits viennent peupler, et non pas simplement l'amour filial ?

Doucía ne regrettait pas les prétendants évincés, ce n'était point leur souvenir qui la bouleversait ainsi ; elle sentait seulement qu'il y avait dans son cœur un trésor d'affection intact et qu'elle attendait encore l'homme qu'elle devait aimer. Il existait, elle en était sûre, mais où ? Se trouverait-il jamais sur sa route ?...

Le piano continuait à chanter sous les doigts du magicien invisible ; Doucía, énervée, à bout de résistance, laissa échapper un sanglot à travers sa gorge serrée par l'émotion.

L'entendit-il ? La surexcitation de ses sens le rendait-il supra-sensible et lui fit-il deviner que quelqu'un était là ? Quoi qu'il en soit, Georges Maubrun, interrompant l'« Allegretto », ouvrit brusquement la porte et se trouva face à face avec Doucía éplorée. Lui aussi portait écrit sur sa figure le bouleversement que lui causait cette musique. Ses yeux étaient remplis de larmes, des traces humides sillonnaient ses joues, et ses lèvres, au dessin volontaire, tremblaient. Doucía, stupéfaite, eut peine à reconnaître, en lui, l'inconnu, si distant, qui paraissait l'éviter à l'usine.

Cependant, c'était bien lui, Georges Maubrun, ce dessinateur de valeur auquel le patron tenait tant, mais aussi ce sauvage, ce fantaisiste qui faisait son désespoir... Et, sans se trop rendre compte pourquoi, Doucía se sentait heureuse en découvrant que, sous cette rude cara-

pace, se cachait une âme sensible, un tempérament d'artiste accessible à l'émotion...

Georges Maubrun demeura quelques secondes interloqué en apercevant la jeune fille. Le charme sous lequel il se trouvait s'envola, il reprit rapidement son masque dur et son regard froid. Il s'inclina, très correct, devant Doucia, mais l'air contrarié comme s'il eût été surpris en faute.

— Excusez-moi de vous avoir fait attendre, dit-il. Avez-vous sonné plusieurs fois?

— Je... n'ai pas sonné... j'écoutais, avoua Doucia rougissante.

— Ce n'est point pour ceci que vous êtes venue, je suppose?

Le ton d'ironie impertinente qui marquait ces paroles la cingla comme un coup de fouet.

Elle répliqua d'un ton bref :

— En effet. Je suis là en service commandé, de la part de M. Lamorinière.

Ces mots parurent adoucir Georges Maubrun, il ouvrit grande la porte de l'atelier :

— Entrez, fit-il.

Et, lorsque Doucia eut pénétré dans le sanctuaire de l'artiste, il lui désigna une chaise, en lui disant :

— Qu'est-ce qu'il y a? Que veut le patron?

Elle fit un effort pour répondre, tant les tableaux, les esquisses accrochés aux murs, posés sur les sièges retenaient son attention.

— M. Lamorinière réclame les cartons pour les papiers de l'Hôtel Gallia...

— Il les aura, il n'avait pas besoin de vous déranger pour cela.

— C'est moi, plutôt, qui vous dérange...

— Mais non, fit-il sans conviction.

Doucía ne bougeait pas, Georges la regarda, étonné :

— Vous attendez quelque chose, Mademoiselle ?

— Mais... j'attends vos dessins, il faut que je les apporte au décorateur, demain matin, avant d'aller au bureau, autrement ce n'était pas nécessaire que je vienne les chercher.

— Alors, je m'excuse encore : ma négligence vous force à travailler tard ce soir et de bonne heure demain. Vraiment, le patron...

— Vos dessins sont-ils prêts ?

— Oui.

— Pouvez-vous me les donner ?

— Oui. Tenez, venez par ici.

Il grimpa un petit escalier qui menait à une grande chambre encombrée de planches à dessiner et de modèles d'ornementation.

— C'est là que je travaille pour les affaires, expliqua-t-il, les papiers, c'est mon métier : je ne suis pas riche et il faut vivre. L'atelier, c'est autre chose, c'est pour ma peinture, mes tableaux, mes réalisations de rêveur...

Tout en parlant, il ouvrait des cartons à dessin, en tirait des projets ébauchés, cherchait ce qu'on lui réclamait.

— Je n'ai pas beaucoup d'ordre, fit-il en guise d'explication.

— Je le vois bien, répliqua Doucía paisiblement.

Il ne put s'empêcher de sourire :

— Eh bien ! au moins, c'est franc !

— Dame ! comment soutenir le contraire ?

Vous pourriez, avec raison, me traiter de flatteuse, et vous ne m'aimez déjà pas tant. Je ne veux pas risquer d'ajouter à votre antipathie...

— Mon antipathie... mon antipathie, grommela Georges : quand on ne vous fait pas mille avances, à vous autres, demoiselles de bonne famille qui voulez gagner votre vie, vous en concluez que vous êtes antipathiques. Mais on a autre chose à faire qu'à marivauder lorsqu'on travaille... L'ouvrière et l'employée, qui n'ont comme ressources que leur gain, ne se préoccupent pas tant de l'amabilité de leurs camarades — j'allais dire de leurs co-détenus — que de leur budget à équilibrer ; elles ne sont pas là par snobisme, et, si elles trouvent un mari, elles ne viennent pas à l'usine, au bureau ou au magasin dans l'unique espoir d'en pêcher un...

Doucía, suffoquée, écoutait ce discours avec une indignation silencieuse, elle fit un grand effort pour paraître calme et répondit :

— C'est pour moi que vous dites cela ?

Un peu honteux, Georges Maubrun adoucit l'amertume de son ton :

— Je ne fais pas de personnalité, fit-il. Je ne vous connais pas, ainsi...

Il ne la connaissait pas, en effet, mais il finirait par la connaître, d'apparence, tout au moins, car ses yeux perçants, après avoir examiné Doucía de la tête aux pieds, se fixaient sur le visage délicat au regard clair de la jeune fille.

Celle-ci en était gênée.

— Avez-vous retrouvé vos dessins ? demanda-t-elle. Il commence à être tard.

— C'est vrai. Je vous demande pardon.

Il se remit à chercher quelques minutes.

— Ah ! les voici... enfin ! fit-il. Tenez. Puisque vous êtes assez bonne pour vous en charger, vous direz au décorateur...

Il se lança dans un assez long commentaire de son œuvre.

— Dois-je vous l'écrire ? demanda-t-il quand il eut achevé.

— Inutile, j'ai compris.

Elle répéta les explications sans une faute ; Georges Maubrun parut satisfait :

— Bien.

Il mit les dessins entre deux planchettes :

— Pour que ça ne s'abîme pas... mais, c'est peut-être trop encombrant pour vous ?

L'ironie perça de nouveau sous la politesse de la question.

Doucia se redressa :

— En aucune façon, je vous assure.

Elle saisit le paquet et, avant que son hôte eût pu dire quoi que ce soit, elle avait déjà descendu un étage.

Il la rejoignit rapidement :

— A quelle heure allez-vous dîner ? Vous demeurez loin ?

Elle fit un geste vague :

— Pas très... là-bas...

C'est pour le coup qu'il aurait fulminé contre les jeunes snobinettes qui s'en vont travailler comme employées, s'il avait su qu'elle habitait un magnifique hôtel du Parc Monceau ! Elle avait beau y être malheureuse, l'opinion de cet homme serait celle de tous ceux qui ne jugent que sur les apparences... Et son hostilité s'en

accroîtrait... A quoi bon lui donner ce nouveau prétexte, puisque, déjà, nulle affinité ne l'attirait vers elle?...

Dans l'escalier, Georges Maubrun cherchait un mot un peu plus aimable à dire à Doucia, mais elle ne l'attendit pas.

— Bonsoir, Monsieur, fit-elle en lui tendant la main.

Elle n'avait pas descendu dix marches qu'à nouveau le piano vibrait sous les doigts nerveux de Georges, la séance reprenait au point même où elle l'avait interrompue...

Tout en suivant le boulevard Pasteur, Doucia songeait à ce qui venait de se passer : elle ne s'attendait pas, en arrivant chez M. Georges Maubrun, à trouver l'inconnu, si indifférent à son égard, qu'elle avait rencontré quelquefois à l'usine. La surprise avait été agréable pour elle, mais, lui, que pensait-il?

— Il a dû croire que ces dessins étaient un prétexte, que je cours après lui parce qu'il ne fait point attention à moi... Quel ton dédaigneux, ironique parfois!...

Elle rougissait de honte à l'idée de pouvoir être soupçonnée ainsi de coquetterie audacieuse.

— Bah ! laissons ce monsieur, je ne veux plus y penser !... conclut-elle.

Mais, malgré cette résolution, elle se répétait mot pour mot toute leur conversation et, en y réfléchissant, se sentait mécontente d'elle-même.

— J'aurais dû lui répondre autrement, lui dire : eh bien ! oui, je suis une jeune fille du monde et je viens travailler, mais qui vous donne le droit de juger à quel mobile j'obéis?

Qui vous dit que je n'ai pas besoin de gagner ma vie et que beaucoup d'autres jeunes filles de ma classe ne sont pas comme moi?

Oui, elle aurait dû dire cela et éclairer sur les particularités de son cas... Peut-être se serait-il adouci et ses préventions seraient-elles tombées?...

« Les préventions!... tu tiens donc tant que cela à l'estime de M. Maubrun? » pensait-elle.

Elle en aurait pleuré d'humiliation, mais elle dut bien admettre qu'elle tenait à cette estime, quand, couchée depuis longtemps, elle se trouva ressassant encore tout ce qu'il aurait fallu dire pour la gagner.

X

« Ma bonne mémé chérie... »

Doucica resta le stylo en l'air, cherchant, sans la trouver, la suite de sa phrase.

Dame! ce n'était pas très facile d'expliquer à cette mémé qui s'ennuyait et réclamait sa fille que ladite fille n'était pas pressée de quitter Paris pour aller goûter les plaisirs de Deauville et de la villa Brignon.

Elle irait, certes, puisqu'elle avait promis, et que, malgré tout, elle ne pouvait pas rester si longtemps sans voir sa mère, mais elle ne séjournerait qu'une semaine...

Elle finit par écrire une lettre très tendre, d'où il résultait qu'elle adorait sa mère (ce qui était vrai), qu'elle ne l'oubliait pas (ce qui était

tout aussi véridique), mais que, devant achever un travail pressé dont M. Lamorinière l'avait chargée (ce qui n'était réel qu'à moitié), elle abrégèrait son séjour à Deauville et n'arriverait qu'aux alentours du 15 août.

— On ne pensera plus que je travaille pour mon plaisir, se dit-elle.

On, ce n'était rien d'autre que Georges Maubrun, bien entendu...

Elle se réjouissait de pouvoir lui jeter fièrement :

— J'ai tellement à faire que je ne partirai que huit jours au lieu de quinze. Tant pis ! le travail avant tout !

— Il verra que je suis sérieuse, il verra que... Au fait, s'interrompit-elle, qu'est-ce que cela peut te faire, ma petite, ce que verra M. Maubrun ? Tu ne t'es jamais préoccupée ainsi de l'opinion d'un homme ?...

Elle était un peu surprise... et vexée : quoi ! elle, la sage, la difficile Doucia, qui, jusqu'alors, n'avait jamais attaché quelque importance aux amabilités masculines dont elle avait été l'objet, elle songeait jusqu'à l'obsession à cet artiste qui ne lui marquait aucune bienveillance ! Était-ce son talent de musicien qui l'avait ainsi subjuguée ? La joie de retrouver en cet homme une âme vibrant aux mêmes émotions que la sienne l'avait-elle ainsi attendrie, bouleversée ? Doucia ne savait point. Elle constata simplement sa profonde satisfaction lorsqu'elle rencontra à nouveau Georges Maubrun dans les bureaux de la fabrique Lamorinière. Elle inclina la tête, mais lui l'arrêta :

— Bonjour, Mademoiselle ; encore merci

d'avoir porté mes dessins si rapidement que l'affaire n'a subi aucun retard. J'ai honte de vous avoir causé ce dérangement..

— N'en parlons plus, je vous prie.

Et, se risquant :

— C'est plutôt à moi de vous remercier, dit-elle.

— Ah ! par exemple ! Pourquoi ?

— Cette musique, cette admirable musique que vous jouiez si merveilleusement... et que j'ai entendue...

— Vous aimez donc la musique ?

— Si je l'aime ! J'en ai fait moi-même beaucoup jusqu'au moment où...

Elle s'interrompt, comme au bord d'une confidence qu'elle ne voulait point faire.

Georges Maubrun ne se jugea pas en droit de la questionner. Il retourna à la musique et dit :

— De quel instrument jouez-vous ?

— Du violon surtout, du piano un peu.

— Mademoiselle Delcourt ! cria à ce moment M. Pierre, mademoiselle Delcourt !

— Voilà ! Voilà !

Elle se sauva sans rien ajouter, sans même dire « au revoir » au dessinateur, comme on fait avec quelqu'un qui habite sous le même toit et qu'on est destiné à rencontrer fréquemment. Mais elle ne le revit pas ce jour-là, non plus que les deux ou trois jours suivants. Ce fut seulement le samedi à midi, à l'heure où les bureaux ferment jusqu'au lundi matin, que Doucia aperçut M. Lamorinière et Georges Maubrun qui causaient sur le seuil de la porte cochère. Impossible de les éviter. Elle se fit toute

petite, se plaquant contre le mur pour glisser entre lui et le dos du patron, imposant par sa largeur. Mais M. Maubrun l'aperçut et lui tira un coup de chapeau. M. Lamorinière se retourna, reconnut sa secrétaire :

— Je vais du côté de l'Étoile, puis-je vous poser en route, mademoiselle Delcourt?

— Merci, Monsieur.

— Merci, oui?

— Merci, non. J'ai une course à faire dans le quartier.

Quand elle eut traversé le boulevard et qu'elle commença à suivre cette rue de Vaugirard dont elle connaissait par cœur chaque maison et chaque magasin, elle se demanda quelle secrète raison l'avait poussée à faire ce mensonge. Aucune course ne l'obligeait à décliner l'offre de son patron, elle n'avait rien qui la sollicitât : Paris était vide de ses connaissances en ce début d'été, seule, M^{mo} Brabant lui restait, mais elle n'abusait pas de son amitié en renouvelant trop souvent des visites qui pouvaient gêner la brave dame, absorbée par son fils, son pensionnaire et le ménage. Donc, elle était libre, libre de se promener, d'aller prendre l'air au Bois ou de retrouver son violon. Au lieu d'en profiter, elle continuait à suivre la rue Vaugirard, avec la force de l'habitude et, devant le restaurant où elle déjeunait chaque jour, elle ralentit le pas, instinctivement.

C'est à ce moment que quelqu'un lui toucha légèrement l'épaule en lui disant :

— Eh ! bonjour ! Comme vous allez vite !

C'était Georges Maubrun.

Doucia rougit un peu. Cette façon de courir

après elle, ce ton presque amical, la surprenaient comme une attaque brusquée. Elle ne sut que répondre :

— Je vais vite? Vous trouvez?

Il ne s'arrêta pas à discuter là-dessus. Il poursuivit :

— Vous déjeunez par ici?

Elle haussa les épaules, dans un geste qui signifiait :

— Je ne sais pas.

— Ou bien rentriez-vous chez vous?

— Oh ! ça ! non ! Chez moi, dans un quartier déserté en cette saison, dans une demeure vide, toute seule quand il fait si beau dehors, ça me donne le cafard...

Elle avait dit ces mots sans calcul, sans se demander si Georges n'y verrait pas comme une invite, simplement parce qu'elle pensait et sentait ainsi.

Il la regarda, vit ce visage loyal, ce regard sans détour et se décida :

— Voulez-vous déjeuner par ici, avec moi?

Si elle voulait ! Elle eut de la peine à répondre sans hâte :

— Je veux bien...

Cette offre la remplissait de joie ; en une seconde, le cafard qui menaçait fut anéanti, il n'y eut qu'une jeune fille, heureuse de vivre l'heure qui s'annonçait.

Ils s'attablèrent et mangèrent avec entrain, n'échangeant que des propos d'ordre général qui ne découvrent point la personnalité. Le repas achevé, ils se retrouvèrent sur l'asphalte brûlant de la rue parisienne, lui, indécis sur ses

projets immédiats, elle, craignant de le voir s'éloigner...

Eut-il l'intuition du désir de Doucia ou ne pensa-t-il qu'à lui, lorsque, au bout d'un court instant de réflexion, il dit enfin :

— S'il y avait eu des concerts, je vous aurais proposé d'y aller, tous deux, mais, en cette saison, un 1^{er} août ! Nous pourrions peut-être monter chez moi, faire de la musique, un moment ?

— Avec plaisir...

Doucía se demandait si elle ne rêvait pas, quand elle pénétra dans cet atelier d'où elle était partie, l'autre soir, troublée et triste... Était-ce bien elle qui revenait, invitée par M. Maubrun ? N'allait-elle pas, soudain, se réveiller et se retrouver seule ? Mais non, elle ne dormait pas, ce n'était pas un songe : Georges s'était mis au piano et, l'air inspiré, il laissait courir ses doigts agiles sur les touches d'ivoire. Il paraissait ne plus rien voir, il jouait. Du Beethoven d'abord, puis du Mozart, puis du Chopin, enfin, une musique étrange, fougueuse, passionnée, puis tendre et mélancolique...

Doucía écoutait, extasiée elle aussi.

Lorsqu'il s'arrêta, de grosses larmes roulaient lentement sur les joues de la jeune fille.

Georges se ressaisit plus vite ; il sourit en voyant Doucía dans cet état de ravissement, et d'une voix affectueuse qu'elle ne reconnut pas, il demanda :

— C'est beau ?

— Oui, plus beau que les mots ne peuvent l'exprimer. Et ce morceau, le dernier, cette musique que je n'ai jamais entendue ?

— Oh ! ça n'est rien, c'est de moi... Je m'amuse à composer... il me semble qu'en musique je m'exprime librement, que je me soulage des pensées et des sentiments qui m'étouffent...

Il s'arrêta, rêveur, et Doucia osa dire :

— Ce sont vos pensées (elle évita de prononcer le mot « sentiment ») qui sont si tendres, si mélancoliques et parfois si fougueuses ?

— Cela vous surprend, n'est-ce pas ?

Et, comme s'il eût craint que la conversation ne s'égarât sur une voie qu'il ne voulait pas suivre, il alla vers la fenêtre, l'ouvrit, désigna le paysage qu'il pouvait contempler du haut de son septième étage et dit :

— Le soleil commence déjà à baisser ; regardez l'atmosphère d'or rouge où il baigne : c'est beau aussi, cela !...

Quelques minutes, il demeura plongé dans un silence admiratif, puis, soudain, sans transition, il reprit du ton froid qui lui était habituel :

— Sapristi ! l'heure passe, et moi qui ai encore un projet à faire pour demain !...

Doucía comprit cette invite, à peine déguisée, au départ. Elle se leva.

— Je regrette, Mademoiselle, mais je...

— Et moi, je m'excuse, Monsieur, d'avoir abusé de votre hospitalité.

Il fit un geste poli de protestation, mais, en même temps, il se dirigeait vers la porte, précédant Doucia au lieu de l'accompagner... Le Georges Maubrun, tendre et amical de tout à l'heure, avait disparu, et le Georges Maubrun, rigide et distant, de chez Lamorinière, l'avait remplacé.

Doucina s'en alla, le cœur bien gros et lourd de toute la déception qu'elle venait d'avoir. Tout à coup, au moment où elle croyait pouvoir compter sur un bavardage plus intime, Georges, comme s'il avait eu peur de quelqu'un ou de quelque chose, de lui-même ou d'elle, lui avait fait entendre qu'il ne désirait plus sa présence. Il l'avait laissée repartir sans un mot plus amical, sans une allusion à une nouvelle rencontre comme celle-là...

Quelques larmes lui montèrent aux yeux, quand elle se retrouva dans sa chambre élégante de l'hôtel Brignon. Et, constatant son désarroi, elle était effrayée de la place que cet homme remplissait soudain dans sa vie... Il y entraît, comme un fleuve rompant une digue saccage la campagne environnante... Le matin encore, elle n'était que mélancolique, sans cause précise, et ce soir, elle était désespérée en pensant à lui...

Elle se gourmandait sans indulgence : n'était-elle pas folle ? Qu'avait-elle donc cru ? Un coup de foudre chez cet homme aux cheveux gris, ainsi que dans les romans ? Quelle stupidité ! Et la camaraderie, la bonne et loyale camaraderie qui autorise un homme à dire à une jeune fille : « maintenant, j'ai à travailler, allez-vous-en », qu'en faisait-elle ? Georges Maubrun n'avait aucun tort, c'était elle qui se forgeait des chimères...

Toute la journée du dimanche, elle s'imaginait encore que l'heure de la veille se renouvellerait et qu'on allait lui téléphoner, lui demander de venir faire de la musique ou se promener, et toute la journée elle resta auprès d'un appa-

reil dont la sonnerie demoura muette. Le soir, elle se coucha, épuisée par cette attente, ayant dépensé ses forces à échafauder des palais ciselés d'espérances, qui s'écroulaient, faute de fondations...

En retournant à la fabrique, le lundi; elle marchait en songeant :

— Je vais le voir... je vais le voir...

Elle ne le vit point. M. Lamorinière le déclama en vain : il ne parut pas.

Le mardi, elle l'aperçut, pénétrant d'un pas rapide chez le patron. Et, en sortant, il la rencontra et lui fit un salut distrait, sans plus.

Puis, deux jours encore, ce fut la même attitude.

Doucia en ressentait une irritation douloureuse ; maintenant, elle accusait Georges de déloyauté parce qu'il ne répondait pas à ce qu'elle attendait de lui ; elle pensait :

— Il s'est moqué de moi, aussi je voudrais bien qu'il me demandât encore... Je lui répondrai... je lui répondrai...

Elle préparait de belles phrases toutes raides de dignité, et, lorsque, deux jours plus tard, il lui proposa brusquement de venir entendre le soir même un concert dans le jardin des Tuileries, elle accepta sans hésiter, rengainant ses paroles altières.

— Je suis lâche ! se répétait-elle.

Sa lâcheté était celle d'un bon nageur emporté par le courant trop violent...

Ils se retrouvèrent le soir aux Tuileries, peu avant le commencement du concert. Ils n'avaient point dîné ensemble, Doucia s'y était refusée,

affirmant qu'elle ne le pouvait pas ; il lui semblait qu'ainsi elle sauvegardait un peu sa dignité. Georges n'avait pas insisté et Doucia avait mangé, seule, dans un thé du quartier, toute à son émotion de revoir longuement cet homme qui remplissait sa pensée et peut-être son cœur.

Son cœur ? Elle le craignait mais n'en était pas certaine. Son exaltation, n'était-ce pas simplement le fait de sa solitude, de l'absence de sa « mémé » chérie qui absorbait si bien sa tendresse ?

Elle cherchait à se comprendre et n'y parvenait pas. Heureusement que, trois jours plus tard, elle devait partir en congé et elle comptait que la séparation lui permettrait de voir plus clair en elle-même...

Elle arriva au concert quelques minutes après Georges. Il avait retenu des fauteuils à distance favorable pour l'audition.

— Il fait bien beau ce soir, dit-il. Regardez ce ciel étoilé, c'est admirable.

— Admirable, répéta Doucia.

Il se mit à fredonner la barcarolle célèbre des contes d'Hoffmann : « Nuit sereine... »

Doucía ne pouvait entendre cet air sans qu'une mélancolie profonde l'envahît, quelque chose comme le regret d'un bonheur inconnu... Un frisson la secoua.

— Vous avez froid ? demanda-t-il. Il fait si doux, pourtant...

— Non, non, je n'ai pas froid, je suis très bien, ne vous inquiétez pas.

Il la regarda, trouva ses yeux étrangement brillants et devina des pleurs.

— Pourquoi? pensa-t-il. Qui regrette-t-elle? Quels souvenirs ce soir évoque-t-il? Ah! ces jeunes filles d'aujourd'hui! Celle-là est sérieuse, j'en jurerais, et cependant elle a déjà des chagrins, des désillusions...

Il ne soupçonnait pas que la secrétaire de M. Lamorinière était la pure jeune fille sentimentale de jadis, et que ce qui la troublait, ce n'était point le parfum évaporé d'un amour fini, mais bien la fraîche odeur d'un amour naissant.

Pendant un morceau, Georges mit sa main sur celle de Doucia, elle ne la retira pas; au contraire, il crut sentir une tendre pression répondre à son geste.

Il se dit sans s'étonner :

— Les demoiselles de bonne famille se comportent comme les filles des humbles prolétaires. Le travail les libère des préjugés qui furent ceux de leur mère...

A l'issue du concert, Georges proposa :

— Voulez-vous rentrer à pied chez vous? Je vous accompagnerai par les Champs-Élysées...

Elle dit : « Volontiers », d'une voix qui tremblait un peu.

Ils marchèrent dans les allées sombres; sur les bancs, sur les chaises, des couples amoureux profitaient de l'obscurité pour s'enlacer; Georges passa son bras sous celui de Doucia. Elle ne s'en étonna point : la liberté d'allures des jeunes filles autorise la familiarité des hommes.

Au Rond-Point, Georges offrit :

— Voulez-vous prendre un bock?

— Volontiers, fit-elle encore.

Elle était heureuse et peu bavarde. Tout ce

qu'elle avait songé à lui dire n'existait plus, était balayé par le charme de l'heure présente.

Georges Maubrun, avec son expérience, devinait cet émoi, sans en mesurer la profondeur, sans en préciser l'objet. Devant son bock, après avoir demandé à Doucia quelques détails sur elle, il aborda sa propre vie et, dans un moment d'abandon où l'incitaient cette soirée d'été et l'heure tardive, il se laissa aller aux confidences.

— Moi, dit-il, moi, je vis de mes souvenirs... C'est très simple : j'ai été marié : mariage d'amour, adoration mutuelle. Ma femme est morte, j'ai lutté plusieurs années pour la guérir, j'y ai mangé mes quatre sous, je me suis même endetté, je n'ai pu la sauver... Depuis dix ans — j'ai quarante-cinq ans — je suis seul avec ma pensée, avec le regret de ce que j'ai perdu...

Ducia écoutait, bouleversée, un peu jalouse aussi, et, tandis qu'il disait, se raillant lui-même :

— C'est beau d'être ainsi fidèle ! C'est vieux jeu ! C'est rococo !

Elle se répétait :

« Ah ! si je pouvais le consoler ! Si je pouvais ! »

Elle comprenait maintenant sa réserve, sa froideur : il souffrait, il était malheureux...

C'était un sensible comme elle, un sentimental comme elle ; s'ils étaient encore éloignés l'un de l'autre, ils pouvaient se rencontrer un jour, se comprendre. Ces confidences, n'était-ce pas une marque de confiance inestimable de sa part?...

Une marque de confiance?

Dans sa chambre, réfléchissant à chaque mot prononcé ce soir par Georges Maubrun, Doucia eut soudain un serrement de cœur : ces confidences, n'était-ce pas plutôt une façon de dire : je ne vous aimerai jamais, je ne suis pas libre, vous faites fausse route?...

Cette pensée l'écrasa, elle se dit :

« Il faut que je lui parle, il le faut. Demain, je lui demanderai un entretien avant que je m'en aille... »

Mais, le lendemain, Georges fit dire à M. Lamorinière qu'il était obligé, pour raison de famille, de s'absenter quelques jours.

Doucía partit donc pour Deauville sans l'avoir revu. Elle lui écrivit un petit mot, rien que pour se rappeler à son souvenir et lui marquer qu'elle ne l'oubliait point; elle ne reçut pas de réponse.

XI

Doucía revint de Deauville, plus résolue que jamais à s'affranchir, dès qu'elle pourrait, de l'existence imposée par les Brignon.

Leur villa — nom trop modeste pour une demeure qui était réellement un château — leur villa recevait, en ce moment, M^{me} Fourtis et son époux, le grand pétrolier, M^{me} Fréjac, la fille du banquier Thalberg, et enfin les Maurer, de Mulhouse, flanqués de leur rejeton, un grand et gros garçon, aussi lourd d'esprit que de corps.

Dans ce milieu, M^{me} Delcourt se sentait à l'aise comme un poisson sur la paille, et Doucia avait des impatiences telles qu'elle craignait qu'on s'en aperçût. Le fils Mauver s'empressait beaucoup autour d'elle ; avec la complicité bienveillante de sa mère et d'Annette, elle le trouvait toujours à ses côtés : elle en était exaspérée, d'autant plus que l'image de Georges Maubrun la poursuivait, ce Georges Maubrun si raffiné, si séduisant malgré sa froideur, ou peut-être à cause d'elle, ce Georges Maubrun qui avait paru la traiter en amie et qui, maintenant, la laissait sans nouvelles... Elle attendait la fin de son séjour comme une délivrance, elle avait hâte de finir son stage, de voir s'achever ses études et, après, de gagner assez pour retrouver sa vie d'autrefois avec sa « mémé ». Dès que ses appointements seraient suffisants et que Jean les aiderait un peu, elles se libéreraient toutes deux. Dans leurs rares moments de tête-à-tête à Deauville, elles l'avaient expressément convenu.

— Encore un peu de patience, mémé, et tu verras comme nous serons au calme...

Doucía communiquait sa confiance à sa mère, et celle-ci avait vu repartir sa fille sans trop de peine. La séparation, d'ailleurs, ne devait plus être longue, M^{me} Delcourt rentrerait à Paris quand les Brignon iraient, en septembre, chasser chez les Fourtis.

Doucía s'en alla, les bras chargés d'une énorme gerbe de fleurs que le fils Mauver lui avait offerte et qu'elle s'empressa d'oublier dans le filet du compartiment...

Débarquer dans une gare où personne ne vous

attend produit une impression pénible, elle l'est d'autant plus quand on arrive dans la ville qu'on habite, où l'on a des parents, des amis, beaucoup de connaissances enfin, et cependant personne pour vous dire simplement :

— Je suis content de vous revoir, avez-vous fait bon voyage?

Doucia en ressentit une amertume qui fit tomber la joie du retour.

Elle pensa d'abord :

« Nul plaisir qui ne soit gâté dès qu'on y réfléchit. »

Puis elle se gourmanda :

« Allons, allons, ma petite, est-ce que tu t'imaginais qu'on viendrait te chercher? Tu crois donc entrer ainsi, de plain-pied, dans la vie déjà organisée d'un homme? Tu trouveras un mot de bienvenue chez toi, une réponse à ta lettre et ce sera bien.

Elle ne trouva rien de Georges, seulement un pneumatique de M. Lamorinière, arrivé le jour même, et la priant d'être exacte le lendemain, au bureau. Il avait une proposition aussi urgente qu'importante à lui faire.

La chose, en elle-même, la laissait assez calme : ce qui la tenait impatiente, c'était de revoir Georges. Elle n'eut pas le loisir de le chercher : elle avait à peine mis les pieds dans le vestibule du bureau qu'elle fut happée par le garçon, qui l'introduisit chez le patron.

— Eh bien ! ma chère enfant, dit M. Lamorinière, vous êtes-vous bien reposée? avez-vous fait un agréable séjour à Deauville? M. et M^{me} Brignon vont-ils bien?

— Très bien, Monsieur.

— Ma chère enfant, vous avez trouvé mon pneumatique?

— Oui, Monsieur.

— Je vous parlais d'une proposition intéressante, la voici : M^{lle} Aignan, la secrétaire que vous remplacez, ne revient décidément pas. Elle est de santé délicate, elle a trouvé un petit emploi dans le Midi, cela vaut mieux pour elle. Me voilà donc à la recherche d'une secrétaire. Avant de demander à quiconque, je voulais savoir si vous ne resteriez pas définitivement ici? L'essai a été pleinement satisfaisant pour moi...

— Pour moi aussi, interrompit Doucia.

— Alors?

— Mais je n'ai pas fini mes études, il faudrait que j'en parle à M^{lle} Saintis.

— Bien entendu. Consultez-la. Elle est de passage à Paris, je lui ai téléphoné hier soir. Allez la voir. Expliquez-lui que je vous offre une situation aussi belle que tout ce que vous pourrez trouver avec votre diplôme. Je vous donne 1.300 francs par mois pour commencer, après, 1.500 francs, et davantage encore plus tard, parce que je vous ai vue à l'œuvre et sais quels services vous pouvez me rendre.

Il n'osait ajouter ce qui était au fond de sa pensée :

« Et parce que je ne puis offrir moins à la belle-sœur de M. Brignon. »

Il s'imaginait faire plaisir au financier.

Doucía commençait à trouver la conversation intéressante effectivement. 1.300 francs par mois, tout de suite, c'était inespéré. D'ores et déjà, elle pourrait se suffire à elle-même avec

cela, mais comme elle ne voulait pas abandonner sa mère aux Brignon, elle attendrait quelque subside supplémentaire de Jean, dont la situation devenait bonne, pour s'installer avec M^{me} Delcourt.

— Me permettez-vous d'aller maintenant voir M^{lle} Saintis?

— Certes. Prenez votre temps.

Elle était déjà décidée aux trois-quarts, mais elle se rendait très bien compte que le gain seul ne la retenait pas à l'usine : la perspective de rester auprès de Georges l'enchaînait davantage encore. Qu'allait-il dire? Elle avait hâte de lui demander son avis.

— M. Maubrun est-il là? demanda-t-elle au garçon de bureau.

— Non, Mademoiselle. M. Maubrun est en vacances.

— Ah!

Parti! il était parti sans la prévenir, sachant fort bien qu'elle allait rentrer! Et, en vacances, il n'avait pas trouvé moyen de lui donner signe de vie, un rien, la simple carte postale avec son adresse et sa signature, mais quelque chose, enfin, qui marquât qu'elle existait pour lui...

Il ne pouvait arguer, cette fois, de l'éternelle excuse des hommes :

— Je suis si occupé, je n'ai pas eu le temps...

Comme si dans l'existence la plus accaparée on ne pouvait voler cinq minutes pour écrire : « Amitiés », ou « bon souvenir », ou « meilleures pensées », enfin, tout ce qu'une carte illustrée peut contenir de littérature. En vacances, cette excuse n'était pas admissible. Le parti pris du silence était évident. On ne pouvait exprimer

plus clairement le peu de place que tenait Doucia dans l'esprit de Georges.

— Alors? Est-ce bien la peine d'aller voir M^{lle} Saintis? se demandait la jeune fille. Un an à l'École, ce serait le dépaysement, l'oubli, peut-être... Mais, d'autre part, un bon emploi, c'est l'indépendance bientôt...

Elle ne savait plus ce qu'elle voulait.

— M^{lle} Saintis décidera pour moi, se dit-elle.

Elle vit sa directrice. Celle-ci se montra embarrassée. Au fond d'elle-même, elle trouvait, pour Doucia, l'occasion très belle et pensait qu'avec une année d'École et son instruction très solide elle pouvait se passer du diplôme, d'autre part, il lui était pénible, à elle, de conseiller l'abandon des études.

— Ma petite, conclut-elle, comme dans toutes choses, il y a du pour et du contre, c'est à vous de choisir. Dans aucun cas, vous n'aurez tort.

La décision de Doucia pencha du côté de la maison Lamorinière, c'est-à-dire de Georges Maubrun. Elle mêlait ses désirs d'indépendance au penchant qui l'entraînait vers cet homme.

— En définitive, se disait-elle pour s'excuser, qu'est-ce que je voulais? Gagner ma vie. Pourquoi attendre?

Toute la journée, elle pensa :

« M. Maubrun sera surpris... Et mémé? Et les Brignon? Que vont-ils dire? Je n'écirai rien, j'expliquerai mieux, verbalement, l'affaire... »

En quittant son travail, Doucia éprouva cependant le désir de confier à quelqu'un ce qui lui advenait. Un être sans confident est bien le plus à plaindre qui soit...

— Je vais aller voir M^{me} Brabant, décida Dou-

cia, je voulais d'ailleurs lui annoncer mon retour...

Elle fut reçue à bras ouverts, la brave femme l'aimait comme sa fille.

— Voilà, tantine (c'était le nom qu'elle donnait à M^{mo} Brabant), voilà ce qui m'arrive. N'en écrivez rien à mémé, je lui dirai de vive voix.

Elle la mit au courant.

— Cela tombe bien, dit la vieille dame, si tu veux te mettre chez toi, parce que, précisément, il va y avoir, sous peu, un appartement libre au-dessus. Le locataire est mort ; j'en ai déjà parlé au concierge, et je sais que...

— Un appartement libre ! s'écria Doucia, alors, je n'attendrai pas, tant pis ! Nous nous arrangerons, je le prends.

— Réfléchis encore, car, tu sais, quatre pièces à Montmartre, cela ne vaut pas l'hôtel Brignon, et pour moi, je ne comprends pas que...

— Puisque je vous dis que nous serons plus heureuses, je sais peut-être mieux ce qu'il faut, vieille tantine, fit gaiement Doucia. De combien est-il, cet appartement ?

— Cinq mille, plus les charges. Et ce n'est pas chauffé...

Doucía ferma les yeux, se livrant à un rapide calcul :

— Mes appointements, nos petites rentes, Jean qui ne peut tarder à nous aider...

— Annette qui ne laissera pas sa mère...

— Annette, oui, peut-être... ce sera difficile autrement...

« Enfin, je crois que nous pourrons compter au moins sur 24.000 francs. Ça va. Je prends l'appartement. »

— Pèse bien ta décision ; ce n'est que dans un mois qu'on pourra traiter. Rien à faire jusque-là.

— Je m'en remets à vous... mémé pourra, au moins, voisiner en paix.

— Et elle aura assez de place, car, toi, ma petite, tu te marieras...

— Me marier !...

— T'u ne veux pas ?

— Si, avec quelqu'un que j'aime...

— Ah ! Ah !

— Que j'aimerais, ajouta vivement Doucia.

Elle se leva : la conversation glissait vers un terrain délicat. Elle eût été capable, dans le désarroi où la laissait l'absence de Georges Maubrun, d'en dire plus qu'elle ne voulait. On peut confier un amour partagé, mais celui-là !

Elle ne se trouva pourtant pas aussi seule qu'elle le craignait en rentrant dans sa luxueuse chambre de l'hôtel Brignon : une lettre l'attendait, posée bien en évidence sur sa table.

Elle courut la prendre.

— Georges ! se dit-elle.

C'était de Jean.

Elle eut un geste de désappointement, un sentiment de tristesse lui serra le cœur, puis, tout à coup, elle eut honte :

— Comme c'est mal ! Des nouvelles de Jean devraient m'être une joie. Il est si loin, si seul, travaillant dur, autant pour nous que pour lui, et c'est mon grand frère que j'ai tant chéri... Oh ! c'est mal ! Qu'est-ce que j'ai ? Tout cela pour... pour un homme qui se moque de moi ! Elle en eût pleuré de douleur. D'un mouvement, elle ouvrit la lettre, lut avec hâte...

Tout allait bien, heureusement. Les nouvelles étaient bonnes. Le congé de Jean approchait, il resterait quatre ou cinq mois avec elles. Quant à la situation, elle avait progressé de façon telle qu'il pouvait mettre déjà mille francs par mois à la disposition de ses « femmes ». Le compte était ouvert chez Robert, elles pourraient prendre l'argent quand elles le voudraient.

— Ce bon Jean ! fit Doucia attendrie jusqu'aux larmes. Comme il nous aime ! Et moi !... moi ! Oh ! je le déteste !

Cette dernière phrase s'adressait à Georges, dont l'image se mêlait à toutes ses pensées. Elle lui en voulait de lui avoir inspiré cet amour, elle lui en voulait de s'estimer moins, et ceci en pure perte... Si Georges lui eût témoigné quelque tendresse, elle se serait pardonnée... Mais il s'amusait d'elle comme un enfant d'un pantin ; un jour, il était aimable, et, le lendemain, distant ; un soir, il s'épanchait, puis, ensuite, il partait sans le lui faire savoir, ne lui indiquant ni où il allait, ni combien de temps il resterait. Le plongeon, quoi ! C'est-à-dire une disparition sans traces dans un océan d'indifférence ou d'oubli ! Des vacances, cela pouvait bien durer un mois... Avaient-elles commencé le lendemain de son propre départ, à elle, ou la veille de son retour ? Dans un cas ou dans l'autre, cela faisait une attente plus ou moins longue... Comment savoir ?

Elle ne voulait pas s'abaisser à interroger les employés ou les ouvriers avec qui le dessinateur avait affaire, et quant au patron, elle n'osait, craignant sa perspicacité et quelques plaisanteries de sa part.

Les jours, maintenant, passaient avec peine pour Doucia ; sa besogne ne l'intéressait guère, elle regrettait d'avoir abandonné l'Ecole, se demandant si elle n'y retournerait point...

Bientôt, dans ses lettres, M^{me} Delcourt fit allusion à son proche retour, et Doucia n'en ressentit pas toute la joie qu'en d'autres circonstances cette perspective lui eût apportée. Comment allait-elle dissimuler, à la clairvoyance maternelle, le tourment qui la tenait ? Elle n'avait jamais eu, jusqu'alors, de secret pour sa « mémé », elle n'en aurait pas davantage si elle avait au moins quelque chose à confier, mais ce qui existait était vraiment trop peu pour en parler à M^{me} Delcourt. Elle s'agiterait, voudrait voir Georges, demanderait jour par jour, presque heure par heure, le bulletin de santé sentimentale de Doucia et risquerait, par quelque démarche inopportune, de faire fuir Georges à jamais. Il était si étrange, si méfiant ! S'il y avait une pauvre petite chance qu'un jour cet homme s'attachât à elle, elle seule devait agir et être juge de ce qu'il fallait faire.

Ce qu'il fallait faire... Elle ne cessait de chercher, tandis que, d'un mouvement machinal, elle présentait à M. Lamorinière des lettres qu'elle venait d'achever. A ce moment, on frappa à la porte.

— Entrez, fit le patron.

C'était le chef de la fabrication.

— Pardon, Monsieur, si je vous dérange, dit-il, mais personne ne sait m'indiquer, d'après la maquette, si...

M. Lamorinière coupa court :

— Je n'en sais pas plus que vous, c'est

M. Maubrun seul qui est au courant; attendez, il sera là demain matin.

Les feuilles de papier tremblèrent dans la main de Doucia ; craignant que M. Lamorinière s'en aperçût, elle les posa vivement sur la table.

Toute la journée, elle se surprit à se répéter gaiement en elle-même :

« Il sera là demain matin, il sera là. »

Vers le soir seulement, son allégresse commença à se teinter d'angoisse : il sera là... bon, et puis après? Quelle attitude aurait-il envers elle? Qu'allait-il lui dire? Qu'on se réjouisse d'une réunion qui est un bonheur réciproque, c'est compréhensible, mais une telle réunion, il n'y avait pas de quoi être joyeuse!

Heureusement, Georges se trouvait en conversation avec M. Lamorinière quand elle le revit pour la première fois ; le contact entre eux se rétablissait sans explications.

Doucía pouvait librement supposer que, s'il avait été seul, il se serait montré aimable, affectueux même, et qu'il aurait, en quelques mots, expliqué son silence. Le doute profitait à l'accusé. Devant le patron, la jeune fille dut se contenter de la poignée de main et du « bonjour » très quelconque de Georges.

Le regardant à la dérobée, elle lui trouva le teint bronzé comme après un séjour à la mer, mais l'air tourmenté et plus vieux de quelques rides s'ajoutant à celles qui commençaient à sillonner son visage... Elle s'en réjouit. L'idée qu'il se fût amusé et que le plaisir fût la cause de l'indifférence à son égard lui eût été trop douloureuse. Elle avait souffert, mais lui ne paraissait pas avoir été très heureux non plus.

Elle lui adressa un sourire et un petit clignement d'yeux qui pouvait signifier :

— Ça va ?

Il fit « oui » de la tête et, quelques instants plus tard, ayant achevé avec M. Lamorinière, il sortit de la chambre. Doucia avait bien envie de tout laisser et de courir après lui... elle eut peine à garder une apparence calme et à écouter ce que lui disait son patron qui, ce matin-là, comme par un fait exprès, n'en finissait pas

Enfin, il s'en alla, quand midi sonnait.

Doucia, feignant de terminer une besogne urgente, s'attarda dans son bureau. Elle avait entendu Georges monter dans la pièce qui lui était réservée, tout en haut, une sorte d'atelier où, d'ailleurs, il ne restait guère, et il n'était pas redescendu, du moins elle le croyait, elle voulait s'en assurer. Quand tout le personnel fut parti, elle grimpa sur la pointe des pieds, évitant de faire du bruit, prête à s'enfuir avant de se trouver en face de Georges, si le courage lui manquait. Devant la porte, elle hésita un moment, puis, avec le courage du désespoir, elle irappa.

— Qu'est-ce que c'est ? fit une voix surprise.

A cette heure, Georges se croyait bien seul.

La jeune fille ne répondit point et entra.

— Tiens ! c'est vous ?

L'accueil était poli, non aimable. Néanmoins, Doucia ne recula pas, elle n'avait plus peur. Toutes ses appréhensions s'envolaient devant la présence réelle, telles des chauves-souris devant le jour. Elle oubliait ses tristesses et les critiques sévères qu'elle formulait dans la solitude contre la conduite de cet homme. Instinctive,

ment, elle sentait qu'elle ne devait pas se laisser aller aux reproches — les hommes ne les aiment point, surtout quand ils sont mérités — et qu'il fallait bien plutôt se montrer aimable.

— Oui, c'est moi... Je vous dérange?

— Non, non.

Il ne pouvait pas répondre autrement, la stricte correction le commandait, mais Doucia se réjouit de ces mots comme d'une marque de tendresse, tant elle était avide d'espoir.

— Vous n'allez pas déjeuner?

— Plus tard.

— Voulez-vous que nous mangions ensemble?

— Je ne sais pas si c'est possible...

Doucía reçut un coup au cœur, elle comptait tant sur ce tête-à-tête! Cependant, en brave, elle continua à sourire, tandis que Georges poursuivait :

— J'ai beaucoup à faire, vous comprenez, après une absence, on trouve du travail.

— Évidemment.

— Je suis bousculé, bousculé...

— Vous n'allez pas jeûner, pourtant?

— Je mangerai un morceau, en courant, ici-même, peut-être... Je me ferai apporter...

— Eh bien! je vais aller aux provisions et nous ferons la dinette, voulez-vous?

Le moyen de refuser! C'eût été par trop grossier. Georges répondit sans empressement : « Vous êtes bien gentille! »

Elle attrapa cette phrase comme un acquiescement et s'enfuit pour exécuter son offre imprévue.

Elle était enchantée d'elle et fière de sa tactique; elle avait fait litière de sa dignité et

avait réussi à s'imposer : elle déjeunerait avec Georges.

Elle revint aussi vite que possible, les bras chargés de paquets. Il la débarrassa et, d'un ton plus cordial :

— C'est lourd, tout ceci, vous n'êtes pas fatiguée? Il fallait laisser ces affaires en bas, je serais descendu les chercher.

Doucía accueillit cette courtoisie élémentaire comme une déclaration, avec attendrissement et émotion.

Les femmes qui aiment sont tellement habituées à être mal traitées que toute attention leur est infiniment douce...

Georges, entraîné par l'exemple de Doucía qui se démenait pour organiser le repas et le couvert, mit lui aussi la main à la besogne. Sa mauvaise humeur fondait peu à peu, il était presque aimable et paraissait avoir oublié le « gros travail » qui l'accablait.

L'atelier s'animait du remue-ménage occasionné par cette réception improvisée, le dialogue ne traînait plus entre Georges et Doucía, il est juste de dire qu'il n'avait rien d'intime, et ce n'est point par des silences qu'on peut exprimer des pensées comme celles-ci :

— Avez-vous des verres?

— Oui, mais je n'ai qu'un couteau.

— Eh bien ! il servira pour nous deux.

— J'ai pris du thon, aimez-vous cela?

— Beaucoup.

— J'ai hésité avec des anchois, j'ai eu peur que cela nous donnât trop soif...

Cette conversation, essentiellement pratique, pouvait se continuer gaiement : elle n'offrait

aucun danger. Ça, au moins, c'était un terrain solide, sans pièges, et sans risque de chute...

Georges se sentait très dispos. Mais, lorsque tout fut prêt et qu'ils se trouvèrent attablés, leur entrain se ralentit. Avec la tâche achevée, le sujet de leur conversation se tarissait ; le menu était fait, il fallait le manger, sans laisser au silence le temps de se prolonger ; les silences, en ces occasions, sont dangereux, ils sont comme ces blancs que la censure laisse dans un texte, pleins de tout ce que l'imagination peut mettre... C'est durant un répit que Georges s'aperçut de la délicatesse de sa position : malgré lui, il se trouvait seul avec Doucia, dans une situation qui ressemblait fort à une escapade d'amoureux, et ce déjeuner, c'était elle qui en avait fait les frais ! Il se sentait déjà un peu ennuyé d'avoir, dès son retour, manqué à la ligne de conduite qu'il s'était tracée, mais l'idée d'être l'invité de Doucia lui fut insupportable.

Il n'était pas homme à hésiter devant la brutalité d'une phrase ; rompant la trame légère des propos insignifiants dont Doucia essayait de masquer leur gêne, il dit :

— Mais, je suis vraiment d'une impardonnable étourderie ! Je me laisse ainsi régaler, tandis que, au contraire, c'est moi qui... Combien avez-vous dépensé pour ce déjeuner auquel je vous invite ?

A tort ou à raison, Doucia crut démêler un soupçon d'ironie dans le ton de Georges ; sans doute pensait-il, comme elle le faisait elle-même, que c'était bel et bien une invitation forcée.

— Ce que j'ai dépensé ? répliqua-t-elle. Cela ne vous regarde pas.

— Mais, je suis chez moi, ici...

— Pardon ! chez M. Lamorinière, notre patron, ce n'est pas pareil.

— Mais...

— Pas de mais ; je veux vous rendre le plaisir que vous m'avez fait plusieurs fois... vous en souvenez-vous?... Avant les vacances... C'était si gentil, n'est-ce pas ?

Le visage de Georges s'assombrit ; Doucia venait de rappeler des faits qu'avec intention il ne voulait pas évoquer et, bien qu'il parût s'absorber dans l'assaisonnement de la salade, il sentit le regard de la jeune fille peser lourdement sur lui.

Il fallait cependant répondre quelque chose, il ne pouvait rester ainsi comme un niais. Il bifurqua d'une façon qui ressemblait à une contre-attaque :

— Avez-vous des nouvelles de M^{lle} Aignan ? Va-t-elle mieux ? Quand reviendra-t-elle ?

Doucias eut grand'peine à répondre paisiblement :

— Elle ne reviendra pas. Elle a trouvé un emploi dans le Midi.

— Ah !

— Le patron, continua Doucia, sans chercher à analyser la dose de contrariété et d'étonnement que contenait ce « Ah ! », le patron m'a demandé de rester définitivement.

— Vous avez accepté ?

— Oui. Il m'offrait des conditions si avantageuses que...

Il coupa d'un ton soudain agressif :

— Sans doute, les conditions qu'on fait à M^{lle} Delcourt, belle-sœur du banquier Brignon.

ne peuvent être aussi modestes que celles faites à une pauvre fille.

— Mais...

— Elle en a cependant moins besoin.

— Ce n'est pas moi qui suis cause si M^{lle} Aignan est malade et si mon beau-frère est banquier, fit tristement Doucia.

Elle avait envie de laisser là cette dinette et de se sauver.

Était-elle naïve d'avoir pensé que ce tête-à-tête tournerait bien et que Georges se montrerait enfin tendre et empressé ! Est-ce qu'on force l'affection d'un homme comme la serrure d'un coffre-fort ? Est-ce qu'il suffit d'aimer quelqu'un pour qu'il vous aime ? Ce serait trop beau !

Doucía soupira... Jamais Georges ne se rendrait compte de la souffrance qu'il lui causait... Alors, à quoi bon s'évertuer à le lui faire comprendre ?

— Vous auriez mieux fait de poursuivre vos études à l'École Supérieure de Commerce, au moins, vous y auriez gagné un diplôme, ce serait un souvenir à montrer à vos enfants plus tard, dit Georges au bout d'un moment. Vous ne me ferez pas croire que vous mourez de faim...

— Je vous gêne donc bien ?

— Moi ? Oh ! pas du tout !... Mais, que voulez-vous ! Cela m'irrite que la secrétaire de M. Lamorinière soit une demoiselle habitant l'hiver un hôtel au Parc Monceau et l'été une villa à Deauville... Son emploi ? Un passe-temps, une distraction, un prétexte à liberté, et cet emploi manque à une malheureuse qui n'a que cela pour vivre.

— Mais, je ne suis pas riche ! s'écria Doucia à bout de résistance. Ma mère et moi, nous avons perdu notre petite fortune, et c'est justement pour cela que...

— Permettez-moi de ne pas me lamenter sur votre sort : M^{me} Brignon n'abandonne, je suppose, ni sa mère, ni sa sœur.

Doucía se leva, elle avait trop de peine, elle n'avait plus faim, elle ne désirait plus que s'en aller.

— Je ne vous demande pas de vous lamenter sur moi ; je n'ai pas besoin de pitié, je n'en cherche pas, je n'en veux pas...

Elle prit un temps pour rassembler son courage et, enfin, se risqua :

— Je n'attendais de vous qu'un peu d'égards, je ne les ai même pas eus.

— Que voulez-vous dire ?

— Je veux dire qu'après les heures amicales que nous avons passées ensemble, avant mon départ, qu'après une soirée aux Tuileries où vous m'avez témoigné une affectueuse confiance, il est, pour le moins, singulier que vous ne m'ayez plus donné signe de vie, pas même une simple carte postale avec votre signature, vos initiales seulement, si vous aviez peur...

— Je n'ai pas peur, pourquoi voulez-vous que j'aie peur ? interrompit-il sèchement. Il ne me plaisait pas de troubler votre existence de Deauville en vous rappelant de si modestes plaisirs. Que serait venu faire le souvenir d'un pauvre diable comme moi dans la brillante compagnie des Fourtis, des de Fréjac, des Mauer?...

— Comment savez-vous ? dit Doucia stupéfaite.

Il mit sous ses yeux un fragment de journal où il était écrit aux *Echos mondains* :

M. et M^{me} Fourtis, M^{me} de Fréjac, M^{me} Mauet, de Mulhouse, et son fils sont, en ce moment, les hôtes de M. et M^{me} Brignon, dans leur merveilleuse propriété de Deauville.

— Eh bien ? fit Doucia.

— Eh bien ! n'étiez-vous pas avec ces gens ?

— Et après ?

— Après ? Mais je vous le répète : je ne suis qu'un pauvre diable d'artiste, il ne m'agréait point d'aller, même par un mot de correspondance, me mêler à cette société.

— Si vous croyez que je m'y amuse ! Je ne rêve que d'en sortir.

— On dit ça, mais, en attendant, on y reste et on en profite.

— C'est bien facile de juger de loin, sans connaître... Laissez-moi vous dire...

Doucias se sentait, à présent, apaisée et presque heureuse : les reproches que Georges lui adressait ressemblaient étrangement à une scène de jalousie ; malgré la dureté du ton et l'âpreté des paroles, elle se réjouissait... Elle ne lui était donc pas aussi indifférente qu'elle le croyait ? Il attachait donc quelque importance à ses actes ? Mais alors, elle pouvait espérer... elle allait lui expliquer, le convaincre...

Georges ne lui en laissa pas le loisir.

— Me dire quoi ? C'est inutile. Vous êtes bien libre d'agir comme bon vous semble. Je n'ai à juger personne et je n'attends rien de personne. Je vis avec mes souvenirs, je crois vous l'avoir déjà confié.

— Oui, fit Doucia très bas.

La douche froide, à présent !

Ah ! cet homme se jouait d'elle avec une rare virtuosité ! Il avait une véritable cruauté dans ses façons, tantôt s'avançant, puis reculant, tantôt parlant de manière à laisser supposer qu'il portait intérêt, tantôt lui disant presque brutalement : « Ne comptez pas sur moi. »

Elle ne savait plus que faire ... elle n'en pouvait plus ! Elle restait debout, silencieuse, ne se décidant pas à partir et souffrant de rester.

A son tour, Georges se leva.

— C'est l'heure de se remettre au travail, dit-il sans transition.

Elle n'accepta pas ce congé :

— Vous permettez que je fasse un peu d'ordre puisque c'est moi qui ai tout dérangé ?
Il acquiesça :

— Je vais vous aider.

Elle se mit à débarrasser la table ; elle prit les assiettes, les verres, alla les laver dans le lavabo attenant à l'atelier. Elle faisait sa besogne sans bruit, avec rapidité et adresse. En un clin d'œil, tout fut remis en état.

— Voilà qui est fait, dit-elle simplement.

Cette occupation matérielle avait calmé ses nerfs, elle se sentait plus forte contre le chagrin qui la tenait.

Lui, sans en avoir l'air, avait admiré sa grâce dans cette vulgaire besogne ; l'entraînement de la conversation tombé, il se sentait honteux de la façon rude dont il avait agi. Il le regrettait.

Il vint à Doucia, la main tendue :

— Merci. Bon travail, à présent.

— Vous aussi.

— Moi, je vais rentrer chez moi...

Et, après une petite hésitation, il ajouta :

— Ne m'en voulez pas je suis bien malheureux.

XII

Une auto qui roule dans la rue déserte à cette époque, l'arrêt devant l'hôtel Brignon, le bruit d'une portière qu'on referme tirèrent Doucia des réflexions où elle était plongée depuis son retour du bureau.

Elle se mit à la fenêtre et aperçut, en bas, sur le trottoir, M^{me} Delcourt et Annette qui donnait des ordres au concierge emportant les valises dans la maison.

Elle attendait sa mère d'un jour à l'autre, mais Annette ! C'était une surprise qui la contrariait et l'inquiétait.

Depuis la veille, Doucia méditait la longue conversation qu'elle avait eue avec Georges, dans l'atelier ; elle avait besoin de mettre en ordre ses idées et ses sentiments comme un érudit qui classe ses fiches, elle avait soif de solitude et de tranquillité, et voilà qu'Annette revenait alors qu'elle la supposait en train de préparer ses malles pour aller chasser chez les Fourtis. La présence de sa « mémé » chérie lui apparaissait, en ce moment de trouble, comme inopportune, c'est assez dire combien celle d'Annette l'exaspérait.

Qu'est-ce que cela signifiait ?

Elle n'eut pas le loisir de chercher, déjà

les voyageuses pénétraient dans sa chambre. M^{me} Delcourt rayonnait de bonheur en revoyant sa Doucia, et Annette avait un air souriant qui ne lui était pas habituel. Doucia en conclut que ce n'était point un événement fâcheux qui les ramenait ; elle s'élança au cou de sa mère.

— Mémé ! si je supposais que tu allais tomber ici, ce soir, sans crier gare !

— Je devais rentrer par le train dans trois ou quatre jours, mais Annette avait besoin de faire quelques courses à Paris, elle m'a ramenée en auto et rejoindra directement Robert chez les Fourtis... Ça s'est décidé brusquement.

— Bien, bien.

— Je suis si contente de te revoir, ma chérie, et toi ?

— Moi ! quelle question !

« Est-ce que cela se voit que j'aurais mieux aimé rester seule » ? se demanda aussitôt Doucia.

Elle en eut quelques remords et, vivement, s'élançant vers sa sœur, elle se fit aimable :

— Bonjour, Annette. Ça va ? Et Robert ?

— Bonjour, petite. Merci, nous sommes bien. Et toi ? Montre ta figure... Hum ! tu es pâlotte... Tu as déjà perdu le bénéfice de la mer.

— Mais non, protesta Doucia.

— Mais si, je vois bien. Tu travailles trop, c'est ridicule. On dirait que tu en as besoin.

Allons ! elle aussi, comme Georges Maubrun. C'était exaspérant !

— Mais j'en ai besoin, tu le sais, Annette.

— Des bêtises ! Que cela t'amuse, te distraie, j'en conviens, quoique tu aurais mieux fait de moins abandonner ta musique, mais ne t'ima-

gine pas que ton passe-temps est une nécessité pour toi...

— Je me l'imagine, cependant, Annette, et j'en suis même tellement convaincue que je viens d'organiser d'une manière définitive ce passe-temps...

Elle appuya sur ces derniers mots avec tout l'agacement qui commençait à la gagner.

— Je ne comprends pas, explique-toi, répliqua Annette.

Et M^{me} Delcourt, conciliante, intervint :

— Tu ne rentres donc pas à l'École, ma chérie?

La voix de la maman opéra : Doucia se domina pour répondre d'une façon posée :

— Voici : M. Lamorinière m'ayant proposé de conserver mon emploi à des conditions très belles, j'ai renoncé à finir mes études et j'ai accepté.

— Oh ! Doucia ! tu ne m'as même pas consultée ! fit M^{me} Delcourt.

— Je ne voulais pas te tourmenter, mémé...

— Que de ménagements ! dit Annette ironique. Tu n'es pas toujours aussi attentionnée avec mère, seulement, quand il s'agit de faire à ta tête, tu sais trouver des prétextes...

— Je crois qu'en faisant à ma tête, je n'ai pas si mal fait, et quand je te raconterai, en détail, ma situation actuelle, tu verras, mémé, si j'ai eu tort.

— En effet, on ne peut juger sans connaître à fond...

— Et puis, tout cela n'a pas d'importance, reprit Annette. M. Lamorinière, ses propositions, ton emploi, c'est secondaire, j'ai des choses autrement graves à te dire, c'est pourquoi

Je suis revenue avec maman, j'aime mieux te le dire franchement.

— Diable ! pensa Doucia, qu'est-ce qu'elle va encore me sortir ?

Du regard, elle interrogea sa mère, mais M^{me} Delcourt baissa les yeux sans répondre.

M^{me} Brignon prit un temps, puis commença d'un ton ferme :

— Voici ce dont il s'agit : au moment de quitter Deauville, hier après-midi, M^{me} Mauer est venue me faire une communication.

— Qui me concerne ?

— Je t'en prie, laisse-moi parler. Oui, cette communication te concerne, et même ne concerne que toi. Il paraît que tu as fait une vive impression sur le fils Mauer, il t'aime...

Cette fois, Doucia interrompit par un éclat de rire : l'idée que ce gros garçon, si drôlement pataud, pouvait être amoureux, lui semblait grotesque.

— Ce n'est pas comique, Doucia, c'est très sérieux, au contraire. Le fils Mauer est un parti princier, et toi, ne l'oublie pas, tu n'es qu'une fille sans fortune...

A ce moment, M^{me} Delcourt s'éclipsa discrètement, elle jugea préférable de laisser ses filles parler sans crainte de la blesser. L'heure n'était plus à la méditation, les hostilités avaient commencé.

— Je ne l'oublie pas, riposta Doucia, et c'est pour cela, Annette, que j'ai jugé plus sage d'accepter la situation qu'on m'offrait et que je ne retrouverai peut-être plus dans l'avenir...

— Je te répète que cette histoire est une plaisanterie. Ton avenir est de te marier et, comme

tu n'as pas le sou, le plus grand bonheur qui puisse t'arriver est de faire un beau mariage.

— Qu'appelles-tu faire un beau mariage? L'amour ou l'argent?

— Epouser le fils Mauër, c'est faire un merveilleux mariage.

— Ce n'est pas mon avis, fit sèchement Doucia. Epouser un être aussi vulgaire, aussi banal!

— Tu le connais à peine.

— Cela me suffit, je n'en désire pas davantage.

— Tu refuses?

— Il me semble.

Annette respira longuement, comme si le souffle lui manquait; elle chercha une phrase bien sentie mais ne put que répéter :

— Tu refuses?

— Sans aucune hésitation.

De nouveau, Annette marqua un temps et, abandonnant l'appellation familière de Doucia pour reprendre le nom réel de sa sœur, marquant ainsi la gravité de l'heure, elle répliqua :

— Ecoute, Charlotte, c'est la dernière fois que je te parlerai mariage, je veux donc te dire nettement ma façon de penser à ce sujet.

— J'écoute.

— Il est criminel, *cri-mi-nel*, de refuser le fils Mauër.

— Criminel? Et pourquoi?

— Parce que tu n'es pas seule et que tu oublies maman qui serait si heureuse...

— Mémé ne peut être heureuse de mon malheur.

— Ton malheur! Être plus de trente fois millionnaire! Tu en as de bonnes!

— Millionnaire ou non, M. Mauer me déplaît.

— Première impression sans importance ! Tu t'y habitueras.

— Merci, je ne veux pas courir ce risque.

Par un effort suprême, Annette se contint pour ne pas prononcer les paroles qui lui venaient aux lèvres. Elle dit d'un ton qu'elle voulait rendre persuasif et qui n'était qu'agressif :

— Je ne te comprends pas. Véritablement, crois-tu que ce soit une existence que celle que tu mènes, toi qui as toujours vécu paisiblement, sans rien faire d'autre que de la musique..

— Tu as raison, ce n'est pas une vie...

— Alors, tu vois bien, ce mariage...

— C'est tomber de Charybde en Scylla. Je suis en train de m'organiser et...

— Ma pauvre sœur, tu es folle, je crois... T'organiser ! Oui, je sais, une situation chez Lamorinière... Robert te dira comme moi que cela n'a pas de sens commun. Le temps passe, tu vieillis, ça n'embellit pas de vieillir, et malgré ta « situation » tu n'auras pas un sou de dot... : va trouver un mari dans ces conditions.

— Eh bien ! je resterai célibataire... Qu'est-ce que tu veux ! Je préfère être seule que mariée avec un homme que je n'aime point et vivre dans un milieu qui me déplaît.

Cette fois, Annette n'y tint plus. Doucia lui apparaissait comme un monstre d'audace et d'ingratitude. La colère déferla en bourrasque dans son esprit, balayant les liens familiaux et les ménagements qu'elle gardait encore pour sa mère :

— Si tu es si malheureuse dans ce milieu, qui est le mien, pourquoi y restes-tu ? Je ne te retiens pas, va, va, vis de tes propres ressources. J'en ai assez, à la fin, de sentir sans cesse ic blâme sur mon luxe, dont tu profites, après tout, et je suis bien sotte de discuter ainsi avec toi. Réfléchis encore deux jours, au sujet du fils Mauër, et si, dans deux jours, tu persistes dans ton refus, tu iras...

— C'est bon, interrompit Doucia très pâle, mais très calme, tu n'as pas besoin de me le dire deux fois ; c'est tout réfléchi, je quitterai ta maison. Pars tranquille, tu ne me retrouveras plus à ton retour.

Elle sortit de la chambre, laissant la place à Annette, désespérée devant cette retraite soudaine, et alla chez sa mère. Elle la trouva attendant avec anxiété :

— Eh bien ! chérie ?

— Eh bien ! mémé, nous avons eu une explication grave, Annette et moi : Je n'épouserai point M. Mauër. Me donnes-tu tort ?

— Non, murmura M^{me} Delcourt.

— Mais je ne peux continuer à vivre ici...

— Alors, moi non plus...

— Peut-être pour toi vaudrait-il...

— Non, chérie ; la pauvreté et la paix avec toi, c'est mon bonheur.

— Nous causerons de ceci plus tard. Pour l'instant, il faut que je sorte ?

— A cette heure ? Où vas-tu ?

— Chez M^{me} Brabant, je t'expliquerai...

M^{me} Delcourt sentit l'inutilité d'insister, elle laissa partir Doucia sans ajouter un mot...

La jeune fille revint tard, mais M^{me} Delcourt

ne dormait point. Ces événements mettaient les nerfs de la pauvre femme à une dure épreuve.

Longuement, Annette était venue lui conter ses griefs contre Doucia, elle avait répondu en défendant son enfant chérie tout en ménageant l'autre. C'était sa fille aussi, elle ne l'oubliait pas, une fille dont le seul tort était de concevoir l'existence d'une façon toute différente de la leur, à elle et à Doucia, et de vouloir imposer sa conception. Elle croyait agir pour leur bien, après tout... Mobiles louables, résultats désastreux. Est-ce que quelqu'un peut juger l'idéal de bonheur de son voisin ? M^{me} Delcourt s'était efforcée de faire comprendre ceci à Annette ; si elle n'y était pas parvenue, en tout cas elle l'avait calmée. M^{me} Brigon avait fini par admettre le départ de sa mère avec Doucia, mais à une condition : c'est que M^{me} Delcourt accepterait une pension que Robert lui servirait et qui rassurerait Annette sur le bien-être de sa mère.

— C'est pour toi, pour toi seule, maman, je veux que tu ne manques de rien.

— J'accepte si tu n'es pas fâchée avec Doucia...

— Moi, non, mais elle, elle l'est avec moi.

— J'en fais mon affaire.

L'arrangement avec Annette terminé, M^{me} Delcourt attendait Doucia.

— Enfin, toi ! dit-elle en la voyant rentrer.

Tout de suite, elle lut sur le visage de sa fille une évidente satisfaction. Elle en eut plus de courage pour lui demander :

— Qu'as-tu fait ?

— Voilà en deux mots...

Grâce à M^{me} Brabant, elle avait conclu avec la concierge, au sujet de l'appartement qui allait être vacant dans sa maison.

— Quel loyer, chérie? demanda M^{me} Delcourt.

— Ne t'inquiète pas, mémé, j'ai tout calculé.

Elle lui établit leur budget avec ses appointements de début et les 12.000 francs que leur donnait Jean. A ce moment, M^{me} Delcourt glissa :

— Annette exige que j'en accepte autant d'elle.

— Elle admet donc?...

— Oui.

— Elle m'en veut beaucoup?

— Cela s'arrangera...

— Oh ! mémé chérie ! Que tu es bonne ! Tu as su lui parler... Moi, je l'aime bien mais...

— Chut ! tais-toi... va dormir...

— T'outes les deux, mémé, on se retrouvera toutes les deux ! Je vais en rêver cette nuit !

— Dors sans rêve, ma petite, cela vaut mieux.

XIII

— M^{me} Delcourt ne vient donc plus? demanda Georges Maubrun à M. Pierre, je ne l'ai pas aperçue depuis plusieurs jours.

— Elle sera là après-demain. Elle a demandé un congé d'une semaine.

— Malade?

— Je ne sais pas.

Georges s'abstint de commenter à haute voix

cette absence de Doucia, mais, en lui-même, il la jugeait sévèrement :

— Une petite fugue, je parie. Elle doit chasser chez les Mauer, ou les Fourtis, ou les Thalberg, peu importe. Le stylo est délaissé pour le fusil, et la secrétaire de M. Lamorinière s'est transformée en Diane chasseresse... Une blague que le travail de ces demoiselles de bonne famille !

Quelques instants après, oubliant sa conduite envers Doucia, il formulait contre la jeune fille des griefs qu'il trouvait plus graves encore :

— Elle s'en va sans crier « gare », sans me dire un mot d'adieu, du jour au lendemain. Elle partirait pour toujours que ce serait la même chose...

Il cherchait à expliquer sa profonde déconvenue par une raison suffisante et, pour cela, il chargeait Doucia.

— Quelle hypocrisie ! quand je songe aux reproches qu'elle a osé me faire ! Et ce déjeuner dans mon atelier ! A-t-elle été assez aimable, puis, pfuit !... plus rien, envol et disparition... Mensonge et coquetterie ! Peut-être encore plus coquetterie que mensonge...

Il s'arrêta dans ses réflexions amères : la silhouette gracieuse de Doucia avait surgi devant ses yeux... puis sa colère reprit, il repoussa la vision comme il aurait voulu faire de la personne véritable :

— Son manège n'a pas réussi, je ne m'y suis pas laissé prendre..., elle a compris enfin à quel point elle m'est indifférente...

Indifférente tant que cela ? Alors, pourquoi cette nervosité, ces papiers couverts de bar-

bouillages informes, ces crayons tailladés et usés avant d'avoir servi, cette mauvaise humeur qui le faisait grogner après tout le monde? Pourquoi?

Georges Maubrun n'aurait su que répondre si cette question lui avait été posée...

Il ne reparut que le surlendemain et s'arrangea pour croiser, dans le couloir, Doucia, revenue le matin même. Il constata, dans un examen rapide, qu'elle était pâle et paraissait lasse.

— Allons! elle n'est pas allée chasser, elle a plutôt l'air d'avoir été malade, pensa-t-il adouci. Mais il ne fit aucune remarque, ne posa aucune question, se contentant de lui dire un bonjour assez froid : sa dignité ne lui permettait pas autre chose. Si Doucia faisait envers lui un geste qu'il pût interpréter comme une excuse ou une explication, il ne refuserait pas... peut-être... Mais, ce geste, le ferait-elle?

Il savait bien que, dans un cas contraire, elle eût attendu en vain de lui une telle démarche, mais les femmes n'ont aucun amour-propre en cette matière...

Ils se retrouvèrent l'un près de l'autre à la sortie de midi. S'étaient-ils attendus?

Qui aurait pu le dire?

Doucía s'était attardée à lire une affiche en face de l'usine, et Georges, contrairement à ses habitudes, était parti sans achever le dessin commencé. Résultat : Ils s'étaient rejoints dans la rue.

Ce fut alors que Doucia fit ce geste désiré. Désiré surtout parce qu'il lui permettrait de dire à cette demoiselle sa façon de penser sur sa manière d'agir envers lui, rien d'autre.

Le voyant passer près d'elle, elle l'arrêta et, simplement, sans aucun embarras, elle dit.

— Déjeunons-nous ensemble, chez Victor?

C'était son restaurant habituel.

Georges jugea que la démarche contenait l'excuse attendue ; il acquiesça en modifiant toutefois l'invite :

— Ensemble, oui, mais pas chez Victor, chez moi, si vous voulez, mon déjeuner attend.

— Pensez-vous que un égale deux?

— Vous ne mourrez pas de faim, je vous le promets.

— Bon. Me voici rassurée sur ce point.

— Ne l'êtes-vous donc pas sur d'autres?

Elle le regarda dans les yeux et, franchement, répondit :

— Oh ! si, tout à fait...

Il rougit, un peu vexé. S'il voulait, lui, paraître indifférent, il n'admettait pas la quiétude de Doucia.

— Allons ! dépêchons, pour avoir le temps de manger.

Il était arrivé à ses fins : tenir Doucia, seule à seule, pour la première fois, lui dire un adieu définitif, expliquer ses raisons, et puis, quitter la maison Lamorinière puisque la jeune fille y demeurerait. Ils ne pourraient plus, après cette entrevue, se rencontrer journellement. Il allait couper les ponts et empêcher tout rapprochement futur. C'est pourquoi il avait tenu à déjeuner chez lui : une salle de restaurant, très peuplée à cette heure, n'était pas un lieu propice à d'aussi délicats entretiens...

— Je suis bien fatiguée, dit Doucia en se laissant tomber sur une chaise basse.

Georges la regarda et s'étonna : Doucia avait un air satisfait qui ne s'accordait pas avec l'aveu de cette lassitude. Il ne comprenait pas, il répondit seulement :

— Vous n'avez pas bonne mine. Avez-vous été malade ?

— Non, mais occupée, surmenée plutôt.

Sans réfléchir, il répliqua :

— A quoi faire ?

Il se mordit les lèvres aussitôt. Est-ce que cela le regardait ? Quel droit de contrôle avait-il sur la vie de Doucia ? Elle allait le remettre à sa place, sans aucun doute, il ne l'aurait pas volé et il sentait qu'il riposterait méchamment, car, comme beaucoup d'hommes, se sentir dans son tort l'exaspérait. Et ce serait l'immédiate séparation...

Mais, à sa grande surprise, la jeune fille ne parut pas le moins du monde offusquée.

— J'ai déménagé, dit-elle en souriant.

— Vous quittez donc l'hôtel Brignon ?

— Ma mère et moi, oui.

Il était en train d'ouvrir une boîte de sardines, il s'arrêta, le couteau en l'air :

— Vous avez trouvé mieux ?

L'ironie jaillissait des mots, Doucia parut l'ignorer.

— Mieux... c'est selon la manière dont on l'envisage. C'est à Montmartre ; ce n'est ni beau, ni grand, dans une petite rue, mais, de nos fenêtres, on découvre Paris ; le loyer est dans mes moyens, et, surtout, nous sommes chez nous... livres... livres !

Elle soupira longuement comme si elle as-

pirait une bouffée d'air pur, puis elle poursuivit :

— Cela ne pouvait durer, aussi voilà longtemps que je pensais à m'en aller... non, vraiment, cela ne pouvait durer...

— Quoi?

— De vivre chez les Brignon. Je faisais des plans, puis tout à coup les événements se sont précipités : j'ai trouvé un logement au moment où ma situation se précisait, où celle de mon frère devenait brillante, alors... au premier incident grave...

— Un incident grave?

Georges, cette fois, était sérieux ; le ton de Doucia, ses paroles, lui imposaient le respect.

— Oui, un incident grave... L'autre jour, ma sœur est revenue exprès de Deauville pour me transmettre une demande en mariage...

— Cela vous offense?

— Cela m'exaspère quand c'est le fils Mauër qui la fait...

— Vous avez refusé?

Devant le mutisme de Doucia, il répéta gravement :

— Vous avez refusé?

— Oui...

— Mais, avez-vous songé que ce parti...

— Ne parlez pas comme ma sœur, je vous en supplie, s'écria Doucia. Je ne veux pas du fils Mauër.

Il osa demander :

— Pourquoi?

— Parce que je ne l'aime pas, simplement.

Georges ne répliqua rien. Pour la première

fois, il soupçonnait la valeur morale de Doucia et la noblesse de son cœur. Toute la rudesse de sa conduite envers elle lui apparaissait, il en était bouleversé. Il eût voulu le lui crier, mais il se domina, se contraignant au silence. Si elle n'aimait pas le fils Mauver, c'est qu'elle en aimait un autre, jeune, beau, brillant, séduisant comme ceux dont rêvent les jeunes filles...

— Ai-je enfin conquis votre estime? demanda-t-elle.

— Vous tenez donc à mon estime?

— Oui.

Il la fixa, les yeux dans les yeux, elle ne baissa point son regard et Georges, soudain, y lut clairement. Cependant il hésita encore à comprendre :

— Mademoi... Dou..., commença-t-il.

Puis :

— Vous avez un autre nom, je suppose?

« Mademoiselle » était trop cérémonieux, « Doucia » trop familier.

Mais la jeune fille murmura :

— Je n'ai pas d'autre nom... pour vous.

Georges lui prit les mains, la fit asseoir près de lui, sur un petit canapé :

— Doucia! dit-il lentement, savourant ce nom comme un vin capiteux, Doucia!

Elle ferma les yeux; tout tournait autour d'elle : le vertige du bonheur...

✓ Dès qu'elle le put, elle parla :

— Vous ai-je prouvé enfin?...

— C'est donc pour moi, Doucia, tout ce changement de vie?

Un souffle à peine perceptible :

— Oui.

— Ma petite Doucia... fit-il attendri.

Son émotion submergeait son orgueil et son amour-propre.

— Ma petite Doucia, si vous saviez mon regret d'avoir été rude envers vous, et de vous avoir fait souffrir !...

Elle pardonnait :

— Ne parlons plus de cela...

Mais il s'entêta à poursuivre :

— Je vous dois bien cette confession : depuis longtemps, je pense à vous, oui, je pense à vous... Je m'en défendais, je vous maudissais, je voulais rester figé dans mes chers souvenirs... J'ai lutté. Inutile. Alors, je vous ai accusé de futilité et de coquetterie... je l'ai cru peut-être. Je me disais : pourquoi vient-elle bousculer mon existence si péniblement organisée ? J'ai tenté de fuir, je suis parti, votre pensée ne m'a pas quitté... et puis, cette semaine où vous n'êtes pas venue... votre silence... moi aussi, j'ai souffert, Doucia, et j'ai compris combien votre présence m'est nécessaire.

Il s'arrêta brusquement, comme effrayé des mots qu'il venait de prononcer.

— Georges ! dit Doucia extasiée...

Elle s'enhardissait, l'appelait par son nom avec tendresse, caressant légèrement son front. Mais lui continuait à se taire, angoissé. Pourquoi avait-il parlé ? Que pouvait-il donner à cette petite ? Un cœur meurtri, une âme desséchée par l'existence austère qui était la sienne, par l'habitude de réprimer ses élans...

Et tandis que Doucia s'avavançait avec l'ardeur d'un premier amour, lui revenait lentement à cette vie sentimentale qu'il avait cru terminée.

XIV

Plusieurs fois, Doucia avait été tentée de conter à sa mère ce qui s'était passé entre Georges et elle, et, toujours, elle avait reculé.

Elle aimait, elle savait maintenant qu'on la chérissait, mais si les sentiments de Georges s'exprimaient par des attentions délicates, rien ne se précisait pour l'avenir ; il ne prononçait pas les mots qui engagent, car, si son cœur était gagné déjà, ses lèvres se refusaient encore à dire ces paroles qu'il avait, jadis, adressées à l'autre, la morte.

Patiente, Doucia attendait. Sûre que son heure viendrait, elle était heureuse. Mais elle ne voulait pas troubler par avance la quiétude de sa « mémé ».

Celle-ci dégustait, comme un gourmet un plat de choix, sa tranquillité reconquise ; elle s'épanouissait dans son très simple gîte, où elle avait retrouvé l'atmosphère d'autrefois ; elle y vivait à sa guise, sans contrainte. Quand Doucia revenait, c'étaient des bavardages à bâtons rompus et sans fin : faits du jour, incidents de ménage, visites de M^{me} Brabant et d'Annette, tout y passait. Doucia souriait à la joie de sa mère, mais ne se sentait pas portée aux confidences : elle parlerait plus tard ; pour le moment, elle se préoccupait surtout, avec M^{me} Delcourt, des améliorations qu'elles projetaient d'apporter progressivement à leur nouveau logis.

— Nous ferons installer une salle de bains dans ce grand cabinet de débarras...

— Et, un jour, peut-être le chauffage central...

Et ceci et cela ! elles n'en finissaient pas avec leurs desseins. L'appartement ainsi amélioré et orné des bibelots, des objets d'art, des jolis meubles de Madame Delcourt, deviendrait véritablement confortable et charmant. Annette même avait cessé de faire la moue et soupirait seulement :

— Enfin ! chacun son goût ! D'ailleurs, quand Doucia sera mariée...

Elle en revenait à sa marotte, mais ne se risquait plus d'en parler à sa sœur. Elle avait désormais renoncé à l'union brillante rêvée, elle ne souhaitait plus pour Doucia qu'un mari quelconque pourvu qu'elle se mariât et cessât de travailler ; rester vieille fille ou être l'épouse d'un homme qui ne subvînt pas entièrement aux besoins du ménage, lui apparaissait comme un malheur..

Madame Delcourt la rassurait, Doucia se marierait, et bien, mais rien ne pressait, et elle achevait en elle-même :

« Nous sommes si contentes toutes deux ! »

Il n'y avait qu'à regarder Doucia pour reconnaître que sa mère disait vrai : son expression paisible, ses yeux pareils à un ciel sans nuages, sa bouche toujours prête à sourire, était-ce la figure d'une personne à plaindre ?

M^{me} Delcourt ne se trompait que sur la cause véritable de ce bonheur ; leur indépendance retrouvée, leur « chez elles » réédifié y étaient

pour beaucoup, certes, mais il avait surtout un Georges chaque jour plus confiant et plus affectueux.

Il se réhabituaît peu à peu à aimer, il associait à présent, sans souffrance et sans remords, l'image de Doucia et celle de la morte, pieusement conservée dans sa mémoire et dans son cœur ; peu à peu, il sortait de cette solitude hautaine où il s'était réfugié comme dans un abri, pour mieux préserver ses souvenirs. Et Doucia, avec son sûr instinct féminin, sentant qu'en voulant l'aider elle ne ferait que le blesser, le laissait avancer à sa guise...

Il n'avait plus fait allusion à ce jour où l'aveu avait jailli de leurs lèvres, seulement, une grande tendresse perçait dans son regard lorsqu'il se posait sur Doucia. Celle-ci, maintenant, ne se peinait plus de ses silences, elle savait que Georges était d'une nature lente, qu'il ne fallait pas brusquer.

« Tout vient à point à qui sait attendre », se disait-elle avec philosophie...

Et elle n'avait pas tort.

Un soir où Georges l'accompagnait sur le chemin du retour, il lui dit :

— Vous devriez venir faire de la musique avec moi... Vous travaillez toujours, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, autant que je peux. Mais il ne m'est pas facile d'aller chez vous...

— Pourquoi ?

— Ma mère est très seule tout le jour, je ne veux pas l'abandonner le soir.

Elle ajouta, timidement :

— Et si vous veniez, vous, chez nous ?

Elle crut qu'il allait protester ou, tout au moins, se faire prier : se rendre à cette invitation, être présenté à M^{me} Delcourt, c'était peut-être, pour un esprit timoré comme le sien, s'engager plus avant vers une réalisation... Mais Georges répondit sans hésiter :

— C'est une idée, arrangez cela.

Ce fut vite fait. Doucia n'avait pas besoin d'inventer une histoire : le dessinateur de chez Lamorinière était un pianiste remarquable, elle l'avait prié de venir, de temps à autre, elle serait si contente de reprendre des soirées de musique comme autrefois... Quoi de plus naturel ?

M^{me} Delcourt fut enchantée, au contraire. Elle trouva l'homme agréable et distingué et l'artiste de premier ordre.

Tout alla le mieux du monde. Et Georges revint une fois, deux fois, trois fois... La quatrième, il tomba dans une maison sans dessus-dessous : à l'improviste, ce soir-là, venait d'arriver, d'Indochine, un camarade de Jean. Il se nommait Alfred Brévin, était parti là-bas comme ingénieur et, après plusieurs années de vie coloniale, revenait en France, décidé à profiter de la fortune très coquette qu'il avait acquise ; Jean l'avait prié de venir voir sa mère, lui apporter des nouvelles verbales et, surtout, lui annoncer une bonne nouvelle : son arrivée très proche.

Pour des raisons d'opportunité commerciale, son congé était avancé de quelques mois, et, bientôt, il allait débarquer en France, fou de joie à l'idée de revoir les siens.

— Il m'a parlé si souvent de vous, disait

Brévin, si souvent qu'il me semble vous connaître déjà et me retrouver chez d'anciens amis.

M^{me} Delcourt était ravie : décidément, ce nouveau venu lui plaisait ; il était aimable, avenant et puis... : c'était l'ami de Jean. Il en parlait avec émotion et affection.

Georges se sentait perdu et douloureusement étranger au milieu de ces évocations où il ne pouvait placer un mot. Il ne connaissait pas Jean et il ignorait presque absolument les pays où il vivait... Il eut envie, plusieurs fois, de prendre son chapeau et de s'en aller sous un prétexte quelconque, mais un regard de Doucia, regard qui reflétait tout ce que contenait son cœur, calmait son malaise et le faisait rester... Cet Alfred Brévin avait beau être ici comme chez lui, il ne possédait pas ce qu'il y avait de plus précieux : l'amour de Doucia.

Lorsque le voyageur eut dit et redit tout ce qui concernait l'absent, lorsque, à son tour, il se fut informé de ce qui se passait à Paris, lorsqu'enfin la conversation fut tarie jusqu'à la sécheresse, Brévin ne parut point songer à se retirer, bien que sa mission fût achevée. Il restait dans son fauteuil, contemplant Doucia sans le dissimuler. Évidemment, tout ce que la tendresse admirative du frère lui avait appris de la jeune fille lui remontait à l'esprit. Sa valeur morale, son caractère délicat, il les connaissait depuis qu'il connaissait Jean ; quant au charme physique, il le trouvait plus grand encore que ceux qui, le subissant depuis toujours, s'y étaient habitués.

Doucía, se sentant gênée par cette insistance

muette, proposa la diversion habituelle : la musique. Brévin l'aimait, ou plutôt affirma qu'il l'aimait. Et Doucia communiqua ce soir-là avec Georges par le langage divin des sons harmonieux...

Avec son violon, elle exprimait tout son amour, toute son immuable fidélité : l'instrument parlait sous ses doigts mieux qu'elle ne l'eût pu faire avec des mots, elle se sentait sans contrainte parce qu'elle savait que Georges seul comprenait...

Lui, répondait avec le clavier, se pliant à l'expression de ses plus secrets sentiments : il mettait dans ses accords toute la fougé jalouse qui l'animait à cette heure devant ce nouveau venu, il criait dans des « lamento » déchirants le désespoir qui le tenait à l'idée que Doucia pourrait ne plus l'aimer, enfin, il faisait passer dans des mélodies mélancoliques le regret d'avoir réprimé jusqu'alors ce qui lui redonnait goût à la vie...

Cette soirée fut extraordinaire. Brévin lui-même se trouva bouleversé. En partant, il demanda, avec l'aisance qui le caractérisait, la permission de revenir...

L'existence reprit son cours sans heurts, il n'y avait rien de changé apparemment chez les Delcourt, qu'un auditeur de plus aux séances de musique.

Apparemment... mais, en réalité, Georges Maubrun, stimulé par le danger qu'il devinait, avait demandé à Doucia un engagement formel :

— Avait-elle bien réfléchi? Voulait-elle être sa femme?

Elle avait eu de la peine à garder un semblant de dignité pour répondre :

— Je serai votre femme, Georges, j'en fais le serment solennel.

C'était donc décidé ; Doucia, cependant, n'avait encore rien dit à sa mère. Elle était embarrassée, non pas d'avouer son amour, mais d'expliquer pourquoi elle l'avait caché jusqu'alors ; son silence avait été causé par mille petits riens, comment les faire comprendre ? Comment les faire admettre ?

Chaque fois qu'elle croyait la minute opportune pour aborder ce sujet, M^{mo} Delcourt commençait l'éloge d'Alfred Brévin, comme par un fait exprès, et Doucia se taisait. Georges la laissait faire ; il n'était pas pressé d'être officiellement fiancé, il n'avait pas besoin que son bonheur fût connu pour le savourer...

Mais, un soir, Doucia dut parler, sans préparation, sans périphrases, brutalement presque.

Elles avaient passé, toutes deux, une soirée paisible à lire, à coudre ; Doucia venait de se lever pour aller découvrir son divan-lit, se coucher, quand M^{mo} Delcourt la retint :

— Figure-toi que tout à l'heure, avant que tu rentres, M. Brévin est monté ici.

— Comme ça ? à l'improviste, avant le dîner ? fit Doucia un peu surprise.

— Il passait...

— Par hasard ? Sur la Butte ?... Enfin ! c'est son affaire !

Elle ne dit rien d'autre, se contentant, en elle-même, de le trouver un peu trop vite familier et sans-gêne. Au bout de quelques secondes, elle demanda :

— Que voulait-il ?

M^{me} Delcourt hésita un peu, l'attitude impassible de Doucia la déroutait.

— Il m'a parlé beaucoup de toi, dit-elle enfin.

— Ah ! très flattée...

— Je crois... il me semble... j'ai cru comprendre que tu lui plaisais...

— Alors c'est une demande en mariage ?

— Peut-être...

Doucias eut un mouvement d'impatience :

— Peut-être... peut-être... Tu dois bien le savoir, pourtant ?...

Jamais elle n'avait eu ce ton avec sa « mémé ». Celle-ci la regarda, saisie, et, sans répondre davantage à la question de sa fille :

— Te plaît-il, au moins ? dit-elle.

— Il ne me plaît ni ne me déplaît : il m'est indifférent, voilà tout.

— C'est pourtant un charmant garçon, distingué, agréable de sa personne et, ce qui ne gâte rien, avec une belle fortune.

« Tiens ! pensa Doucias, il me semble que c'est un des clichés d'Annette. »

— Si j'étais à ta place, continua M^{me} Delcourt, je n'hésiterais pas.

Doucias fit un effort pour dire gaiement :

— Ma bonne mémé, je n'hésite pas non plus...

— Tu acceptes ? s'écria M^{me} Delcourt qui ne voulait pas comprendre.

— Je refuse.

— Ma chérie...

Doucias interrompit sa mère avant un appel pathétique qui eût pu la troubler, sinon l'ébranler.

— Je ne discute pas ton goût, maman, permets-moi d'avoir le mien.

— Négatif, toujours négatif!... Tu ne dis jamais : ceci m'irait, mais bien ceci ne me va pas.

Doucía fit un geste de protestation, M^{me} Delcourt poursuivit vivement :

— Je conviens que, jusqu'à présent, les candidats d'Annette, malgré leur richesse, étaient impossible, mais aujourd'hui, Monsieur Brévin...

— Parce qu'il est ton candidat, tu ne comprends plus, mémé, et, cependant, m'est-il défendu d'avoir, moi aussi, mon candidat?

M^{mo} Delcourt sursauta, fixant des yeux curieux sur sa fille :

— Tu aimes quelqu'un?

— Oui.

— Peut-on savoir?...

— Mémé, fit lentement Doucía, je veux — tu vois que je sais dire « je veux » — épouser Georges Maubrun.

— Tu plaisantes !

— Je n'en ai pas la moindre envie. Je l'aime!...

— Il a bien vingt ans de plus que toi...

— Qu'importe ! je l'aime.

— C'est un bohème, un artiste...

— Je l'aime.

— Mais enfin, il n'a pas le sou, il gagne sa vie chez Lamorinière, c'est tout. Alors, toi, tu seras presque pauvre.

— Je n'ai pas besoin de fortune... et j'aime mieux être misérable avec Georges que dans l'opulence avec M. Brévin.

— Écoute, Doucia, fit gravement M^{me} Delcourt, tu peux faire ce que tu veux, je n'ai aucun moyen de t'en empêcher, mais, je te préviens : si tu épouses ce M. Maubrun, je te renie.

Des larmes remplirent les yeux de la pauvre fille : elle aimait trop sa mère pour rompre avec elle, elle aimait trop Georges pour y renoncer. Elle n'avait pas le courage de briser d'un côté ou de l'autre... elle ne savait quel parti prendre... elle dit dans un murmure :

— Je n'épouserai pas Georges Maubrun, mais je ne me marierai pas.

M^{me} Delcourt ne répondit point. Elle songeait à Jean qui allait arriver et qui saurait bien raisonner et vaincre l'entêtement de Doucia.

XV

— Alors, petite sœur, c'est tout ce que tu me racontes ? Je ne fais que parler, parler, et toi, tu ne dis rien ?

Depuis son retour, en effet, Jean avait animé de ses récits et de ses projets la demeure de sa mère.

La joie de la réunion, le déballage des cadeaux apportés, les honneurs du nouveau gîte, le commentaire des événements qui avaient amené le départ de l'hôtel Brignon, les détails enfin qui complétaient la correspondance, tout ceci avait suffi, les premiers jours, à occuper le voyageur et les siens. Mais, cette fièvre tombée, il constatait le peu d'entrain de Doucia et s'en

étonnait. La dernière lettre reçue au moment du départ mentionnait l'arrivée de M. Brévin, et aucun autre fait qui puisse expliquer l'air mélancolique de Doucia, son teint blême et l'espèce d'accablement qu'elle s'efforçait de dissimuler. Qu'était-il donc survenu?

— Es-tu malade, sœurlette?

— Moi? En aucune façon.

— Elle travaille beaucoup, fit M^{me} Delcourt, qui trouvait l'expression commode et répondant à tout.

— Il ne faut pas t'éreinter, petite... Tu sais, je suis là, en train de faire fortune.

— Mémé exagère, Jean, je ne m'éreinte pas, répondit Doucia avec un pâle sourire...

Elle avait envie de crier que ce travail incriminé était sa seule raison de vivre puisqu'il lui offrait l'occasion de voir Georges et de lui parler.

Elle lui avait tout raconté, s'excusant de l'impossibilité où elle se trouvait de passer outre à la volonté de sa mère.

— Je suis lâche, n'est-ce pas? Mais, que voulez-vous! Le bonheur, pour moi, est une plante qui ne peut pousser sur des rumes.

— Non, ma chérie, avait répondu Georges, je vous approuve et je vous attendrai.

Leurs rencontres à l'usine, brèves et furtives, étaient leurs seules joies. Ils avaient renoncé aux promenades, aux séances de musique.

— Alors, ma petite Doucia, tu es malade, je le maintiens, répéta Jean.

— Elle t'écouterait peut-être, toi, et se laissera mener chez un médecin dont Robert et Annette m'ont parlé, dit M^{me} Delcourt.

Elle ne pensait pas que son veto aux projets de Doucia était la cause de cette mélancolie morbide. Comme la jeune fille n'avait plus prononcé le nom de Georges Maubrun, depuis le soir où elle en avait parlé, M^{me} Delcourt s'imaginait qu'elle n'y pensait plus ; comme, d'autre part, elle n'avait pas insisté, malgré son désir, en faveur d'Alfred Brévin, elle estimait qu'elle avait agi en bonne mère et que Doucia n'avait pas sujet de se plaindre. Elle aimait mieux attribuer cet état précaire à des circonstances extérieures que de se mettre face à face avec la vérité et de s'avouer : elle souffre par ma faute...

— Doucia, recommença Jean.

— Si on parlait d'autre chose que de moi, je ne suis pas intéressante.

Jean la regarda ; il lut sur son visage la résolution de ne rien dire, il soupira, songeant :

— Moi qui croyais les trouver en plein bonheur !

Puis, pour changer de conversation, il dit tout haut :

— Est-ce que vous avez revu mon camarade Brévin, depuis qu'il est venu vous annoncer mon retour ?

M^{me} Delcourt répliqua brièvement :

— Oui, plusieurs fois...

Et sortit de la chambre.

Doucía, malgré elle, avait rougi.

Alors, Jean crut deviner :

— Elle a, se dit-il, un amour malheureux pour Brévin, et moi qui avais espéré...

Le soir, quand M^{mo} Delcourt fut en-

dormie, Jean entra dans la chambre de Doucia.

— Ma petite sœur chérie, tu as un chagrin grave... -

— Jean !...

— Je veux le savoir, il faut me parler maintenant ou je penserai que tu m'as oublié et n'as plus confiance en moi.

— Jean !

Elle éclata en sanglots.

Jean la prit dans ses bras.

— Écoute, petite, je vais t'aider. Il s'agit de Brévin? Tu l'aimes?

— Non, dit-elle tout bas.

— Tu ne l'aimes pas?... Alors?... C'est un autre?

— Un autre, oui.

— Et lui, il t'aime?

— Oui.

— Alors, avoua Jean, je ne comprends plus...

Un silence s'étendit entre eux, Doucia, doucement, pleurait. Soudain, elle se décida :

— Écoute, Jean, voici...

Et, sans réticence, elle lui livra le secret de son mal.

Quand elle eut achevé, Jean demanda :

— Maman n'a eu d'objections que sur la situation matérielle de M. Maubrun?

— Oui.

— Rien d'autre?

— Son âge, sa carrière...

— Rien d'autre encore?

— Non.

Jean réfléchissait, il se demandait si sa mère n'avait pas d'autres raisons plus graves, qu'elle

n'avouait point, pour refuser ce mariage et torturer sa Doucia. Il finit par dire :

— Petite sœur, il n'y a d'objection insurmontable que celle qui touche à l'honneur d'un homme,.. Promets-moi que si je découvre quoi que ce soit concernant l'honneur de M. Maubrun, tu ne le verras plus...

— Mais...

— Promets, il le faut... Ah ! je sais ! On souffre affreusement d'une séparation définitive, puis, peu à peu, comme pour les deuils cruels, le temps fait son œuvre, l'apaisement vient... Promets-moi...

— Je te le promets...

— Et moi, chérie, je te jure à mon tour que s'il n'y a qu'une question de situation, j'en fais mon affaire, tu seras heureuse...

.

— Mère, disait deux jours plus tard Jean, installé auprès de M^{me} Delcourt, mère, je sais, ce qu'a Doucia.

— C'est grave ?

— Cela dépend de toi ; tu peux la guérir en lui disant : épouse l'homme que tu aimes...

— M. Maubrun ?

— Oui.

— Comment ! toi, l'ami de M. Brévin, tu...

— Doucia aime un homme digne d'elle, je ne vois rien de plus.

— Mais, Jean, Doucia ne sera pas heureuse avec lui, un artiste sans fortune...

— Un honnête homme qui gagne sa vie et qui aime la petite comme elle l'aime.

— Tu raisonnes en jeune homme, moi, je suis vieille, j'ai de l'expérience et je sais mieux que toi que le bonheur de Doucia...

— Non, tu ne sais pas, et moi non plus, quel doit être le bonheur de Doucia ; elle seule le sait. Personne n'a le droit de dire à personne, pas même les parents aux enfants : « Tu seras heureux de telle ou telle façon ». Mieux vaudrait exiger d'un aveugle qu'il vît clair...

— Cependant...

— Mère, réfléchis bien : le bonheur, pour toi, était l'existence simple ; les circonstances t'ont obligée d'aller chez Annette, et tes amies ont souvent dû se dire : « A-t-elle de la chance ! » Et cependant, mère, tu n'étais pas heureuse, il te manquait l'essentiel : Vivre selon tes désirs. Annette, dans une bonne intention, j'en conviens, t'imposait son bonheur et ses goûts..., tu souffrais...

M^{me} Delcourt avoua :

— C'est vrai.

— A ton tour, petite maman, de faire souffrir. Tu veux imposer à Doucia le mari qui te plaît, tu veux lui imposer ton choix. Tu t'insurgeais contre Annette quand elle proposait à Doucia le fils Mauver ou un autre, aujourd'hui...

— Ce n'est pas la même chose, murmura M^{me} Delcourt.

— Exactement la même chose, mais tu juges autrement parce que M. Brévin te plaît et que, cette fois, Doucia refuse quelqu'un qui t'agréa, toi... Tant que cela ne contrariait qu'Annette, tu comprenais, mais il s'agit de toi, et tu ne l'admetts plus...

— J'avais rêvé, commença-t-elle...

— Eh oui ! je sais, tu avais rêvé que Doucia épouserait quelqu'un de brillant, de riche... Que veux-tu ! Elle aime un honnête homme, cela suffit.

Il se leva, vint s'agenouiller devant sa mère, lui prit les deux mains et, très ému, continua :

— Ce n'est pas possible que toi, si bonne, si compréhensive, si attachée à tes enfants, toi, dont la vie n'a de but que nous, il n'est pas possible que tu laisses ainsi souffrir et dépérir cette petite..., ta petite...

M^{me} Delcourt poussa un sourd gémissement, les paroles de son fils la touchaient au cœur.

Jean la sentant ébranlée, continua :

— Ah ! combien d'autres à sa place passeraient outre ! Mais elle obéit, au risque d'en mourir, car elle peut en mourir, parce qu'elle t'aime plus que tu ne l'aimes...

— Non ! Non ! s'écria M^{me} Delcourt terrifiée à l'idée que sa Doucia pouvait disparaître.

L'éloquence de Jean avait raison de son entêtement, elle s'inclinait devant sa logique lumineuse, honteuse de l'erreur où elle était tombée...

— Jean, Jean, tais-toi, tais-toi, je ne veux pas que Doucia...

Et, souriant à la vision de sa fille apaisée, guérie, heureuse, telle qu'elle voulait la revoir, elle murmura :

— Ma petite Doucia ! ma petite Doucia !

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28 $\frac{1}{2}$.

Les Albums 7, 8 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

Les 10 albums de la collection, franco : 75 francs.

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1 de la Collection Aurore)
36 pages, 31 modèles. Format 37×25.
3 fr. 75 : franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

